This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY

H 148.7

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOL" ATION FUND

Vet. Fr. II A. 1921

ŒUVRES

DE

FRERET.

TOME TROIS.

ŒUVRES

DE

FRERET,

Secretaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

CONTENANT:

LA MOYSADE. EXAMEN CRITIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT. SUPPLÉMENT.

TOME TROIS.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.

LA

MOYSADE.

L'Examen Critique du NT
ne servit pas de Frérot
cf. Quérard, Supercheries...
II c102

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LA MOYSADE,

ET

EXAMEN CRITIQUE

DU

NOUVEAU TESTAMENT,

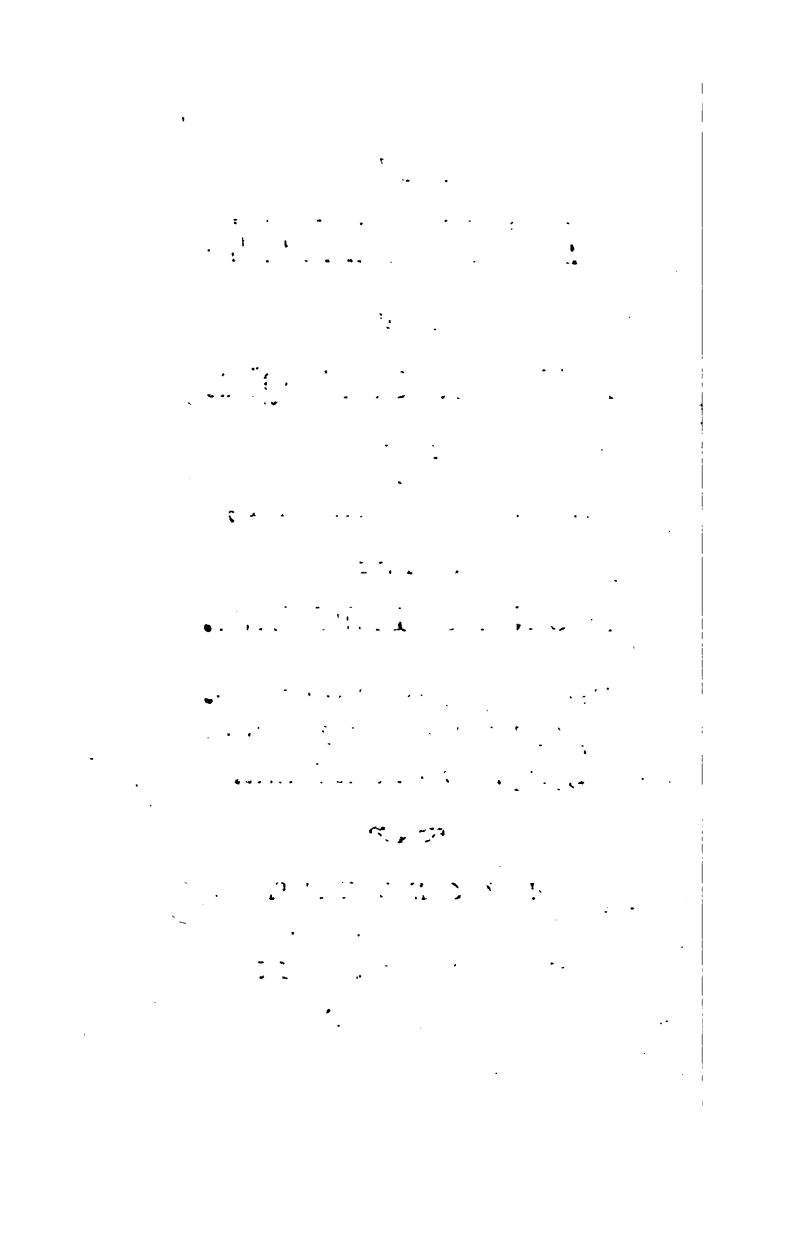
SUIVI

D'UN SUPPLEMENT.

Par M. FRERET, *Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.



LA MOYSADE.

J'AI parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les uſages, les coutumes de tous les pays qui le compoſent, & par-tout j'ai vu la ſuperſtition, les preſtiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme par-tout, & n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuſes & accablantes, incapable de concevoir un infini & de me comprendre moi-même; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon-ſens, ou d'une religion abſurde qui anéantit toute divinité, j'étois prêt à n'admettre que l'exiſtence des choſes ſenſibles & palpables, lorſque tout-à-coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, & pour Dieu qu'un pur Eſprit, qu'un Être ſimple, qu'un Être ſouverainement parfait. Je cours, je vole parmi les

Juifs dans l'eſpérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être inſtruit, je demande des livres, je lis: que de grandeur! que de puiſſance! que de merveilles!

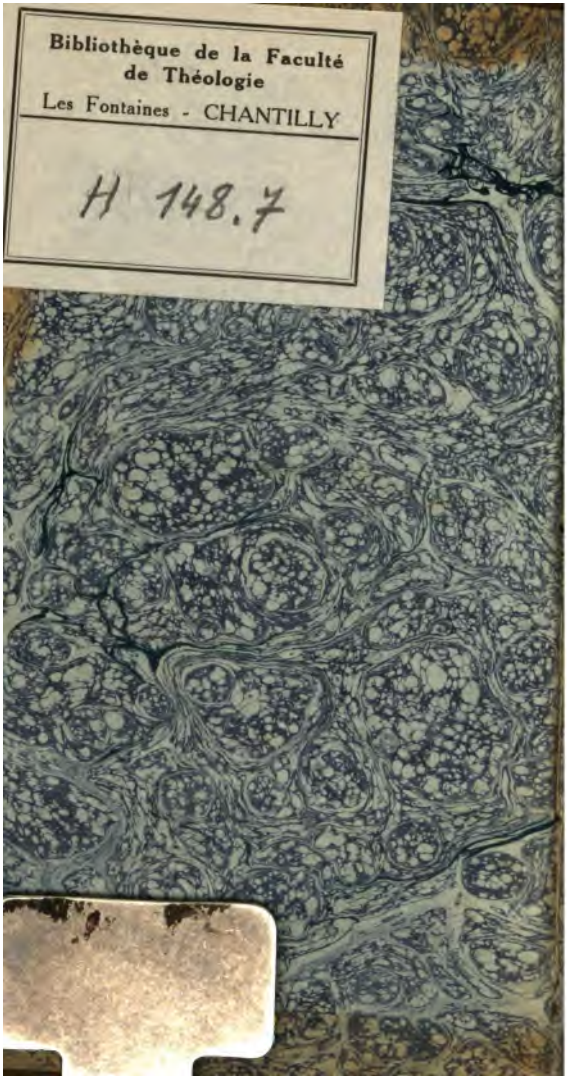
Il ordonne, & auſſi-tôt des eſprits dégagés de toute matiere, des hommes compoſés d'un corps & d'un eſprit, vivent, penſent, agiſſent.

La terre, cette maſſe énorme ſuſpendue dans la vaſte étendue des airs, les cieux, les aſtres qui l'éclairent, les mers qui l'environnent, les fleuves qui l'arroſent, les animaux, les plantes, tout ſort du chaos, tout ſuit par un pouvoir irréſiſtible ce premier mouvement que la main du Tout-Puiſſant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un Ouvrier intelligent, un Créateur tout-puiſſant.

C'eſt ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma courſe. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale ſaine, des principes certains, des hommes raiſonnables. Quoi de plus heureux!

Je continue cependant ma lecture. Ah, que je ſuis trompé ! Cette admirable perſpective qui avoit d'abord ravi mon eſprit & enchanté mes ſens, ces idées pures & conſolantes qui avoient enflammé mon cœur & preſque ſatisfait ma raiſon, tout ce ſublime diſparoît pour ne faire place qu'à des objets hideux & révoltans. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremiſe de ſon ſerviteur Moyſe & de ſes autres prophetes, je ſuis indigné d'y trouver des traits qui bleſſent la grandeur & la majeſté Divine, & qui me le dépeignent auſſi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'impoſture ; tout porte le ſceau du fanatiſme, tout eſt marqué au coin de l'impertinence & du ridicule, de la cruauté & de la barbarie.

Dieu trace ſur le front d'un des enfans du premier homme les traits de ſa colere, fait couler dans ſon cœur le poiſon de l'envie, de la rage contre ſon frere, & le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de ſon pere.


Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY
H 148.7

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1921

ŒUVRES

DE

FRERET.

TOME TROIS.

bien-aimé, votre fils Eſaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé & donnez-moi votre bénédiction. Ce ſont bien les mains d'Eſaü, dit Iſaac, mais c'eſt la voix de Jacob.

Ne craignez rien, Iſaac, béniſſez cet impoſteur, ce fourbe qui veut s'élever ſur la perte de ſon frere. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire & le fera pere d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob! ſi j'étois maître du tonnerre, je vous écraſerois d'un coup de foudre. L'amitié du Très-Haut, la roſée du ciel, la graiſſe de la terre ſeront votre partage. Votre nom ſera l'effroi de toutes les nations, & l'infortuné Eſaü qu'un tendre reſpect a toujours rendu attentif aux ordres de ſon pere, qui s'eſt fait un plaiſir de lui obéir & un bonheur de lui plaire, Eſaü ſera l'eſclave de ſon frere & l'ennemi éternel de ſon Dieu.

Mais quel ſpectacle affreux s'offre à mes yeux! Eſt-ce un Dieu qui parle ou qui agit? ſont-ce des hommes que l'on extermine?

le ciel va-t-il ſe confondre avec la terre? l'univers va-t-il rentrer dans le néant? Dieu veut écraſer l'Égypte, il lui faut un prétexte, il en trouve. Allez, dit Dieu à Moyſe, dites à Pharaon, je ſuis celui qui eſt, *ego ſum qui ſum.* Je vous ordonne de laiſſer à mon peuple la liberté de ſortir de vos états pour venir ſacrifier dans le déſert. Hommes, femmes, enfans, vieillards, troupeaux, je veux tout, & veux être obéi. Pharaon ne vous écoutera point; ſa ſentence eſt prononcée, il faut qu'il périſſe. Je veux déployer mon bras redoutable & faire fonder ſur l'Égypte les tréſors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme; j'en ſuis le maître; je le meus, je le fais agir comme il me plaît; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéiſſe point. Pharaon endurci & néceſſairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par ſa déſobéiſſance ma juſtice à couvert de tout reproche. Allez, ne craignez rien, je ſerai par-tout avec vous, & l'on connoîtra que je ſuis le Seigneur votre Dieu.

Moyſe, de ſimple berger devenu miniſtre

du Très-Haut qu'il dit avoir vu dans un buiſſon, la face cachée & ne lui montrant que ſon derriere, Moyſe, dis-je, plein de la fureur de ſon Dieu, ſe tranſporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer inſolemment les ordres de ce Dieu. Pharaon que la volonté toute-puiſſante d'un Dieu invincible a mis dans la néceſſité d'être coupable, rejette Moyſe, ſes ordres & ſon Dieu. Moyſe éclate, Dieu frappe, & déjà je vois des rivieres de ſang arroſer les campagnes & mettre des peuples entiers dans la néceſſité de mourir de ſoif ou de s'empoiſonner.

Des inſectes de toutes eſpeces forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du ſoleil, & fondent enſuite ſur la terre qu'ils dépouillent de toutes ſes richeſſes.

Des grêles affreuſes écraſent, enlevent ce que les inſectes avoient épargné. Le ciel eſt tout en feu; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, & des flammes dévorantes achevent de détruire ce qui ſubſiſte encore.

Troublé, ſaiſi d'horreur, je me ſauve, & tout-à-coup des ténebres palpables me ſurprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumiere paroît enfin. Quel objet frappe ma vue, le roi, les grands, le peuple, tout eſt couvert d'ulceres. Je ne vois par-tout que des hommes hideux qui ſe fuient les uns les autres; des millions de malheureux qui ne connoiſſent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de ſa part & qui portent néanmoins la peine de ſon crime & d'un crime involontaire.

L'orage ſe diſſipe, un autre ſuccede. Une peſte générale enleve un chef à chaque famille. Le trône, la ville, la campagne, rien n'eſt épargné. Les animaux mêmes qui ne penſent point, qui ne ſont point coupables, périſſent & ſemblent en expirant accuſer le ciel de cruauté; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur regnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Iſraël; ſortez de l'Égypte, prenez, volez, pillez aux Égyptiens à qui vous devez la vie, le peu de

richeſſes que leur a laiſſé votre Dieu inhumain ; & après avoir tout ſaccagé, ſauvez-vous, brigands, dans les déſerts.

Mais l'Égypte poſſede encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laiſſera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bientôt ceſſer d'être, ils ne ſont déjà plus. Je les vois ſur une mer orageuſe, Pharaon à leur tête, flotter au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars & leurs équipages. Un vent favorable les pouſſe ſur le rivage & donne aux enfans de Jacob les tréſors qu'ils n'ont pu enlever.

Chantez, Moyſe, chantez les louanges de votre Maître ; que le peuple ſe proſterne, & tous enſemble célébrez la puiſſance, mais ſur-tout la miſéricorde & la tendreſſe infinie de votre Dieu qui vient d'éclater par la perte de ſes enfans.

Une colonne de feu brille ſur ma tête, le jour paroît & tout-à-coup ce feu ſe change en un nuage épais, qui, ſans priver de ſa lumiere garantit de la trop grande ardeur du ſoleil. Suivons ce nuage & ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le déſert. Quelle vaſte ſolitude ! deux millions d'hommes ſortent de l'Égypte ; quel lieu plus propre à leur ſervir de tombeau ! Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paroît avec éclat, porté ſur les nues, un légiſlateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute ſa gloire, donne ſes ordres à Moyſe & grave ſur deux tables de pierre ſes loix ſuprêmes dont il rend dépoſitaire le chef d'Iſraël. Moyſe, plein de l'eſprit de ſon Dieu, inſtruit de ſes devoirs, quitte à peine ſon maître qu'il entend de la montagne ſainte des cris de joie & le ſon de pluſieurs inſtrumens. Un veau d'or élevé par le peuple de l'aveu de ſon frere Aaron, comme l'objet de ſon culte, eſt ce qui d'abord frappe ſa vue. Que va-t-il faire ? Il entre en fureur, ſacrilege par zele il briſe le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénéſie ne ſe borne point à cet excès. Que quiconque a du zele pour le Seigneur ſe joigne à moi, s'écrie-t-il : une troupe de frénétiques ſe range à l'inſtant de ſon parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage,

qu'on n'écoute ni la pitié ni le ſang. Le Seigneur eſt irrité, il veut être vengé. Plus les victimes que vous immolerez vous ſeront cheres, plus Dieu ſera ſatisfait.

Quelle force n'a point ce diſcours ſacrilege ! Je vois les ſatellites de Moyſe, ſemblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Iſraël, voler de tente en tente & porter partout avec eux la fureur, la mort, le carnage, l'horreur. Hommes, femmes & enfans, tout tombe ſous le fer meurtrier des eſclaves de Moyſe. Le zele pour leur Dieu les anime. Dieu lui-même les agite : ils ne ſont plus des hommes, mais des monſtres furieux, inſenſibles à la vue des membres palpitans & du ſang de leurs plus proches parens ; les cris lamentables de ceux-ci ne ſe font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu tranſporte. Ici coule le ſang d'un fils maſſacré par ſon pere, là fument encore les entrailles d'un pere égorgé par ſon fils ; plus loin un époux ſanguinaire & dénaturé poignarde du même coup & ſon innocente femme & le fruit

malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périſſent dans cet affreux carnage.

Arrêtez, enfans de Lévi, le ſoleil refuſe d'éclairer vos forfaits, & votre Dieu veut épargner le reſte du peuple pour l'exterminer dans un autre tems. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut, vous que ſa gloire intéreſſe; que la roſée du ciel tombe ſur vos terres humectées du ſang de vos proches: que l'huile & le vin ſoient chez vous en abondance; ſoyez riches en moiſſons & en troupeaux; que vos deſcendans peuplent la terre, & que leur nombre ſoit comparable aux grains de ſable & aux atômes.

Mais fuyons ce triſte ſéjour. Les cris des aſſaſſins, les plaintes des mourans, le ſang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenans, Dathan & Abiron reprochent avec reſpect & ſoumiſſion à Moyſe ſa fourberie, ſon orgueil extrême & le pouvoir qu'il veut uſurper ſur Iſraël. Dathan & Abiron, vous

périrez ; mais périrez-vous ſeuls ! Non : vos femmes, vos enfans, vos troupeaux, tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre & déjà je ne vois plus les ennemis de Moyſe. Les enfans de Jacob murmurent ; ils ſuivront Abiron. Des ſerpens monſtrueux, ſortis des entrailles de la terre par l'ordre du Ciel, jettent par-tout l'effroi & la conſternation, & ne laiſſent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peſte va bientôt détruire. Je les apperçois déjà foibles, pâles, livides & expirans ſous les coups d'une Divinité terrible.

L'œuvre eſt conſommée ; l'Égypte eſt anéantie ; les enfans de Jacob ſont deſcendus chez les morts ; miniſtres & prêtres du Très-Haut, Moyſe & Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes reſtés ſeuls des eſclaves de l'Égypte vont conduire les enfans dès morts dans une terre ſi ſouvent promiſe & ſi chérement achetée.

Petits-fils d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, écoutez pour la derniere fois votre chef que vous allez perdre : *Hæc dicit Do-*

minus. Voici les décrets de l'Eternel. Vous avez vu périr vos peres, & vos enfans à leur tour ſeront étouffés ſur vos cendres. Vous avez des juges; vous aurez des rois. Juges, rois, peuples, tout ſera exterminé. La guerre, l'eſclavage, la peſte, la famine & la lepre ſeront votre partage. On vous aura vus riches, puiſſans, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, ſans prêtres, ſans ſacrifices, ſans loix, errans par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut & l'exécration des hommes.

Quelle tendreſſe dans un Dieu ſouverainement bon! Quelle modération dans un Dieu ſouverainement juſte, ſage & miſéricordieux pour un peuple qu'il a choiſi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection ſur tous les autres peuples, pour lequel il avoit épuiſé les tréſors de ſa providence & fait agir tous les reſſorts de ſon pouvoir ſuprême juſqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entiere! Eſt-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnoître & adorer? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche?

Meurs, Moyſe, meurs, tyran deſtructeur. Que le ciel t'écraſe de ſes foudres vengeurs; que la terre irritée comme le ciel, de ta perfidie & de ta cruauté, s'entr'ouvre ſous tes pas criminels & t'engloutiſſe, monſtre abominable, dont l'haleine empeſtée a ſoufflé ſur toute la ſurface de la terre les ſemences empoiſonnées du plus horrible fanatiſme dont elle eſt encore malheureuſement infectée! Que ta mémoire abominable reſte en horreur dans tous les ſiecles & chez tous les hommes, & périſſent ceux qui la réverent!

Et vous, peuple furieux & inſenſé, hommes vils & groſſiers, dignes eſclaves du joug que vous portez... allez, reprenez vos livres, & éloignez-vous de moi.

RÉFLEXIONS.

Ce libelle, plus rempli d'invectives & de fleurs de rhétorique que de bonnes raiſons, ne laiſſeroit pas cependant de faire quelqu'impreſſion ſur un eſprit qui ne ſeroit pas encore bien affermi dans les principes

de la religion chrétienne. C'eſt pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte, ne ſont enviſagés que du mauvais côté, & que s'il y en a quelques-uns qui paroiſſent contraires à la raiſon & injurieuſes à la Divinité, il faut ſe ſouvenir que Dieu eſt impénétrable dans la plupart de ſes deſſeins, & qu'il n'appartient pas à l'homme dont l'intelligence eſt ſi bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité juſqu'au ſanctuaire de cette Divinité inacceſſible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le tems. Les choſes les plus ſimples ſont au-deſſus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets myſtérieux de la Divinité ? Contentons-nous de nous taire & d'adorer.

REPLIQUE.

Je n'ai jamais attaqué la religion que je reſpecte ; mais j'ai attaqué la ſuperſtition qui en prend le maſque & qui la défigure. Avant que de ſemer de bonnes graines dans

un terrein, il faut en arracher les ronces & les épines. Il faut que le philoſophe prépare les eſprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer & à les convaincre.

EXAMEN

CRITIQUE

DU NOUVEAU

TESTAMENT.

toires, publiées peu après la mort de Jésus-Christ devoit être grand; S. Jérôme, au tems de qui la plupart subsistoit encore, nous en assure. (1) Tous les écrivains des premiers siecles de l'église en font foi; & S. Luc, chapitre premier, le marque si positivement à la tête de son évangile, que quand nous n'aurions sur cela d'autre témoignage que le sien, il ne nous seroit pas permis d'en douter. « Puisque beaucoup de personnes, dit-il, ont entrepris d'écrire l'histoire de ce qui s'est passé parmi nous, j'ai jugé à propos de faire la même chose après m'être fait instruire de tout, avec soin, par ceux qui en avoient été les témoins oculaires: » sur quoi il est bon d'observer que ceux qui ne connoissent l'évangile que par les traductions françoises, ne sont pas ordinairement frappés des témoignages positifs que S. Luc rend ici à la multitude des évangélistes, parce qu'il a plu aux traducteurs de rendre le terme original *polloi* par celui de plusieurs, qui s'en-

(1) Voyez la note 5.

tend

rend preſque toujours en notre langue par *un aſſez petit nombre*, au lieu que le grec *polloi* & le latin *multi* étant oppoſés à *panroi* & en latin *pauci*, ne ſauroient avoir cette ſignification : les traducteurs en ont apparemment uſé ainſi, pour écarter de l'eſprit des lecteurs une idée ſcandaleuſe que cette multiplicité d'évangéliſtes auroit fait naître.

La plupart de ces hiſtoires évangéliques étoient attribuées à des perſonnes illuſtres dans le chriſtianiſme ; c'étoient tous des diſciples diſtingués de Jéſus-Chriſt, ou des perſonnes reſpectables qui les avoient fréquentés familiérement, qu'on aſſuroit en être les auteurs ; & dans l'enfance de l'égliſe, les chrétiens à l'uſage de qui elles étoient écrites, ne doutoient point qu'elles ne fuſſent véritablement de ceux dont elles portoient les noms.

Outre l'évangile de S. Mathieu, de S. Marc, de S. Luc & de S. Jean, on en attribuoit à S. Pierre, à S. Paul, à S. Barthelémi, à S. André, à S. Thomas, à S. Jaques, à S. Philippe, à S. Mathias ;

il y en avoit un ſous le nom des douze apôtres ; il y avoit un évangile ſelon les Hébreux ou les Nazaréens, un autre ſelon les Égyptiens : quelques critiques prétendent que ces deux derniers ſont les plus anciens de tous.

Le chriſtianiſme en diſcorde avec lui-même dès le commencement de ſa naiſſance, vit pluſieurs de ces enfans indociles qui fabriquerent divers évangiles conformément à leurs goûts & à leurs préjugés. *Ebion*, *Cérinthe*, *Baſilides*, *Marcion*, &c. ; les Gnoſtiques, les Énératiſtes, les Valentiniens, en publierent qui autoriſoient leurs dogmes : (2) il y en eut même d'aſſez viſionnaires pour ne pas exclure le perfide Judas du nombre des évangéliſtes ; (3) il parut un évangile ſous ſon nom, comme il y en avoit un ſous le nom des

(2) S. Irénée, *chap. XVII.*

(3) Certains ſoux de la primitive égliſe qu'on nommoit Caïnites, parce qu'ils regardoient Caïn comme un grand perſonnage, ainſi qu'Eſaü, Corée & les Sodomites, ſe ſervoient de l'évangile de Judas, qui étoit ſelon eux le premier des apôtres.

autres apôtres : mais sur-tout ce devoit être une chose assez curieuse que l'ouvrage dont parle S. Epiphane, sous le titre d'Évangile d'Eve à l'usage de certains Gnostiques. (4)

Enfin, sans parler de l'évangile de Nicodeme, de celui de Barnabé, (5) & de quelques autres qu'on regarde un peu trop légérement comme des ouvrages postérieurs aux premiers siecles, parce qu'ils n'ont pas été cités des anciens : il parut dans ce tems-

(4) Ils croyoient qu'Eve étoit fort éclairée, & qu'elle avoit appris du serpent de fort belles choses : c'est dans leurs idées extravagantes que B.... a pris ce qu'il a fait imprimer dans ces derniers tems sur le péché originel : les Gnostiques avoient aussi d'autres évangiles sous le nom des disciples de Jésus-Christ & des livres qu'ils attribuoient à Adam & à Seth.

(5) Ces évangiles n'ont peut-être pas moins d'antiquité : les anciens n'ayant pas fait une énumération exacte de tous ceux qui existoient de leur tems, comme par exemple S. Jérôme, qui après en avoir nommé plusieurs, ajoute, « & un grand nombre d'autres qu'il seroit trop long de rapporter. *Et reliqui quos enumerare, &c.* »

là un évangile qui ne contenoit que l'hiſtoire des premieres années de Jéſus-Chriſt, ſous le titre de l'*Évangile de l'Enfance*, & un autre qui ne contenoit que l'hiſtoire des premieres années de la Vierge, ſous le titre de *Livre de la nativité de Marie*.

On fait monter le nombre de tous ces différens évangiles à près de cinquante, & de ce nombre il y en a au moins trente qui ſont de la premiere antiquité ; il eſt vrai qu'on ne remarque pas dans ces ouvrages une grande conformité, ni quant aux faits ni quant aux dogmes. Entre les premiers chrétiens, les uns regardoient Jéſus-Chriſt comme un pur homme, les autres prétendoient qu'il n'avoit que l'apparence de l'humanité ; d'autres ſoutenoient qu'il étoit Dieu & homme tout enſemble, ainſi des autres dogmes moins importans.

Comme les Juifs furent d'abord les ſeuls qui embraſſerent le chriſtianiſme, & que l'eſprit de ſecte, toujours éloigné de l'uniformité, régnoit alors chez eux à l'excès ; chacun ſe crut en droit de débiter ſa nouvelle doctrine, conformément à ſes préjugés :

particuliers. De-là vient le peu de rapport qui ſe trouvoit dans ces écrits évangéliques, de-là viennent les reproches d'erreur & d'impoſture que ſe faiſoient mutuellement ces nouveaux ſectaires; la diverſité d'opinions en matiere de religion a toujours été pour les hommes une ſource de raiſonnemens injuſtes; c'eſt un écueil où échouent preſque toujours les eſprits mêmes les plus modérés; au lieu de plaindre l'aveuglement de leurs confreres, les premiers chrétiens ne voyoient dans leurs erreurs involontaires qu'impoſture & que malice; cependant, ſoit orthodoxes, ſoit hérétiques, tous également prévenus pour leurs opinions, avoient un égal reſpect pour les livres qui les contenoient, & un zele ardent pour les répandre.

Quoique ces dogmes des chrétiens fuſſent autoriſés par pluſieurs des anciens évangiles, il faut néanmoins convenir qu'une bonne partie des évangiles qui parurent alors furent publiés par des chrétiens orthodoxes: quelques-uns de ces évangiles ſont parvenus juſqu'à nous, comme celui

de l'Enfance, (6) le Livre de la nativité, le Proto-Évangile de S. Jaques, l'évangile de Nicodeme; nous avons de longs fragmens de pluſieurs autres, (7) & ſi l'on n'y trouve rien qui ne bleſſe la raiſon, par les inepties & les extravagances dont ils ſont remplis, il eſt du moins ſûr qu'on a de la peine à y trouver quelque choſe qui ſoit contraire à la foi: d'ailleurs la préface de S. Luc que nous venons de citer ſemble juſtifier en quelque ſorte les auteurs d'évangiles qui l'ont précédé: cet évangéliſte convient que beaucoup d'autres ont écrit avant lui; ce n'eſt pas pour les réfuter qu'il prend la plume: il ne condamne ni n'approuve en

(6) Nous avons deux évangiles de l'Enfance, l'un grec traduit en latin, l'autre traduit de l'arabe par *Hæxius*; mais, ſans doute, l'original étoit grec auſſi, puiſque S. Irénée, *chap.* 17, cite des faits qui ne ſe trouvent que dans ce dernier; il eſt plus long & plus étendu que les autres.

(7) L'auteur de l'ouvrage imparfait ſur S. Mathieu, parle du Proto-Évangile de S. Jaques comme d'un ouvrage raiſonnable & qui n'eſt pas indigne de foi: ce ſont ſes termes.

aucune maniere ce qu'ils ont fait : mais il ſe croit ſeulement en droit de faire la même choſe, parce qu'il s'eſt fait exactement inſtruire par des témoins oculaires. Il eſt impoſſible de donner la date préciſe du tems auquel ces évangiles ont été écrits, il ſuffit de dire qu'ils ſont preſque tous auſſi anciens les uns que les autres.

Pendant plus d'un ſiecle les chrétiens ſe ſervant de l'eſprit de liberté qui accompagne toujours un établiſſement nouveau & encore informe, chaque fidele admettoit pour regle de ſa foi l'hiſtoire évangélique qu'il trouvoit établie dans le lieu où il étoit habitué : le plus ſavant chronologiſte qui ait paru de nos jours, le célebre.... a fait voir, dans un ouvrage exprès, que les évangiles canoniques, auſſi bien que les autres, demeurerent enſevelis dans les lieux qui les avoient vu naître juſqu'au tems des conquêtes de Trajan ſur les Parthes ; c'eſt alors ſeulement qu'ils commencerent à être connus & à devenir publics ; à travers cette obſcurité qui couvre le berceau de l'égliſe, les fideles éclairés d'une lumiere céleſte ont

ſu diſcerner les vrais évangiles d'avec les faux : mais ceux que le flambeau de la foi ne guide pas dans ces épaiſſes ténebres, ne démêleront jamais la vérité d'avec le faux, ou plutôt n'appercevront dans cette confuſion d'écrits évangéliques d'autre conformité que celle d'un merveilleux outré qui révolte la raiſon : ils traiteront également de fables les livres apocryphes & les vrais ouvrages des apôtres.

Sur la fin du deuxieme ſiecle, l'égliſe commença à prendre forme : les chrétiens orthodoxes commencerent en même tems à ne reconnoître que quatre évangiles pour légitimes : ſur quoi les ennemis du nom chrétien n'ont pas oublié de reprocher à leurs adverſaires dans tous les tems, que le chriſtianiſme faiſant chaque jour des progrès, les chrétiens, honteux de la multitude de ces hiſtoriettes qui couroient ſous le nom d'évangiles, firent un choix de quatre plus raiſonnables & plus conformes entr'elles, & les déclarerent ſeules canoniques, à l'excluſion des autres : les évangiles rejetés ne laiſſerent pas de reſter entre les

mains de pluſieurs fideles, & d'être regardés dans la ſuite avec la même vénération qu'auparavant : enfin tout le corps de l'égliſe ſe rangea du parti le plus ſage, & dans le troiſieme ſiecle, le canon des évangiles paroît avoir été généralement reçu de tous les chrétiens orthodoxes : ainſi tous les ouvrages dont on avoit d'abord cru auteurs les hommes les plus reſpectables de l'égliſe naiſſante, ne furent plus regardés que comme les ouvrages de l'impoſture & de l'erreur ; il eſt triſte de convenir ou que les chrétiens rejeterent alors avec mépris les ouvrages des apôtres, ou que dans ce tems le plus pur & le plus innocent, l'impoſture & le fanatiſme aient pu ſéduire à un tel point l'eſprit des premiers fideles : cependant leur intention étoit bonne ; mais le zele de religion eſt capable de rendre les hommes de mauvaiſe foi, ſans en avoir de remords, ſouvent même ſans s'en appercevoir, & les auteurs de ces faux évangiles en ont peut-être atteſté la vérité par leur ſang.

Il faut croire que les chrétiens du troi-

ſième ſiecle n'ont admis que quatre évangiles dans le canon des écritures que parce que les autres leur ont paru ſuppoſés ; c'eſt la ſeule raiſon ſenſée qu'on en puiſſe donner : cependant S. Irénée qui vivoit quand le canon évangélique fut formé, & qui eſt celui des écrivains eccléſiaſtiques chez qui le nombre des quatre évangéliſtes ſe trouve pour la premiere fois, S. Irénée, dis-je, s'appuie ſur d'autres raiſons qui paroiſſent moins ſolides. « Il y a, dit-il, quatre évangéliſtes, ni plus ni moins, parce qu'il y a quatre parties du monde & quatre vents principaux ; car comme l'égliſe eſt répandue par toute la terre, il faut qu'elle ait quatre colonnes qui la ſoutiennent. Dieu, ajoute-t-il, eſt aſſis ſur un chérubin qui a la figure de quatre animaux différens, & ces quatre animaux ſont la figure de nos quatre évangéliſtes. » Après quoi il compare celui de S. Mathieu à l'homme, celui de S. Marc à l'aigle, celui de S. Luc au bœuf, & celui de S. Jean au lion, contre l'uſage qui a prévalu depuis.

Cette allégorie de S. Irénée s'eſt trouvée

du goût de tous les peres, excepté qu'ils ont un peu varié sur l'explication des quatre animaux aux évangélistes : car, par exemple, S. Athanase applique le bœuf à S. Marc, & le lion à S. Mathieu, & S. Jérôme a rangé les choses dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui ; sa profonde érudition dans les écritures est cause que son opinion est & sera apparemment jusqu'à la fin, la seule suivie.

L'évangile de S. Mathieu est le premier des quatre que l'église a admis dans le canon évangélique. *Millius*, dans les amples prolégomenes qui viennent de paroître à la tête de son nouveau Testament, croit l'évangile des Hébreux & celui des Égyptiens & quelques autres, antérieurs à celui de S. Mathieu ; c'est une question indifférente & qui ne seroit pas aisée à résoudre, & il est aussi inutile de savoir si S. Mathieu a écrit en hébreu ou en grec, puisque supposé qu'il ait écrit en hébreu, son original a disparu presque au moment de sa naissance, & il ne nous est resté que la traduction grecque ; selon *Millius*, l'évangile de S. Ma-

thieu n'a été écrit que l'an 61 de J. C., vingt-huit ans après ſa mort ; le même auteur place l'évangile de S. Marc deux ans après celui de S. Mathieu, l'évangile de S. Luc un an après celui de S. Marc, & celui de S. Jean l'an 97, c'eſt-à-dire, ſoixante-quatre ans après la mort du Sauveur.

Quelques peres ont avancé que S. Mathieu écrivoit ſon évangile ſix ans ſeulement après la mort de J. C. : mais ils n'appuient leur opinion d'aucune preuve, & ils ſe fondent uniquement ſur une certaine tradition fort incertaine qu'une critique plus exacte n'a pas oſé adopter : après tout, *Millius*, quoi qu'un des plus profonds de ceux qui ont travaillé ſur le nouveau Teſtament, n'a apparemment pas mieux rencontré dans ſes conjectures : il faut avouer, comme nous avons déjà dit, que le premier ſiecle de l'égliſe a enveloppé cela d'un nuage épais qui ſera toujours impénétrable aux critiques, & malheureuſement l'épaiſſeur de ce nuage, en cachant le point fondamental de la foi chrétienne, c'eſt-à-dire, la qualité des auteurs évangéliques & le tems où

ils ont écrit, ſervira éternellement d'aſyle à l'incrédulité.

Les apôtres & tous les diſciples de J. C. étoient Juifs. Quand l'hiſtoire évangélique ne nous apprendroit pas la dignité de S. Mathieu, & quelle place il avoit au rang des apôtres, le ſtyle de cet évangéliſte nous feroit aiſément reconnoître ſon pays: quoique l'eſprit judaïque ſe remarque dans les autres évangéliſtes, c'eſt particuliérement dans S. Mathieu qu'il eſt le plus ſenſible: l'allégorie, l'alluſion perpétuelle aux écritures, regne chez lui depuis le commencement juſqu'à la fin: le goût pour les affectations myſtiques ſe déclare même dès l'entrée de ſon ouvrage, dans la généalogie de J. C. que l'évangéliſte fait deſcendre d'Abraham, de David, & de tous les rois de Juda par Salomon. Comme il y avoit, au ſentiment de tous les Juifs, quatorze générations depuis Abraham juſqu'à David, S. Mathieu trouvant ſans doute quelque choſe de myſtérieux dans ce nombre de deux fois ſept, entreprend de ne compter que quatorze générations depuis

David juſqu'à la captivité de Babylone, & le même nombre précis de quatorze générations, depuis la captivité juſqu'à Jéſus-Chris: après quoi, de peur que liſant tout de ſuite cette généalogie, on ne faſſe pas attention au myſtere caché ſous ce nombre, l'évangéliſte fait lui-même cette remarque: « ainſi, dit-il, il y a quatorze générations depuis Abraham juſqu'à David, quatorze depuis David juſqu'à la captivité; & le même nombre depuis la captivité juſqu'à Jéſus-Chriſt. »

On ne conçoit pas qu'elle a pu être l'idée de Mathieu dans cette remarque que les prophanes ont toujours traitée d'affectation puérile, outre que, ſelon l'évangéliſte même, le nombre de trois fois quatorze ne ſe trouve pas dans ſon calcul, & qu'on eſt obligé de compter deux fois le même homme pour le faire quadrer juſte: ce qui a le plus embarraſſé les fideles, c'eſt que S. Mathieu a été obligé, en faveur de ſon myſtere, de démentir l'Écriture & de ſauter un intervalle de ſoixante & dix-ſept ans, en faiſant Joram pere d'Ozias, quoiqu'il ne

fût que ſon biſaïeul ; d'ailleurs on conçoit encore moins comment, dans un eſpace de près de ſix cents ans, c'eſt-à-dire, depuis la captivité juſqu'à Jéſus-Chriſt, il n'y ait eu que treize générations ; d'autant plus que S. Luc, qui donne de Jéſus-Chriſt une généalogie toute différente de celle de S. Mathieu, n'en compte pas moins de vingt-deux dans le même intervalle.

Les actions & les paroles de Jéſus-Chriſt qui paroiſſent les plus indifférentes, ſont preſque toujours rapportées dans l'évangile de S. Mathieu pour l'accompliſſement de quelque prophétie, & il faut avouer qu'on a ſouvent beſoin des yeux de la foi pour appercevoir la juſteſſe de ces applications allégoriques. Si, par exemple, Jéſus-Chriſt revient d'Égypte après la mort d'Hérode, c'eſt, dit S. Mathieu, pour accomplir cette parole : « J'ai fait ſortir mon fils de l'Égypte. » Événemens que les Juifs ſavoient être arrivés il y avoit plus de quinze cents ans ; & dont l'évangéliſte fait une prophétie. Si Jéſus-Chriſt s'établit enſuite à Nazareth, c'eſt parce qu'il écrit : « Il ſera

appellé Nazaréen. » Ce qui signifie, en langage de l'Écriture : « Il sera consacré à Dieu, & ne boira rien de ce qui peut enivrer. » Choſe qui avoit été dite de Samſon & qui ne pouvoit s'entendre de Jéſus-Chriſt qui buvoit du vin, que par une allégorie forcée qui n'étoit fondée que ſur la reſſemblance des termes. Le premier chapitre de S. Mathieu nous fournit tous ces exemples; il en eſt à-peu-près ainſi des autres applications qu'il fait à l'Écriture dans le cours de ſon évangile : on peut dire qu'elles ſont une pierre d'achoppement pour les indociles, & une occaſion perpétuelle pour les fideles, de ſoumettre leur entendement à la foi.

Il y a tant de conformité entre l'évangile de S. Marc & celui de S. Mathieu, qu'on a de la peine à les diſtinguer & à ne pas regarder ces deux évangiles comme un même ouvrage. « *Marcus*, dit S. Auguſtin, *videtur Matheum ſubſequi quaſi pedi-ſequus, & ejus breviator.* » L'égliſe ordonne aux fideles de les diſtinguer, & les commentateurs s'y prennent ainſi pour ſauver cette

conformité qui eſt trop ſenſible : ils ſuppoſent que S. Mathieu a écrit ſon évangile en hébreu ; que S. Marc, qui avoit l'original de S. Mathieu, en fit une eſpece de traduction grecque, mais d'une maniere un peu libre ; c'eſt-à-dire, en omettant certaines choſes, & en ajoutant quelques autres. Quelque tems après, ſuppoſent les commentateurs, le même hébreu de S. Mathieu fut traduit en grec littéralement ; celui qui fit cette traduction, ayant entre ſes mains l'évangile grec de S. Marc, ſe ſervit de ſes termes & de ſes phraſes ; de-là vient, dit-on, cette grande conformité qui ſe trouve entre S. Marc & S. Mathieu, non-ſeulement quant aux choſes, mais encore quant aux expreſſions.

Les incrédules, qui d'ailleurs s'intéreſſent peu à la diſtinction de ces deux évangiles, ne laiſſent pas de ſentir le foible d'une explication que les commentateurs n'appuient d'aucune preuve : elle leur paroît un pur ſyſtême, & ils n'apperçoivent de différence entre l'évangile de S. Mathieu & celui de S. Marc, qu'en ce que celui-ci eſt un peu

plus court que l'autre ; S. Marc ayant plus omis de choſes rapportées par S. Mathieu, qu'il n'en a ajouté.

Si S. Marc a ſuivi avec tant d'exactitude l'évangile de S. Mathieu qu'il ſemble l'avoir traduit preſque mot à mot, on ne peut pas dire la même choſe de S. Luc ; celui-ci ne s'eſt pas fait un ſcrupule de s'écarter des évangéliſtes qui avoient écrit avant lui ; s'étant fait inſtruire de toutes choſes, avec ſoin, par les apôtres mêmes & par ceux qui avoient été témoins oculaires de ce qu'il alloit écrire, il commence ſon hiſtoire par le merveilleux qui a précédé la naiſſance de Jéſus-Chriſt ; ce qui, ſans doute, méritoit bien de n'être pas omis par S. Mathieu. La naiſſance miraculeuſe de Jean-Baptiſte, les prophéties de Zacharie, d'Elizabeth, de Siméon & d'Anne, l'adoration des paſteurs qui fut précédée d'un miracle ; la ſageſſe & la ſcience de Jéſus-Chriſt, qui dans ſon enfance fit l'admiration des docteurs aſſemblés dans le temple de Jéruſalem : toutes ces merveilles ſembloient mériter que S. Mathieu en fît

mention; elles annonçoient les plus grands prodiges que Jéſus-Chriſt devoit opérer; elles auroient préparé l'eſprit du lecteur à cette ſuite continuelle de miracles qui accompagne tout le reſte de ſa vie. A la vérité, S. Mathieu parle d'un fait dont S. Luc ne fait pas mention; c'eſt l'adoration des Mages, qu'une étoile miraculeuſe conduit à Bethléem, d'où il s'enſuivit l'ordre barbare d'Hérode & le maſſacre des innocens.

On eſt ſurpris que S. Luc, ſi bien inſtruit de toutes choſes dès le commencement, & qui entre dans un ſi grand détail ſur l'enfance de Jéſus-Chriſt, ait pu omettre un fait ſi conſidérable & qui avoit dû faire tant de bruit dans la Judée: cependant ou S. Luc l'a ignoré, ou il n'a pas daigné le rapporter, & ce dernier paroît plus vraiſemblable que l'autre; car enfin, quelque effort que faſſent les commentateurs pour accorder S. Luc & S. Mathieu ſur le tems de la naiſſance de Jéſus-Chriſt, il eſt impoſſible de les concilier: S. Mathieu fait naître Jéſus ſur la fin du regne d'Hérode;

S. Luc, au contraire, place sa naissance au tems que Cyrénius, gouverneur de Syrie, fit un dénombrement par ordre d'Auguste dans la Judée, & c'est à cette occasion que S. Luc fait appeller Joseph & Marie à Bethléem. Or, ce dénombrement n'arriva qu'après la réunion de la Judée à l'empire Romain, la dixieme & derniere année du regne d'Archélaüs, successeur d'Hérode, ainsi que Joseph le remarque expressément dans ses Antiquités judaïques, *liv. VII, chap. I.* S. Luc a donc pu omettre à dessein un fait qui lui paroissoit chimérique, puisqu'il devoit s'être passé dix ans avant le tems où il place la naissance de Jésus-Christ.

Mais ce qui fait encore plus fortement soupçonner que S. Luc ne connoissoit point l'évangile de S. Mathieu, ou au moins qu'il se croyoit mieux informé que lui, ce sont les deux généalogies différentes que ces deux évangélistes font de Jésus-Christ, dans lesquelles, hors David, Salathiel & Zorobabel, on ne voit pas deux noms qui se ressemblent.

Nous avons dit que S. Mathieu fait des-

cendre Jéſus-Chriſt de David, de Salomon & de tous les rois de Judée; S. Luc fait auſſi remonter ſes ancêtres juſqu'à David, mais par Nathan, un autre de ſes enfans dont la poſtérité ne régna point. C'eſt ici que les fideles ont beſoin de cette ſimplicité, ſans laquelle on ne peut entrer dans le royaume du ciel, & que les commentateurs, au contraire, ſont obligés d'employer toute la ſubtilité dont l'eſprit humain eſt capable, pour ſauver une contradiction manifeſte: encore ne le font-ils qu'en bâtiſſant un ſyſtême compoſé de pluſieurs ſuppoſitions les unes ſur les autres, qui paroiſſent non-ſeulement dénuées de preuves, mais même de vraiſemblance.

L'opinion la plus reçue, c'eſt que S. Luc a voulu décrire la généalogie de Jéſus par Marie, au lieu que S. Mathieu l'a tirée par Joſeph. Voilà, dit-on, la plus grande difficulté ſauvée par cette ſuppoſition, & c'eſt ainſi qu'on prétend la prouver.

S. Luc donne à Joſeph Héli pour pere: or Héli eſt un nom abrégé d'Héliacim: on ſait au reſte, par tradition, que le pere de la

Vierge s'appelloit Joachim ; & comme on remarque beaucoup de rapport entre Joachim & Héliacim, il s'enſuit que cet Héli que S. Luc dit avoir été pere de Joſeph, l'étoit véritablement de Marie ſon épouſe : à la vérité, S. Luc dit bien poſitivement que Joſeph étoit fils d'Héli, mais il a voulu faire entendre par-là qu'il étoit ſon beau-fils, ou le mari de la fille. Les commentateurs n'ont-ils pas ſenti que de pareilles ſubtilités, avec leſquelles on peut faire dire aux évangéliſtes tout ce qu'on veut, ſont également propres à ſcandaliſer la foi des ſimples, & à donner lieu aux railleries des profanes ?

Cependant toutes les difficultés ne ſont pas levées par ce ſyſtême ; les noms de Salathiel & de Zorobabel qui ſe rencontrent au milieu des deux généalogies, embarraſſent toujours ; & ſi l'on donne deux fils à Zorobabel, de l'un deſquels on ſuppoſe Joſeph deſcendu, & Marie de l'autre, on ne ſait comment faire pour donner deux peres à Salathiel, que S. Mathieu fait fils de Jéchonias, & S. Luc de Nery.

D'ailleurs la grande difficulté qui ſe trouve dans le nombre des générations de l'une & de l'autre généalogie, oblige encore à de nouvelles ſuppoſitions ; depuis David juſqu'à Jéſus-Chriſt, S. Mathieu ne compte que vingt-ſept générations, & c'eſt bien peu pour un eſpace de mille ans ; au lieu que S. Luc, avec plus de vraiſemblance, en compte quarante-trois ; il faut, dit-on, que les ancêtres de Joſeph aient été mariés vieux ; & que ceux de la Vierge l'aient été plus jeunes ; comme ſi l'Écriture ne nous apprenoit pas que pluſieurs des rois de Judée, dont on fait deſcendre S. Joſeph, ont eu, dans une très-grande jeuneſſe, des enfans qui ſont pareillement au nombre de ſes ancêtres.

Enfin, une difficulté à laquelle on ne répondra jamais ſérieuſement, c'eſt que, ſi S. Luc avoit connu l'évangéliſte S. Mathieu, ou qu'il l'eût voulu ménager, il n'auroit pas manqué de dire qu'il écrivoit la généalogie de Jéſus-Chriſt par Marie ſa mere, & non pas par Joſeph, comme il l'a dit poſitivement. L'évangéliſte, en obſer-

vant ſur ce point ce que les hiſtoriens les moins exacts ont toujours obſervé, auroit épargné aux chrétiens bien des tortures qu'ils ſe ſont inutilement données, dans le premier ſiecle de l'égliſe, pour accorder le S. Eſprit avec lui-même.

Quoi qu'il en ſoit du deſſein de S. Luc, il ſemble que c'eſt à la généalogie de la Vierge que l'évangéliſte devoit principalement s'attacher, puiſque Jéſus-Chriſt n'étoit fils de Joſeph que ſuivant la loi, au lieu qu'il l'étoit de Marie ſelon la loi & ſelon la nature : mais il falloit faire deſcendre le Meſſie de David, & apparemment que Marie n'en deſcendoit pas : l'évangéliſte qui auroit dû le marquer n'en dit pas un mot ; la tradition dont on ſe ſert ſi ſubtilement pour prouver qu'Héli, Eliacim & Joachim ſont le même nom, nous apprend, au contraire, que Marie étoit de la tribu de Lévi ; S. Epiphane, S. Grégoire de Nice (*Hom. de natura mart.* 209,) & S. Auguſtin contre Fauſte ; (*liv.* 3, *chap.* 39,) parlent de ces hiſtoires anciennes où le pere de la Vierge étoit nommé Joachim, mais

ils

ils traitent ces ouvrages avec mépris, & S. Auguſtin les rejette, parce qu'on y faiſoit Joachim de la tribu de Lévi : c'eſt ainſi que les commentateurs ſavent prendre dans la tradition ce qui les accommode, & rejeter ce qui les embarraſſe. Les évangéliſtes, ſelon toutes les apparences, étoient dans l'opinion qu'il ſuffiſoit que le Meſſie deſcendît de David : or il en deſcendoit de cette maniere, puiſque Joſeph étoit ſon pere ſuivant la loi, c'eſt-à-dire, le mari de ſa mere.

Sans nous arrêter à pluſieurs endroits moins importans où S. Luc & les autres évangéliſtes ſemblent ſe contredire, & qui ont plus ou moins exercé l'eſprit ſyſtématique des commentateurs, les critiques d'une exactitude un peu ſcrupuleuſe ne peuvent s'empêcher d'être choqués du peu de conformité qu'on a remarqué dans les évangiles, quant à l'ordre & à l'arrangement des faits.

Pourquoi le S. Eſprit, qui inſpiroit ces auteurs, leur a-t-il fait négliger un point ſi capable d'attirer la croyance des hommes ?

Hors, S. Marc qui paroît avoir ſuivi S. Mathieu pas à pas; il faut avouer que l'ordre eſt furieuſement renverſé dans les autres évangéliſtes; jamais ils n'obſervent les tems, ſouvent ils confondent les lieux; l'un place à la fin ce que l'autre met au commencement; & ſi on prétend les accorder quant au ſens & au fond des choſes, il n'y a qu'à jeter les yeux ſur une concordance évangélique pour voir la peine que l'on a de les concilier ſur le reſte.

Les chrétiens en ſont encore à deviner l'âge de Jéſus-Chriſt, le nombre des années pendant leſquelles il a exercé ſon miniſtere, & ce qu'il a dit & fait pendant chacune de ces années en particulier: les chronologiſtes qu'on ſuit ſur toutes ces choſes, ſont ceux qui paroiſſent avoir conjecturé le mieux.

S. Luc, ſi bien informé de tout, ne s'accorde dans ſa narration ni avec S. Mathieu, ni avec S. Jean, & ces deux derniers, quoique témoins oculaires des événemens, ne s'accordent pas mieux enſemble dans l'ordre où ils les rapportent.

On diroit que les évangéliſtes ont écrit leurs hiſtoires à meſure que les choſes leur venoient dans l'eſprit, ſans ſuite & ſans égard aux tems & aux lieux. S. Luc eſt cependant celui des quatre évangéliſtes dont le ſtyle ſent le mieux celui d'un hiſtorien ; ſa maniere d'écrire paroît même fleurie, ſi on la compare à celle de S. Mathieu & de S. Marc, dont le ſtyle ſimple édifie les fideles, & paroît aux prophanes fort au-deſſous de la ſimplicité. Le ſtyle de S. Jean eſt enflé, obſcur, énigmatique, tout reſſent le myſtere dans ſon évangile. S. Luc eſt plus naturel & plus clair, ſa narration plus exacte, ſes images plus fines & plus touchantes ; rien n'eſt à comparer dans les autres évangéliſtes aux paraboles du Samaritain, du mauvais riche, & de l'enfant prodigue que S. Luc a rapportées.

Puiſque le nombre de ceux qui ont entrepris l'hiſtoire de Jéſus-Chriſt étoit déjà grand au tems de S. Luc, on jugera aiſément qu'il devoit être conſidérable lorſque l'évangile de S. Jean parut : les chrétiens étoient alors fort multipliés, le champ étoit

ouvert à tous les fideles, chacun avoit la liberté d'écrire ou tout ce qu'il disoit avoir vu, ou ce qu'il assuroit avoir ouï dire ; quel devoit donc être le nombre de ces livres évangéliques quarante ans après S. Luc, tems auquel on suppose que S. Jean écrivoit ?

L'histoire n'éclairant point de ses lumieres le premier siecle de l'église, les peres ont été obligés de recourir à la tradition pour connoître le tems auquel S. Jean publia son évangile : elle leur a appris que le disciple bien-aimé du Sauveur fut conservé sur la terre soixante & dix ans après la mort de son maître, afin de rendre à la fin de ses jours un témoignage authentique à la divinité du Messie que ses ennemis vouloient anéantir ; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'évangile de S. Jean n'a été composée que bien des années après la naissance du christianisme : mais le tems précis où il a paru est absolument incertain ; il est caché sous un épais nuage qui nous dérobe le berceau de l'église ; la tradition qu'on est obligé de consulter est par elle-

même un guide peu ſûr, puiſqu'elle autoriſe également les fables & la vérité.

Les anti-trinitaires la récuſent; elle leur eſt ſuſpecte ſur le point dont il s'agit. « Les chrétiens, diſent-ils, qui par la ſuite ont adopté l'évangile de S. Jean, ont peut-être fait vivre cet apôtre juſqu'à la décrépitude, afin de donner quelque fondement à leurs opinions: mais que S. Jean ait vieilli, comme on le dit, ou qu'il ſoit mort plus jeune, il n'y a aucune apparence qu'il ſoit auteur de l'évangile qu'on lui attribue, & cet ouvrage a dû être compoſé plus de cent ans après Jéſus-Chriſt. » Leur conjecture eſt fondée ſur la raiſon que voici.

Quand on examine cet évangile avec d'autres yeux que ceux de la foi, on y apperçoit un ſtyle ſi extraordinaire, ſi myſtérieux, des manieres de penſer ſi ſingulieres, des expreſſions ſi inuſitées aux chrétiens d'alors, qu'on croit être tout d'un coup tranſporté à la fin du deuxieme ſiecle de l'égliſe. Qu'on liſe les évangiles de S. Mathieu, de S. Marc, de S. Luc, les épîtres de S. Pierre, de S. Paul & des

autres apôtres, celles même de S. Jean, auſſi bien que l'apocalypſe qui eſt ſous ſon nom; les lettres de S. Clément, de S. Barnabé, le paſteur d'Hermès; qu'on parcoure en un mot tous les ouvrages qui ont été faits par les chrétiens, les cent premieres années après la mort de Jéſus-Chriſt, on n'y trouvera aucune conformité, aucun rapport d'idées avec l'évangile de S. Jean; à peine y trouvera-t-on les principes du dogme platonique que l'évangile étale dans le plus grand jour: tout au contraire, qu'on paſſe enſuite aux chrétiens qui ont écrit à la fin du ſecond ſiecle, ou au commencement du troiſieme, on reconnoît ſon ſtyle & ſes dogmes; le chriſtianiſme s'étoit fait alors des diſciples dans l'école de Platon, le Timée leur étoit devenu familier; le Verbe co-éternel à Dieu, dont les apôtres avoient ignoré juſqu'au nom, ne paroît plus qu'une même perſonne avec le fils de Marie: la théologie platonique, entée ſur la ſimplicité chrétienne, ne fait plus qu'une même choſe du fils de l'homme & du Verbe de Dieu.

Ce n'eſt pas ſeulement le dogme de l'incarnation du Verbe, inconnu à tous les chrétiens du premier ſiecle, qui fait refuſer aux anti-trinitaires de reconnoître S. Jean pour auteur de l'évangile qu'on lui attribue. « Tout reſſent, ajoutent-ils, le platoniſme dans cet ouvrage; on y remarque le ſtyle obſcur & énigmatique ſi uſité parmi les diſciples de Platon: il n'y a qu'à lire le diſcours que Jéſus-Chriſt tient à Nicodeme, à la Samaritaine, & ſur-tout ceux qu'il tient à cette multitude qu'il venoit de nourrir miraculeuſement. Ces derniers ſont des énigmes; ils ſont ſi obſcurs, que les ſectes les plus fameuſes du chriſtianiſme diſputent encore aujourd'hui ſur le ſens qu'on doit leur donner; les chapitres XIV & XV, XVI & XVII tout entiers, ſont du même genre: Jéſus-Chriſt parle à ſes diſciples de la maniere du monde la plus abſtraite, auſſi ces hommes ſimples & groſſiers n'y comprennent-ils rien. S. Jean qui étoit du nombre n'y comprenoit pas plus que les autres; ſes lettres, ſur-tout ſon apocalypſe, ſont voir qu'il eſt toujours

reſté dans la même ſimplicité ; mais l'auteur de l'évangile qui eſt ſous ſon nom auroit aiſément tout compris : ſi l'eſprit des chrétiens étoit alors plus éclairé, c'eſt que les figures & les énigmes platoniques leur étoient devenues familieres. »

Au reſte, nos critiques ne nient point qu'on n'apperçoive beaucoup de judaïſme dans l'évangile de S. Jean : il y a un extrême rapport entre le goût judaïque & le platonicien ; ce qui en fait la différence, c'eſt la multiplicité des figures : on n'a qu'à comparer les paraboles des autres évangéliſtes avec les énigmes de S. Jean, on ſentira aiſément cette différence. Les Juifs & les Platoniciens avoient puiſé leur goût pour les allégories dans une même ſource : mais ceux-ci l'expliquoient d'une maniere plus fine & plus abſtraite, au lieu que les autres s'en ſont toujours tenus à des images plus ſimples & plus baſſes : l'un & l'autre goût s'apperçoit dans S. Jean ; on y remarque un mêlange de platoniſme & de judaïſme qui ne ſe trouve pas dans les écrivains des tems apoſtoliques : on ſait

d'ailleurs que l'évangile qui porte ſon nom a été écrit fort tard ; il n'en faut pas davantage pour faire conclure aux anti-trinitaires que cet évangile eſt l'ouvrage d'un platonicien Juif, devenu chrétien dans le tems que le chriſtianiſme s'introduiſit dans l'école de Platon ; c'eſt-à-dire, plus de cent ans après la mort de Jéſus-Chriſt.

De plus dangereux ennemis que les anti-trinitaires croient appercevoir dans l'évangile de S. Jean une autre marque de ſa nouveauté & de ſa ſuppoſition.

« Entre les récits merveilleux d'une même choſe, diſent les eſprits forts, les derniers ſont ordinairement les plus étonnans, parce que le merveilleux va toujours en augmentant à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource ; l'expérience n'a preſque jamais démenti cette remarque. Quand l'hiſtoire & la tradition ne nous apprendroient pas l'ordre dans lequel les évangéliſtes ont écrit, la ſimple lecture de leurs ouvrages nous l'apprendroit. S. Mathieu & S. Marc, ſon copiſte, paroiſſent d'abord ; ils rempliſſent leur évangile d'une infinité de mêmes mi-

racles; S. Luc ajoute à cela tout le merveilleux qui a précédé la naiſſance, & accompagné l'enfance de Jéſus-Chriſt; les deux derniers diſent, en termes généreux, que Jéſus-Chriſt reſſuſcitoit les morts; mais dans le détail, ils ne lui en font reſſuſciter qu'un, encore ſemble-t-il qu'ils craignent que ce miracle ne ſoit trop éclatant par les circonſtances qu'ils y joignent. Jéſus-Chriſt s'enferme avec trois de ſes diſciples & le pere & la mere d'une jeune fille qui venoit de mourir, après quoi il la reſſuſcite, & recommande bien aux aſſiſtans de n'en point parler. S. Luc, au contraire, fait reſſuſciter en public un mort qu'on portoit en terre; ceux qui aſſiſtoient au convoi, frappés de ce prodige, s'en retournent en glorifiant Dieu, & exaltant la puiſſance du grand prophete qui avoit paru parmi eux.

S. Jean renchérit encore ſur tout cela; les miracles de S. Mathieu & de S. Marc ne ſont, auprès des ſiens, que des jeux d'enfant. S. Luc a beau dire qu'il s'eſt fait inſtruire exactement de toutes choſes par

ceux qui, dès le commencement, en avoient été témoins oculaires ; il a beau ſe vanter, à la tête de ſes actes, qu'il a raconté dans ſon évangile tout ce que Jéſus-Chriſt a dit & fait de miraculeux, cet évangéliſte, ſi bien informé, a ignoré les miracles de Jéſus-Chriſt qui avoient fait le plus d'éclat, & que par conſéquent on auroit dû lui apprendre les premiers & qui devoient ſortir les derniers de la mémoire des hommes. Moyſe, Joſué, les prophetes, avoient opéré des merveilles & des prodiges ſans nombre ; mais depuis que le monde eſt monde, on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait rendu la vue à un aveugle-né ; c'eſt le témoignage que rend cet aveugle lui-même à Jéſus-Chriſt, qui l'avoit guéri d'une maniere ſi éclatante : on peut voir dans S. Jean le bruit que ce miracle fit à Jéruſalem, & on jugera de la gloire qu'il procura au fils de Dieu par l'envie & la rage qu'il excita dans le cœur de ſes ennemis. »

Ceux d'entre les Juifs qui furent préſens à la réſurrection du Lazare, voyant Jéſus-Chriſt s'attendrir ſur la mort de ſon ami,

disoient entr'eux : eh quoi ! *celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvoit-il pas empêcher son ami de mourir ?* Tant il est vrai que ce prodige, jusqu'alors inoui, les avoit frappés plus que les autres miracles du Sauveur : mais ils furent témoins, dans le même moment, d'un prodige qui dut les frapper bien davantage, & qui est, sans contredit, le plus éclatant de tous ceux qui se trouvent dans l'évangile : il n'y a qu'à comparer la résurrection de la fille de Jaïr, ou celle du mort de Naïm, avec la résurrection du Lazare, pour sentir combien le merveilleux de celui-ci est supérieur aux autres.

Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours, infect & corrompu : Jésus-Christ, en présence de tous ses disciples, des deux sœurs du mort & d'un grand nombre de Juifs, fait ouvrir le tombeau, & s'écrie d'une voix forte : *Lazare, sortez ;* aussi-tôt, ce mort puant & demi pourri se leve, on le délie, & il sort du tombeau plein de vie & de santé. C'est alors que les ennemis de Jésus-Christ, craignant qu'il

ne triomphât de leur haine, prirent ſérieuſement le parti de s'en défaire: après de tels prodiges, diſoient-ils, ſi nous ne nous défaiſons pas de cet homme, *tout le monde croira en lui.*

Le premier miracle par lequel le Sauveur ouvrit ſa miſſion & qu'il fit aux noces de Cana, dut faire une forte impreſſion ſur l'eſprit des hommes, parce que la nouveauté, en toutes choſes, frappe & ſurprend. S. Jean, néanmoins, eſt le ſeul des évangéliſtes qui en ait conſervé la mémoire; la guériſon étonnante d'un homme accablé depuis trente-huit ans de foibleſſe & d'infirmité, qui, ſur la parole du fils de Dieu, charge ſon lit ſur ſes épaules & s'en va: ce miracle & tout le merveilleux de la piſcine probatique qui l'accompagne, ne ſe trouve que dans S. Jean; la maniere glorieuſe dont cet évangéliſte fait couronner à Jéſus-Chriſt ſon miniſtere, répond parfaitement au merveilleux dont il a accompagné le reſte de ſa vie; il devoit, comme un agneau, ſe laiſſer conduire à la boucherie; mais avant que de ſe livrer entre les mains de

ſes ennemis, il donne une derniere & éclatante marque de ſa puiſſance; un mot de ſa bouche renverſe cette troupe de ſatellites qui étoient venus pour le prendre. S. Mathieu ſe contente de faire dire à Jéſus-Chriſt, dans cette occaſion: *croyez-vous que mon pere n'enverroit point à mon ſecours, ſi je le ſouhaitois, plus de dix légions d'anges pour me défendre?* Dans S. Jean, ſa parole ſeule terraſſe ſes ennemis comme un coup de foudre.

Enfin, S. Jean, qui renchérit ſur les autres évangéliſtes, a voulu, pour ainſi dire, renchérir ſur lui-même par cette hiperbole outrée qui termine ſon évangile: Jéſus-Chriſt, dit-il, a fait bien d'autres choſes que celles qui ſont compromiſes dans ce volume; *ſi l'on entreprenoit de les rapporter toutes, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres qu'on en eût pu faire.* C'eſt ainſi que cet évangéliſte bien-aimé ſoutient, juſqu'à la fin, l'eſſort qu'il a pris au commencement pour célébrer ſon Maître: avant lui les autres évangéliſtes ne nous avoient donné Jéſus-Chriſt que pour

un homme, quoique revêtu d'une puiſſance ſurnaturelle. S. Jean nous le repréſente comme un Dieu; il falloit que tout répondît, dans ſon hiſtoire, à cette haute idée: il a dû proportionner le merveilleux des faits à la ſubtilité des dogmes. »

On a déjà établi dans cet ouvrage, qu'un hiſtorien, pour être cru, doit paroître bien informé des choſes qu'il raconte, & qu'il doit, outre cela, être ſincere & judicieux; ſi ces trois qualités ſe rencontrent dans les évangéliſtes, qui ſont les hiſtoriens de Jéſus-Chriſt, il eſt Dieu, il eſt notre Sauveur, ſa doctrine eſt la ſeule qui conduiſe au ſalut; ſi, au contraire, les évangéliſtes paroiſſent privés de ces qualités, ſi eſſentielles à un témoin irréprochable, la religion chrétienne n'eſt plus qu'une chimere, les prophanes ſont autoriſés dans leur incrédulité.

Ceux qui ont ſoumis leur entendement à la foi, ſont bien éloignés de croire qu'on puiſſe penſer déſavantageuſement des écrivains ſacrés; jamais ils n'ont douté de leurs lumieres ni de leur ſincérité; ils ne ſoup-

connent pas même qu'on puiſſe former le moindre doute raiſonnable ; le libertinage, l'ignorance & l'aveuglement, ſont le partage de l'incrédulité ; c'eſt aux fideles ſeuls qu'ils croient réſervés la vertu, la ſcience & la raiſon éclairée.

Les preuves de la religion chrétienne ſe peuvent voir dans un grand nombre d'ouvrages qui ſont entre les mains de tout le monde ; mais comme les raiſons contraires ſont moins connues, ou parce que les apologiſtes les ont ignorées, ou parce qu'ils les ont mal rendues, nous ne craignons point de les mettre ici dans tout leur jour : ſi ces raiſons ſont trouvées foibles, on en mépriſera la foibleſſe ; ſi elles paroiſſent ſpécieuſes, d'habiles gens ne jugeront peut-être pas indignes d'eux de les réfuter : enfin, ceux auxquels elles paroîtront ſolides, ne nous feront point un crime de les avoir expoſées.

L'évangile comprend deux choſes, qui demandent chacune une diſcuſſion particuliere, les faits & les dogmes ; c'eſt ſur ce double fondement qu'eſt élevé l'édifice

chrétien, de maniere, pourtant, que l'une de ces choſes eſt ſubordonnée à l'autre. Le dogmatique dépend abſolument de l'hiſtorique dont il ſuppoſe l'exactitude: examinons ſéparément ces deux choſes qui ſont la baſe de la foi chrétienne; on jugera, par cet examen, ſi l'évangile mérite la croyance des hommes, & s'il eſt digne de leur reſpect.

L'hiſtoire évangélique nous apprend que l'an quinze de Tibere, c'eſt-à-dire, pluſieurs années après que la Judée eut été réunie à l'empire Romain, il parut dans cette province un homme nommé Jéſus, fils, à ce qu'on croit, d'un artiſan de Nazareth en Galilée: la naiſſance de cet homme étoit toute divine, une fille vierge l'avoit mis au monde, des prodiges étonnans avoient précédés & ſuivis cette merveilleuſe naiſſance. Jéſus, après avoir mené une vie obſcure dans la maiſon de ſon pere, en ſort, âgé de trente ans; il ſe produit en public, prêchant une morale auſtere, annonçant des dogmes nouveaux, déclamant avec force contre les abus des phariſiens,

qui étoient alors la ſecte dominante chez les Juifs : le nouveau réformateur ſoutient & autoriſe ſa doctrine par une foule de miracles plus étonnans les uns que les autres ; il commande aux vents & aux tempêtes, il guérit toutes les maladies les plus incurables, il délivre des poſſédés. Depuis qu'il a commencé à paroître, chaque inſtant de ſa vie eſt marqué par un prodige : une doctrine ſi bien ſoutenue avoit attaché à ſa perſonne un grand nombre de diſciples. Cependant les phariſiens, outrés de ſes invectives, jurent ſa perte : ils le font arrêter comme ſéditieux, & le font condamner à la mort par le gouverneur de Jéruſalem. Jéſus-Chriſt eſt crucifié ; il meurt entre deux brigands : mais le troiſieme jour il ſort du tombeau, victorieux de la mort & de ſes ennemis ; il apparoît enſuite pluſieurs fois à ſes diſciples ; enfin il monte au ciel en leur préſence quarante jours après ſa réſurrection.

Voilà ce que l'évangile nous apprend de Jéſus-Chriſt ; mais qu'eſt-ce que l'évangile, diſent les incrédules ? C'eſt ce qu'il faut examiner.

Les premiers chrétiens qui aient paru dans le monde étoient tous Juifs de naiſſance & de religion ; c'eſt-à-dire ; le peuple le plus mépriſable aux yeux des hommes, quoiqu'il ſe crût cher aux yeux de Dieu, né dans un pays où le fanatiſme étoit ſur le trône. Ne pas convenir que les Juifs étoient d'une crédulité imbécille, qu'ils ne penſoient & ne reſpiroient que des prodiges, à qui l'amour du merveilleux tenoit, pour ainſi dire, lieu d'ame, ce ſeroit démentir toute l'antiquité.

C'eſt parmi les hommes les plus vils & les plus groſſiers de cette nation, qu'on vit paroître les premiers ſectateurs du chriſtianiſme. Dieu, dit-on, les avoit choiſis exprès pour confondre l'orgueil des ſages. Mais il n'eſt pas queſtion de recourir ici au myſtere ; ne nous écartons point du fait, puiſque c'eſt de lui ſeul que le myſtere doit tirer ſa ſource. Tout étoit ſimple, tout étoit bas, tout étoit groſſier dans les premiers chrétiens. Le fils de David n'étoit pas lui-même d'une condition plus relevée que ſes diſciples.

On vit paroître en Judée, quelque tems avant la deſtruction de Jéruſalem, une ſecte compoſée, pour la plus grande partie, d'hommes de la lie du peuple Juif; ces hommes ſe diſoient diſciples d'un homme nommé Jéſus, qui, après avoir fait toute ſa vie une multitude incroyable de miracles, étoit reſſuſcité après ſa mort: d'abord ils attirerent à leur parti pluſieurs de leurs compatriotes de même condition & de même caractere, enſuite ils admirent les incirconcis dans leur ſecte; & comme les Juifs étoient répandus dans tout le monde, & que cette nation avoit pour lors un grand zele pour le proſélitiſme, il paroît que les nouveaux ſectaires, épris du même zele, firent pareillement un nombre de proſélites aſſez conſidérable.

Il n'y a rien, juſqu'ici, dont les chrétiens les plus ſcrupuleux ne puiſſent convenir; il n'en ſera pas de même du reſte.

La ſecte chrétienne ayant pullulé, le prince de cette ſecte devint beaucoup plus célebre qu'il n'avoit été pendant ſa vie: nous verrons bientôt, par le ſilence uni-

verſel des contemporains de Jéſus-Chriſt, que cet homme merveilleux n'a pas fait grand bruit pendant qu'il a été ſur la terre ; mais ſes diſciples y en firent beaucoup après ſa mort ; leur nombre s'augmenta de plus en plus ; ils annoncerent avec zele leur nouvelle doctrine ; on les traita de viſionnaires & de fanatiques, & ils confirmerent cette opinion qu'on avoit d'eux par une opiniâtreté invincible à perſiſter dans leurs ſentimens, dont le fanatiſme fourniſſoit continuellement des exemples dans les ſectes établies chez les Juifs. Jéſus-Chriſt devint donc plus célebre par ſes premiers ſectateurs qu'il ne l'avoit été par lui-même ; les miracles de ce prétendu Meſſie n'avoient, en effet, pour théatre, que l'imagination de ſes diſciples, au lieu que le fanatiſme de ceux-ci ſe donne réellement en ſpectacle aux hommes.

Dans les tems qui ſuivirent de près la mort de Jéſus-Chriſt, ceux qui connoiſſoient ſa doctrine l'annoncerent de vive voix ; c'étoit par des entretiens familiers, par des diſcours, par des exhortations,

qu'on attiroit des disciples au Messie ; les uns, qui avoient vécu avec lui, racontoient ce qu'ils lui avoient entendu dire & ce qu'ils croyoient avoir vu ; les autres rapportoient ce qu'ils disoient avoir appris par des témoins oculaires ; d'autres, donnant dans l'enthousiasme, débitoient avec confiance ce que l'imagination leur suggéroit.

Tous les apôtres, également simples & également zélés, augmentoient à l'envi le nombre des proselites ; ceux-ci s'entretenoient avec admiration des miracles qu'on attribuoit au chef de la religion qu'ils avoient embrassée, & les miracles allerent toujours croissant à mesure que le nombre des freres se multiplioit.

On voit, par le nombre des évangiles qui parurent peu d'années après, que les esprits crédules des premiers chrétiens ne s'étoient tenus sur cela dans aucunes bornes ; mais ces histoires ne parurent pas dans les tems qui suivirent de près la mort de Jésus-Christ : le christianisme, alors trop peu éloigné de sa source, se soutenoit encore

par lui-même, les discours des apôtres ou de leurs disciples étoient pour les fideles un évangile vivant qui leur suffisoit. Dans les quatorze épîtres de S. Paul que nous avons, qui sont fort longues pour la plupart, & dont quelques-unes ont été écrites fort tard, ni dans les autres lettres qui nous restent des apôtres, il n'est fait mention d'aucun évangile écrit; ce terme, qui se rencontre plusieurs fois dans leurs ouvrages, ne signifie autre chose que la doctrine de Jésus-Christ qu'ils annonçoient: en un mot, il est impossible de prouver qu'aucune histoire évangélique ait été publiée avant la ruine de Jérusalem; au contraire, la ruine de cette ville & de son temple, annoncée dans S. Mathieu & dans S. Luc, fera toujours sentir aux esprits sans prévention, que les évangiles n'ont été écrits qu'après l'événement. Cependant le christianisme s'éloignoit de sa source & le nombre des fideles augmentoit de jour en jour: il fallut recourir aux monumens historiques pour conserver la mémoire des paroles & des actions du Messie: on vit donc paroître

en divers lieux cette foule de petits ouvrages que les chrétiens nommoient évangiles, parce qu'ils contenoient la doctrine du salut, à laquelle ils donnoient déjà ce nom.

La plupart des apôtres devoient être morts lorsque les évangiles parurent; mais on ne crut pas pouvoir rendre ces ouvrages plus recommandables qu'en les attribuant à des hommes si célebres dans le christianisme, & dont les noms devoient être connus de tous les fideles.

Pour ne point répéter ce qui a été dit plus haut, ce ne fut que cent cinquante ans après la mort de Jésus-Christ que l'église, sortant du berceau & du bégayement de l'enfance, eut honte de cette multitude d'histoires évangéliques, & n'en adopta que quatre, plus raisonnables & plus conformes entr'elles que les autres: « mais, disent encore les incrédules, d'où fait-on que les quatre histoires privilégiées sont les seules légitimes? Comment a-t-on pu démêler, par exemple, que l'évangile que nous avons sous le nom de S. Mathieu étoit véritablement

blement de lui, & que celui des Hébreux & un autre dont ſe ſervoient les Ébionites, n'en étoient point, quoiqu'ils fuſſent tous trois ſous le nom du même évangéliſte, & tous trois d'une égale antiquité ? Pourquoi avoir préféré l'évangile de S. Jean, qui porte les marques les plus ſenſibles de la ſuppoſition ? Cet auteur devoit-il être cru, parce qu'il ſe nomme à la fin de ſon hiſtoire ? S. Mathieu, S. Marc, S. Luc, n'en ont pas uſé ainſi ; & malheureuſement pour S. Jean, il a cette affectation commune avec les évangiles apocriphes. S. Jaques, Nicolas, Nicodeme, ſe déclarent de la même maniere pour auteurs des évangiles qui portent leurs noms. »

Comme les chrétiens ſupprimerent dans la ſuite, autant qu'ils purent, les évangiles rejetées, peu de ces ouvrages ſont venus juſqu'à nous ; mais ſi on en juge par ceux qui nous reſtent, il faut avouer que le merveilleux le plus outré & le plus abſurde s'étoit alors emparé de leur imagination.

Voyez l'évangile de l'Enfance ; l'égliſe a agi ſagement en proſcrivant des hiſtoires

où Jéſus, dans ſon enfance, s'amuſoit à faire de petits oiſeaux de terre qui s'envoloient, après avoir été animés par ſon ſouffle. Les fideles auroient été choqués de voir leur maître changer de petits garçons en boucs, pour leur apprendre à être ſages : ils n'auroient pas trouvé de dignité dans le miracle que fit le petit Jéſus, pour élargir le marche-pied du trône du roi de Jérusalem. Joſeph ayant été chargé de faire ce marche-pied, il le fit trop étroit ; Jéſus ſe met à le tirer d'un côté, Joſeph de l'autre, & il ſe trouve juſte.

L'évangile de S. Jaques n'eſt guere plus ſenſé. Toutes les particularités du mariage de S. Joſeph y ſont décrites d'une maniere ridicule ; & l'incrédulité de Salomé ſur l'accouchement de la vierge, y eſt pouſſée ſi loin qu'elle ſcandale : *Vivit Dominus ; niſi ſcrutatus fuero naturam ejus, non credam quod pepererit in ipſo loco, palpavit eam Salomé.*

L'ouvrage que nous avons ſous le nom de Nicodeme, n'eſt peut-être autre choſe que les fameux actes de Pilate, cités comme

authentiques par les anciens peres de l'église, par S. Juſtin, Tertullien, Euſebe, &c. Cependant cet évangile eſt d'un merveilleux puérile & inepte : de pareils ouvrages mériteroient, à juſte titre, d'être traités d'apocriphes. Dans nos évangiles, les choſes ſe paſſent avec plus de bienſéance, le Meſſie y agit avec plus de dignité ; le merveilleux n'y eſt pas moins outré, mais il eſt mieux ſuivi & plus noble : après tout, ces ouvrages que l'égliſe a répudiés, n'ont contr'eux que leur trop baſſe ſimplicité, ou peut-être quelques dogmes particuliers qui n'ont pas prévalu, ou que les chrétiens ont déſavoué, ou enfin, trop peu de conformité entr'eux. Cependant ils ſont anciens, ils ſont également du nombre de ces hiſtoires que vit éclore le ſiecle qui ſuivit la deſtruction de Jéruſalem : les évangiles canoniques n'ont pas plus d'antiquité ; mais ils ont pour eux l'adoption de l'égliſe ; les autres évangiles, dit-on, ont été ſuppoſés par des impoſteurs ou par des hérétiques, comme ſi les orthodoxes avoient été plus réſervés. Il faut n'avoir aucune teinture de

l'hiſtoire eccléſiaſtique, pour ignorer que jamais les hommes n'ont pouſſé plus loin la fourberie & l'impoſture, que tous les chrétiens dans ces premiers tems en faveur de leur ſecte; enfin, on ne prouvera jamais qu'aucun évangile ait été écrit avant la priſe de Jéruſalem. Il parut dans la ſuite quantité d'hiſtoriettes ſous un titre qu'on attribuoit fauſſement aux apôtres; les chrétiens qui les fabriquerent étoient des fanatiques avérés, que leur zele rendoit impoſteurs, & les quatre évangiles dont l'égliſe a fait choix, ſont du nombre de ces ouvrages.

Mais, dira-t-on, quand même il ſeroit douteux que les évangiles canoniques aient été compoſés par les auteurs dont ils portent le nom, il eſt au moins certain que le chriſtianiſme exiſtoit avant la ruine de Jéruſalem. Les incrédules conviennent que S. Paul & les autres apôtres ont écrit avant ce tems-là: on ne peut douter qu'il n'y ait eu des chrétiens à Rome ſous l'empire de Néron & même ſous celui de Claude.

Suétonne & Tacite le diſent poſitive-

ment : il y avoit donc par conſéquent une ſecte d'hommes qui croyoit que Jéſus-Chriſt étoit reſſuſcité ; ainſi tout ce qu'on vient de dire ne détruit point le fait, & ne peut faire tort tout au plus qu'à l'authenticité des évangiles, que les incrédules ont prétendu attaquer juſqu'à préſent ; ils ont voulu faire voir l'idée que peut avoir de ces ouvrages ſi révérés des chrétiens, un eſprit qui préfere les lumieres de la raiſon aux lumieres de la foi. Mais écoutons leurs raiſonnemens juſqu'au bout, voyons de quelle maniere ils prétendent renverſer un fait qu'ils croient déjà ébranlé : ils n'ont peut-être dit ſur cela que ce qu'ils avoient à dire de plus foible.

Il y avoit certainement en Judée, en Grece, & en Italie une ſecte d'hommes qui reconnoiſſoient pour leur maître Jéſus-Chriſt crucifié & reſſuſcité, & cette ſecte étoit compoſée, comme on l'a déjà dit, de miſérables Juifs, de pauvres fanatiques, plus miſérables encore par le caractere de leur eſprit, que par la baſſeſſe de leur condition.

Dans ces premiers tems le chriſtianiſme étoit ſi obſcur, qu'on en connoiſſoit à peine le nom : comme les chrétiens étoient preſque tous Juifs, que leur religion avoit le judaïſme pour fondement, & que toutes leurs conteſtations qui rouloient ſur le Meſſie, ſe paſſoient avec d'autres diſciples de Moyſe, on les confondoit avec les Juifs; on les regardoit comme une de ces ſectes qui s'élevoient ſi fréquemment du ſein de cette nation ſi ſuperſtitieuſe : les hommes raiſonnables qui vivoient alors, avoient de la nation Juive une idée de mépris à laquelle il étoit difficile de rien ajouter ; nous l'avons déjà dit pluſieurs fois, on ne ſauroit trop le répéter; c'eſt un peuple, diſoit-on, qui habite le pays des fables, tout ſe fait chez eux par enchantement.

Si ces hommes raiſonnables avoient ſu de quoi il étoit queſtion dans les diſputes des chrétiens, ils auroient ſans doute déploré la miſérable condition humaine que le fanatiſme livre en proie à la plus extravagante crédulité : les eſprits ſenſés ont naturellement du dégoût pour l'abſurde ; ils

n'aiment pas à approfondir les chimeres.

Suppoſons pourtant qu'un homme ſenſé eût voulu s'éclaircir du point eſſentiel de la diſpute qui partageoit les diſciples de Moyſe & ceux de Jéſus-Chriſt ; lorſque, par exemple, l'empereur Claude chaſſa les Juifs de Rome, Suétonne dit qu'il les chaſſa à cauſe des bruits continuels qu'ils excitoient par rapport à un certain *Chriſtus* ; ce paſſage qui n'eſt pas fort clair, fait voir que Suétonne lui-même n'étoit pas encore au fait, quoiqu'il vécut un ſiecle après Jéſus-Chriſt ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici : ſuppoſons donc qu'au tems de Claude, un homme ſenſé & curieux, un philoſophe éclairé eût voulu ſavoir de quoi il étoit queſtion.

D'abord il s'adreſſe aux Juifs qui lui diſent : il vient de s'élever parmi nous une ſecte de viſionnaires & d'inſenſés qui veulent nous faire paſſer pour Meſſie, un miſérable ſéditieux, un impoſteur que Pilate a fait crucifier à Jéruſalem.

Le même homme s'adreſſe enſuite aux chrétiens : oui, lui diſent-ils, Jéſus-Chriſt

a été crucifié comme un séditieux ; mais c'étoit un homme divin, un homme dont presque toutes les actions ont été des miracles ; il délivroit les possédés, il faisoit marcher droit les boiteux, il donnoit la vue aux aveugles-nés, il ressuscitoit les morts, il est ressuscité lui-même, il est monté au ciel en corps & en ame, grand nombre de nos freres l'ont vu, toute la Judée a été témoin de sa vie miraculeuse.

Comment, dit sur cela notre philosophe, toute la Judée est donc chrétienne, tous les habitans qui ont été témoins de tant de merveilles, ont donc embrassé la doctrine de votre Maître ? Hélas ! non, répondent les chrétiens, il n'y en a eu qu'un petit nombre qui l'a fait en comparaison du reste : tous les autres ont eu des yeux & n'ont point vu, des oreilles & n'ont point entendu.... Ah ! je vois ce que c'est, dit le philosophe, je reconnois l'enchantement si ordinaire à ceux de votre nation ; mais parlez-moi sincérement, les choses se sont-elles passées comme vous le dites ; les miracles de votre Messie ont-ils été effecti-

vement publics ? Ils l'ont été, reprennent-ils, ils ont été faits à la vue de tout le peuple : quelque maladie qu'on ait eu, celui qui pouvoit seulement toucher le bas de sa robe, lorsqu'il passoit, étoit sûr d'être guéri. Il a quelquefois nourri six mille personnes avec ce qui auroit à peine suffi à en nourrir cinq à six, sans vous parler d'une infinité d'autres miracles qu'il a fait en public. Un jour il ressuscita à la porte d'une ville un mort qu'on portoit en terre ; une autrefois, en présence d'un grand nombre de gens, il en ressuscita un qui avoit été enterré depuis quatre jours & plus de moitié pourri. Oh ! pour ce dernier miracle, s'écrie le philosophe, je suis sûr que tous ceux qui y assistoient, se prosternoient aux pieds du Messie. Il y en eut aussi plusieurs, répond un des chrétiens ; mais tous ne le firent pas ; plusieurs mêmes allerent sur-le-champ raconter aux pharisiens qui étoient les ennemis de notre Maître, tout ce qu'ils avoient vu.

Il en est de même des autres miracles de Jésus-Christ, plusieurs de ceux qui en

étoient témoins, croyoient en lui, parce qu'ils étoient destinés à être du nombre de ses disciples, les autres s'en moquoient.... En vérité, répond le philosophe, il y a bien là de la simplicité dans les uns, ou bien de la stupidité dans les autres. Je conçois aisément, & votre exemple m'autorise dans cette pensée, je conçois, dis-je, qu'il peut se rencontrer bien des gens assez simples pour croire voir des miracles, lorsqu'ils n'en voient pas; mais on ne concevra jamais qu'il puisse y en avoir d'assez hébétés pour ne pas se rendre à des prodiges si éclatans, que ceux dont vous venez de me parler. Il faut avouer que la Judée produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre; on voit chez eux ce qu'on ne voit point ailleurs.

Notre philosophe admire la crédulité de ces bonnes gens qui lui paroissent des fanatiques du premier ordre; mais voulant satisfaire sa curiosité, il ajoute d'un ton qui dément ses derniers mots: ce que je viens d'entendre, me paroît si merveilleux, si étrange, si nouveau, que j'aurois un extrême

plaiſir de connoître plus à fond ce qui regarde votre Meſſie, vous me ferez plaiſir de vouloir bien m'en inſtruire ; un homme ſi divin mérite certainement que tout l'univers ſoit informé des moindres circonſtances de ſa vie. Auſſi-tôt un de la troupe, ſe flattant peut-être de faire un proſélite du philoſophe, ſe met à raconter en détail tout ce qui concerne le Meſſie ; comme quoi il étoit né d'une vierge, comment les paſteurs étoient venus reconnoître ſa divinité dans le berceau & les miracles de ſon enfance, & ceux de ſes dernieres années ; ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, rien n'eſt oublié. L'évangéliſte ne s'en tient pas aux actions du fils de l'homme, il déduit tous ſes diſcours, toutes ſes paroles, toute ſa morale ; enfin, l'inſtruction eſt complete & ſur les faits & ſur les dogmes.

Après que le chrétien a ceſſé de parler, le philoſophe, qui ſans l'interrompre a écouté avec attention, prend la parole à ſon tour, mais d'une maniere à faire connoître aux diſciples de Jéſus-Chriſt qu'il n'eſt pas diſpoſé à en augmenter le nombre ; la

morale de votre Meſſie me paroît belle, je la trouve conforme à celle qu'ont enſeigné tous les hommes raiſonnables qui ont paru ſur la terre plus de quatre ſiecles avant lui : cette morale que vous débitez comme nouvelle, l'eſt peut-être pour un peuple groſſier & imbécille comme les Juifs, mais elle ne l'eſt pas pour le reſte des hommes ; je trouve néanmoins une choſe à redire dans cette morale, c'eſt que celui qui l'enſeignoit n'ait pas été un homme plus ſimple & plus commun dans ſes actions ; c'eſt dommage que votre maître qui penſoit ſi bien ſur le réglement des mœurs, ait fait tant de prodiges.

Mais ſi la morale du Meſſie ne m'eſt pas nouvelle, continue-t-il, j'avoue avec étonnement que ſes miracles le ſont beaucoup pour moi ; ils ne devroient pas l'être pour moi, ni pour perſonne ; il y a fort peu de tems que Jéſus-Chriſt vivoit, tous les hommes d'un âge raiſonnable qui vivent aujourd'hui, ont été ſes contemporains ; concevez-vous en bonne-foi, que dans une province de l'empire auſſi fréquentée que la

Paleſtine, il ſe ſoit paſſé des choſes ſi extraordinaires, & cela pendant le cours de trois à quatre années de ſuite, ſans qu'on en ait entendu dire le moindre mot; nous avons un gouverneur & une garniſon nombreuſe dans Jéruſalem, la Judée eſt pleine de Romains, le commerce eſt continuel de Rome à Joppé, & l'on n'a pas ſu en ce pays-ci que Jéſus-Chriſt étoit au monde.

Les Juifs ont la faculté de voir ou de ne pas voir des prodiges ſelon qu'il leur plaît, pourſuit-il, mais les autres hommes voient ce qui eſt devant leurs yeux, & ne voient que cela; lorſque vous dites que nos ſoldats furent témoins des miracles qui arrivèrent à la mort & à la réſurrection de votre maître, de ce tremblement de terre, de ces ténebres épaiſſes qui obſcurcirent pendant trois heures la lumiere du ſoleil; lorſque vous les repréſentez preſque morts de frayeur à l'aſpect d'un ange qui deſcend du ciel avec le bruit & l'éclat du tonnerre, pour ouvrir le tombeau du Chriſt; lorſqu'enfin vous oſez avancer que ces mêmes ſoldats nierent pour un vil intérêt des pro-

diges qui les avoient tellement frappés, vous oubliez en vérité qu'ils ſont hommes, vous les métamorphoſez en Juifs, comme ſi l'air de la Judée faſcinoit les yeux & renverſoit la raiſon de tous ceux qui le reſpirent.

Croyez, chrétiens, que ſi votre Meſſie avoit fait ſeulement la moindre partie des miracles que vous lui attribuez, l'empereur, le ſénat Romain entier en euſſent d'abord été informés : cet homme divin eût été le ſujet de tous nos entretiens & l'objet de l'admiration univerſelle ; cependant il eſt encore inconnu à tout le monde, hors peut-être à un petit nombre de Juifs dont la plus grande partie le regarde comme un impoſteur ; convenez du moins, chrétiens, qu'il a fallu un miracle plus grand que tous les miracles de Jéſus-Chriſt enſemble, pour captiver ainſi dans l'obſcurité une hiſtoire que vous ſuppoſez auſſi publique, auſſi éclatante & auſſi merveilleuſe que la ſienne : reconnoiſſez votre égarement, abandonnez une opinion chimérique ; car enfin, c'eſt à votre imagination ſeule que Jéſus-Chriſt

eſt redevable de tout ce merveilleux dont vous ornez ſon hiſtoire.

Les chrétiens qui dans les premiers tems, n'avoient pas ſongé à fabriquer les actes de Pilate, non plus que les lettres de ce gouverneur à Tibere, qui ne s'étoient pas encore aviſés de faire lier un commerce de lettres entre S. Paul & Séneque; qui n'avoient point encore ſuppoſé les prophéties des Sybiles, où les miracles, la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt ſont annoncés auſſi clairement que dans l'évangile; les chrétiens, en un mot, qui n'avoient point encore joint l'impoſture au fanatiſme, furent quelque tems interdits du diſcours du philoſophe: enfin celui d'entr'eux qui avoit fait d'abord la fonction d'évangéliſte, prenant enſuite le ton d'un enthouſiaſte: Jéſus-Chriſt, dit-il, eſt le fils de Dieu, il eſt notre Sauveur, notre Meſſie, notre Roi: nous ſavons qu'il eſt mort & qu'il eſt reſſuſcité: heureux ceux qui ont vu & qui ont cru! plus heureux encore ceux qui croient en lui ſans l'avoir vu! O Rome, renonce à ton incrédulité! ſuperbe Baby-

lone, fais pénitence de tes déſordres ! le tems eſt court, ta chûte eſt prochaine, ton empire touche à ſa fin : que dis-je, ton empire, l'univers va changer de forme ; (8) le fils de l'homme va venir dans les nuées, pour juger les vivans & les morts : il vient, il eſt à la porte, le monde va diſparoître, pluſieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ne mourront point avant l'accompliſſement de ces choſes.

Finiſſons ici notre ſuppoſition. Le philoſophe qui ne prenoit pas grand plaiſir à ce nouveau langage, prend congé de la troupe chrétienne, & laiſſe l'évangéliſte haranguer les freres tant qu'il lui plaît.

Les prodiges éclatans de Jéſus-Chriſt avoient fait ſi peu de bruit dans le monde, que bien des années après ſa mort on y connoiſſoit à peine ſon nom, & que ſes diſciples n'étoient point diſtingués de ceux de Moyſe ; c'eſt un fait qu'on ne peut révoquer en doute ſans démentir tous les mo-

(8) C'étoit l'opinion commune des premiers chrétiens.

numens qui nous reſtent de ce tems-là. Voyons préſentement ſi dans la Judée qui fut le théatre de ſa vie miraculeuſe, ſes prodiges éclaterent davantage : c'eſt par le témoignage des Juifs contemporains qu'il en faut juger : commençons par les évangéliſtes eux-mêmes, examinons dans leurs propres écrits les idées différentes que les Juifs avoient des miracles que le Meſſie opéroit parmi eux ; nous paſſerons enſuite à des témoignages plus convaincans.

Si une foi vive & ardente eſt néceſſaire pour opérer des miracles, c'eſt du moins par une foi ſimple & un eſprit ſoumis qu'on peut ſe mettre en état d'en voir : il n'y a que ceux qui ſont perſuadés de la poſſibilité des miracles qui puiſſent en être témoins ; le merveilleux fuit & redoute l'eſprit incrédule ; c'eſt ſon ennemi le plus dangereux : les hommes ſimples ont vu des prodiges, ils en verront toujours : les incrédules n'en ont point vu, & ils n'en verront jamais.

Après ce que les évangéliſtes nous diſent de l'authenticité des miracles de Jéſus-

Chriſt ; après ce que nous avons dit & répété ſi ſouvent de la crédulité des Juifs, on ſera ſans doute ſurpris de trouver des incrédules parmi eux ; il y en avoit cependant, & en grand nombre ; les phariſiens, les docteurs de la loi, les prêtres, tous les principaux du peuple, étoient des eſpeces d'eſprits-forts en comparaiſon du reſte de la nation : c'eſt du moins l'idée que nous en donnent les évangéliſtes. A la vérité, cette idée n'eſt pas toujours bien ſoutenue dans leurs écrits ; car enfin, lorſque ces mêmes eſprits-forts attribuent à la puiſſance de Belzébut les exorciſmes de Jéſus-Chriſt, ou lorſqu'on leur entend dire : *Si nous ne nous défaiſons de cet homme, tout le monde croira en lui à cauſe des prodiges qu'il opere ;* ils paroiſſent raiſonner alors comme s'ils ſuppoſoient la réalité de ces prodiges. Mais malgré cette contrariété qui regne dans les hiſtoires évangéliques ſur le point dont il s'agit, il réſulte cependant de la lecture entiere des évangiles, que les phariſiens, les prêtres, les ſavans, tous les principaux de la nation

Juive, étoient autant d'incrédules qui ne vouloient point ajouter foi à ces prodiges qu'on leur diſoit être faits par le Meſſie. *Qui eſt-ce qui a cru en lui, diſent-ils, à l'aveugle-né? Il n'y a que cette vile populace, compoſée d'hommes ignorans & imbécilles.*

Sans rapporter d'autres témoignages de leur imbécillité, qui ſont en grand nombre dans les évangiles, la preuve la plus forte qu'on puiſſe en donner, eſt cette demande ſi ſouvent réitérée qu'ils faiſoient au Meſſie de leur faire voir un prodige. Jéſus-Chriſt ne faiſoit autre choſe que des prodiges, puiſque toutes ſes actions étoient des miracles: un peu de patience, ou plutôt un peu de foi, en eût bientôt fait voir un grand nombre à ces incrédules; mais une crédulité, fondée ſur le doute, eſt une mauvaiſe diſpoſition à apporter pour voir des miracles. Jéſus-Chriſt n'en faiſoit jamais devant des témoins dans leſquels il remarquoit cette diſpoſition; le deſir des phariſiens & des autres qui manquoient de foi ne fut pas ſatisfait, le Meſſie refuſa

toujours conſtamment de faire aucun prodige en leur préſence.

Hérode le Tétrarque n'eut pas ſujet d'être plus content de ſa curioſité que les phariſiens : ce prince, diſent les évangéliſtes, ayant ſouvent oui parler des miracles de Jéſus-Chriſt, fut ravi de ce que Pilate lui envoyoit un homme ſi merveilleux ; il eſpéroit de voir confirmer par quelque prodige la vérité des récits qu'il avoit entendu faire de lui ; mais le Meſſie ſe tint dans l'inaction. Hérode, quelque deſir qu'il en eût, ne lui vit point faire de prodiges ; ce qui fut cauſe que le Tétrarque & toute ſa cour changerent pour lui leur curioſité en mépris.

Il ſemble d'abord que les parens de Jéſus-Chriſt auroient dû être les premiers à croire en lui ; cependant l'évangile nous dit formellement, en plus d'un endroit, qu'ils n'y croyoient point. En effet, ils y croyoient ſi peu, qu'ils formerent le deſſein de ſe ſaiſir de lui & de le renfermer, regardant ce nouveau Meſſie comme un fou. C'eſt la foi ſeule qui ſoutient le merveilleux ; la foi eſt

toujours accompagnée d'un grand reſpect ; & il ne faut jamais connoître à fond, ni voir de trop près les choſes que l'on doit reſpecter.

La grande proximité & le trop de familiarité qui font quelquefois naître le mépris, ſont toujours du moins un obſtacle au reſpect, ſans lequel la foi ne ſauroit marcher. Il n'eſt donc pas étonnant que les parens de Jéſus-Chriſt aient été incrédules ſur ſes miracles ; le Meſſie leur étoit trop connu : ils l'avoient toujours regardé comme un homme trop commun, pour qu'il devint tout d'un coup un homme ſi reſpectable : il eût fallu, pour cela, renverſer toutes leurs idées ; c'étoit aux étrangers, à qui Jéſus-Chriſt étoit inconnu, à ſe former de lui telle idée qu'il leur plairoit ; c'étoit à eux à croire en lui & à le regarder comme le Meſſie ; pour ſes parens ils ſavoient à quoi s'en tenir ſur ſon compte : ſa naiſſance ſi merveilleuſe ne les avoient point frappés ; jamais ils n'avoient entendu parler de ces prétendus prodiges qui l'avoient accompagnée : & en effet, ce

ne fut qu'après ſa mort que le cerveau des premiers chrétiens enfanta tout ce merveilleux.

C'eſt ſur ce même principe qu'eſt fondée l'incrédulité des habitans de Nazareth ; une grande familiarité avoit pareillement étouffé en eux le germe de la foi : il n'y a rien de ſi uni que la maniere dont la choſe eſt rapportée dans l'évangile. Le Meſſie étant allé à Nazareth, où il avoit paſſé trente années de ſa vie, exerçant le vil métier de ſon pere : les habitans dirent auſſi-tôt entr'eux, n'eſt-ce pas le fils de Joſeph & de Marie ? Son pere, ſa mere ; ſes freres, ſes ſœurs, ne ſont-ils pas encore parmi nous ? (9) Jéſus leur dit ſur cela, vous m'appliquerez, ſans doute, ce proverbe : médecin, guéris-toi toi-même ; faites ici, me direz-vous ; autant de miracles que vous en avez fait ailleurs : mais cette mauvaiſe diſpoſition de votre part me préſerve de votre mépris, par la vérité d'un autre proverbe, qui eſt, que nul n'eſt

(9) S. Marc, chap. VI, v. 5.

prophete dans ſon pays. Et en effet, ajoutent les évangéliſtes, ſans quelques malades qu'il guérit en leur impoſant les mains, il ne pouvoit faire en ce lieu aucun miracle à cauſe de leur incrédulité. (10) Les Nazaréens pouſſerent même leur manque de foi un peu plus loin; car Jéſus-Chriſt leur ayant fait ſur cela quelques reproches aſſez forts, ils conduiſirent le Meſſie au haut d'une montagne, ſur laquelle leur ville étoit ſituée, afin de le précipiter; mais il échappa de leurs mains. (11)

Enfin, il faut mettre au rang des incrédules de l'évangéliſte tous ceux qui furent témoins des miracles de Jéſus-Chriſt, ſans néanmoins croire en lui; & le nombre de ces derniers eſt exceſſif, puiſqu'il renferme généralement tout le peuple Juif. Après avoir vu le Meſſie, ſuivi par pluſieurs milliers de perſonnes qui paroiſſoient s'attacher à lui, juſqu'à négliger leur nour-

(10) S. Luc, chap. IV, v. 29

(11) Mathieu, chap. III, v. 35. Marc, chap. VI, v. 3. Luc, chap. IV, v. 22. Jean, chap. VI, v. 42.

riture ; après le triomphe que les Juifs lui firent dans Jéruſalem, quelques jours avant ſa mort ; après les prodiges étonnans qu'il avoit fait pendant ſa vie, & ſur-tout ceux qu'il avoit fait éclater en mourant, dont les évangéliſtes rendent tout le peuple témoin, on eſt ſurpris de voir le petit nombre de ſes vrais diſciples, auxquels il envoie l'eſprit conſolateur qu'il leur avoit promis. Cet étrange aveuglement de toute une nation ne paroît guere vraiſemblable, il eſt vrai, mais il n'eſt pas permis aux chrétiens de démentir l'évangile en faveur de la vraiſemblance.

Les écrivains donnent les Juifs pour un peuple amateur du merveilleux ; les évangéliſtes en donnent une idée fort au-deſſous de celle-là ; ils nous les repréſentent comme de vraies brutes, comme des hommes dénués de tout jugement & de toute raiſon. Vous me ſuivez, dit Jéſus-Chriſt, parlant à cette multitude qu'il avoit nourri dans le déſert ; comme s'il eût parlé à une multitude de bêtes, non à cauſe du miracle que vous avez vu, mais à cauſe du pain que je vous

vous ai donné à manger : tout eſt conforme à cela dans l'évangile. Voilà quel étoit le peuple qui ſuivoit le Meſſie ; voilà quels étoient les hommes devant qui il opéroit ſes prodiges.

On a dit plus haut qu'il étoit impoſſible de concevoir le peu de bruit que les miracles de Jéſus-Chriſt avoient fait dans le monde. Malgré l'éclat dont ils paroiſſent revêtus dans l'évangile, ſans recourir à un autre miracle, on eſt encore obligé d'y avoir recours pour ſauver le contraſte perpétuel de l'éclat de ces prodiges avec l'incrédulité des Juifs qui en étoient témoins. En effet, tout cela ſe paſſoit, diſent les évangéliſtes, pour que la prophétie d'Iſaïe s'accomplît : *Ils regarderont & ne verront points ; ils écouteront & n'entendront point.* Cette prophétie a eu certainement ſon effet au tems du Meſſie ; les Juifs ceſſerent d'être des hommes, ils devinrent des brutes. Il faut convenir, encore une fois, que l'évangile nous repréſente ce peuple comme une eſpece d'hommes qui, à la lettre, ne voyoient point avec les yeux & n'entend-

doient point avec les oreilles, qui ne perſoient & ne ſentoient point comme les autres hommes. Les Juifs, en un mot, y paroiſſent d'une ſtupidité ſi peu naturelle, que la foi ſeule peut les faire regarder comme des hommes qui aient réellement exiſtés.

Puiſque les miracles du Meſſie avoient fait ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Juifs, dans le tems même qu'ils en étoient les témoins, on ne ſera pas ſurpris de leur en voir perdre abſolument la mémoire; ils la perdirent en effet, non-ſeulement de tous les prodiges qu'ils avoient vus, mais encore de l'homme merveilleux qui les avoit opérés: hors le petit nombre de ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine, ſon nom devint inconnu à tout le reſte de la nation Juive.

Mais laiſſons-là les évangéliſtes & leurs ſyſtêmes; ne nous aſſujettiſſons plus à l'idée qu'ils nous donnent de leur propre nation; expliquons-nous d'une maniere indépendante, & faiſons voir, par le ſilence des Juifs contemporains de Jéſus-

Christ, que ses miracles avoient fait aussi peu de bruit dans la Judée que dans le reste de la terre.

Quoique les Juifs fussent regardés, en général, comme une nation imbécille, il s'est trouvé néanmoins parmi eux des hommes qui ont su, par un mérite particulier, se distinguer de leurs compatriotes. Le célebre Philon est de ce nombre; l'école de Platon n'a guere élevé de disciple qui ait fait plus d'honneur à son maître. Ce philosophe Juif vivoit à Alexandrie dans le même tems que Jésus-Christ & les apôtres parurent en Judée. Il y avoit alors à Alexandrie un grand nombre de Juifs qui étoient en commerce continuel avec ceux de Jérusalem, dont ils étoient peu éloignés. Ce qui se passoit de considérable dans cette capitale du judaïsme, étoit bientôt répandu dans tous les lieux du royaume où les Juifs avoient des établissemens: mais sur-tout les habitans d'Égypte en devoient être les premiers instruits; cependant Philon, homme savant; curieux, philosophe, très-attaché à sa

de Machéra. Les Juifs, ajoute-t-il, attribuerent la défaite de ce prince par les Arabes à un châtiment du ciel pour une action ſi injuſte. » Les évangéliſtes, comme on ſait, attribuent l'empriſonnement de S. Jean aux reproches qu'il faiſoit à Hérode ſur ſon mariage illégitime avec la femme de ſon frere ; ils diſent même qu'Hérodiade demanda & obtint ſa tête dans ſa priſon. Joſeph n'a dit ni l'un ni l'autre, & c'étoit là l'occaſion de le faire. Pour ce qui eſt de la qualité de précurſeur du Meſſie, que les chrétiens ont donnée à Jean, afin de relever leur maître, c'eſt une pure imagination qui n'a point de fondement.

L'hiſtorien Juif qui parle de Jaques, que le grand-prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accuſant d'avoir contrevenu à la loi. « Et cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avoient de la piété. »

Joſeph s'en tient là, & n'en dit rien davantage : il n'y a qu'à voir Euſebe & les autres après lui, on y trouvera que Joſeph n'attribue pas moins que la ruine de Jé-

rusalem à une punition divine pour la mort de S. Jaques. Les mêmes chrétiens qui, sur la fin du troisieme siecle, insérerent grossiérement le passage de Jésus-Christ dans l'histoire de Joseph, ont sans doute ajouté après la mort de Jaques ces autres mots, *frere de Jésus, nommé Christ.* Cette petite fourberie imperceptible paroît une dépendance de l'autre.

Quant au fameux passage de Jésus-Christ, ce point critique a été si bien discuté par d'habiles gens, qu'il est inutile de répéter sur cela ce qu'ils ont déjà dit; c'est un passage grossiérement cousu, qui interrompt tout le sens: qu'on le retranche, l'ordre & la raison se retrouvent d'abord; il est en lui-même absurde, en ce qu'il fait dire à Joseph que Jésus-Christ étoit le Christ prédit & annoncé par les prophetes; qu'il étoit plus qu'homme, tant ses œuvres étoient admirables; qu'il étoit ressuscité le troisieme jour après sa mort, & qu'il est apparu vivant à ses disciples; en un mot, il fait parler l'historien comme un évangéliste; ce qui est l'absurdité même dans un

Juif auſſi zélé que phariſien déclaré, dans un homme auſſi éloigné du chriſtianiſme que l'étoit Joſeph.

Outre cela ce paſſage a été inconnu pendant plus de deux cents ans à tous les apologiſtes de la religion chrétienne & à tous les peres du premier tems, dont pluſieurs ont aſſuré même que Joſeph n'avoit jamais connu Jéſus-Chriſt; & l'impoſture des chrétiens eſt ſi avérée, pour ce qui eſt de ſuppoſer ſans aucune pudeur toutes ſortes d'ouvrages favorables à leur ſecte, qu'elle ſuffiroit ſeule pour décider la choſe.

Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs propres intérêts: pour vouloir trop avoir, ſouvent ils n'obtiennent rien; deux lignes ajoutées dans un autre endroit de Joſeph euſſent peut-être rendu plus de ſervice à la religion chrétienne, que le paſſage entier dont tout le monde ſent la ſuppoſition: c'eſt aux cruautés d'Hérode, ſi exactement décrites par l'hiſtorien Juif, qu'il falloit ajouter le maſſacre des enfans de Bethléem dont il n'a pas dit un mot.

Après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, dit l'évangile, des Mages vinrent à Jéruſalem, diſant: Où eſt le roi des Juifs qui eſt né depuis peu? car nous avons vu ſon étoile en orient, & nous ſommes venus pour l'adorer. A ces paroles Hérode & toute la ville furent troublés: ce prince ayant enſuite appris des docteurs de la loi que le Chriſt devoit naître à Bethléem, il y envoya les Mages, les aſſurant qu'il iroit bientôt lui-même rendre ſes hommages au nouveau roi. Les Mages ſe mettent en chemin, conduits par l'étoile qu'ils avoient déjà vue en orient & qui leur apparut de nouveau; ils arrivèrent à Bethléem, ils trouverent l'enfant & la mére; ils lui offrirent des préſens & s'en retournerent chez eux ſans revoir Hérode: ſur cela le prince entra en fureur & envoya maſſacrer tous les enfans qui ſe trouveront dans le territoire de Bethléem. Voilà le fait, tel qu'il eſt rapporté dans l'évangile de S. Mathieu, chap. II. Arrêtons-nous-y un moment.

On a vu plus haut qu'un fait ſi conſi-

dérable, qui avoit mis toute la ville de Jérusalem en trouble & tout le pays de Bethléem en pleurs, a été néanmoins inconnu à S. Luc, quoiqu'il se soit particuliérement appliqué à décrire toutes les particularités de l'enfance du Messie. Cet évangéliste ne parle ni d'Hérode, ni des Mages, ni de la fuite de Jésus en Égypte, non plus que de son retour d'Égypte à Nazareth; & on doit se ressouvenir de la raison que nous en avons donnée, qui est, que S. Luc fait naître Jésus-Christ dix ans après la mort d'Hérode: sans cela, il est impossible d'imaginer qu'un fait aussi éclatant eût pu lui échapper, ou qu'il eût négligé de le mettre dans son évangile, s'il étoit venu à sa connoissance & qu'il eût été véritable, puisqu'il rapporte, conformément à S. Mathieu, beaucoup d'autres choses moins intéressantes.

Mais, indépendamment du silence de S. Luc, qu'on mette à part le respect dû au S. Esprit, & qu'on examine ensuite l'histoire des Mages: on ne trouvera rien certainement qui ait plus l'air d'un mis-

rable conte que cette hiſtoire évangélique. L'évangéliſte qui le rapporte paroît donner dans les opinions les plus populaires ſur l'aſtrologie judiciaire & ſur les ſonges. Les Mages avoient la réputation d'être fort habiles dans l'aſtrologie judiciaire ; ils voyoient ou croyoient voir tous les événemens futurs dans les aſtres : c'eſt une étoile qui leur annonce la naiſſance du Meſſie, & comme le merveilleux va toujours en augmentant, un hiſtorien du ſecond ſiecle aſſura que cette étoile effaçoit par ſon éclat la lumiere du ſoleil & de la lune. Ce n'eſt pas tout : pour ne rien dire des autres ſonges qui ſe trouvent dans l'évangile de S. Mathieu, le cours de cette hiſtoire ſeule en préſente trois l'un ſur l'autre. Joſeph eſt averti par le premier de ces ſonges de fuir en Égypte ; dans le ſecond, ce ſont les Mages à qui le ciel donne avis de s'en retourner chez eux ſans revoir Hérode, & dans le troiſieme Joſeph eſt averti de retourner à Nazareth après la mort d'Hérode ; enfin, le voyage de ces aſtrologues païens qui viennent de

ſang-froid de l'orient, pour adorer un petit roi des Juifs dont ils n'ont que faire, & cela parce qu'ils ont vu ſon étoile dans le ciel; ce voyage, dis-je, paroît une choſe ſi puérile & ſi inepte, qu'on a beſoin de recourir au myſtere pour en lever le ridicule: ils étoient, dit-on, le préſage de l'adoration des Gentils.

Le ſilence de Joſeph ſur le maſſacre des innocens de Bethléem eſt plus difficile à ſauver, que le ridicule voyage des aſtrologues d'orient: il n'eſt point de myſtere qui puiſſe faire comprendre comment un hiſtorien ſi exact & ſi inſtruit a pu oublier un fait ſi important. On ne peut entrer dans un plus grand détail que lui ſur les défiances, les tyrannies & les cruautés d'Hérode; il a étendu la barbarie de ce prince au-delà de ſa vie, par l'ordre cruel qu'il lui fait donner en mourant. Joſeph a peut-être pouſſé la choſe plus loin qu'il ne devoit, par l'horreur qu'il a laiſſée dans le cœur des Juifs, pour la mémoire d'un tyran qui les avoit long-tems opprimés. Cependant il a oublié l'action de ce tyran la

plus inhumaine, celle qui avoit dû inſpirer le plus d'horreur pour lui pendant ſa vie, & qui devoit le plus rendre ſa mémoire odieuſe après ſa mort.

Il omet d'un autre côté un point d'hiſtoire ſi marqué & ſi conſidérable dans la vie d'Hérode, qui eſt la naiſſance d'un enfant extraordinaire à qui le ciel ſembloit deſtiner la couronne des Juifs, à qui des philoſophes guidés par une étoile miraculeuſe viennent exprès rendre leurs hommages à Bethléem, après avoir mis par leurs diſcours toute la ville de Jéruſalem en émotion & allumé dans le cœur du roi une jalouſie qui le porte à commettre l'action du monde la plus barbare : un tel point d'hiſtoire dans la vie d'Oſiris n'échapperoit pas à ſon hiſtorien, & on ſuppoſe qu'il eſt échappé à Joſeph dans la vie d'Hérode, dont il étoit preſque contemporain.

C'eſt ainſi qu'en diſcutant toutes choſes avec une critique exacte, on parvient à éclaircir un fait; c'eſt ainſi qu'en examinant avec attention le point fondamental de la foi chrétienne, qui eſt le fait hiſto-

rique de l'évangile, on parvient enfin à le connoître, ou plutôt, c'eſt ainſi qu'en voulant approfondir ce fait, on le voit abſolument diſparoître de la réalité, & ne plus exiſter que dans l'imagination des hommes.

Il ſemble que le chriſtianiſme ſoit dans ſon origine & dans ſon progrès tel qu'eſt un grand fleuve. Voyez celui-ci dans ſa courſe & dans ſa plus grande largeur, il roule ſes eaux abondamment & avec majeſté : on ne s'imagine point qu'il doit être ailleurs différent de ce qu'on le voit ici : mais remontez à ſa ſource, vous trouvez à peine un ruiſſeau dont les herbes dérobent la vue ; les habitans du pays où il naît ne le connoiſſent ſouvent pas, dans l'ignorance où ils ſont qu'un ruiſſeau devient dans la ſuite un fleuve célebre ; ſa médiocrité préſente empêche d'y faire attention. Il en eſt de même du chriſtianiſme : qu'on le conſidere dans ſa ſplendeur, rien ne paroît plus majeſtueux, plus reſpectable, plus divin ; les miracles de Jéſus-Chriſt ont alors acquis, par une longue ſuite d'années & par le grand nom-

bre de fideles, un éclat qui ne permet pas qu'on les révoque en doute; on s'imagine que toutes choſes ſe ſont paſſées de la maniere que la racontent les écrivains ſacrés: mais remontez à l'origine de cette auguſte religion, vous voyez une poignée d'hommes qui tâchent par leur fanatiſme de ſe tirer eux-mêmes de l'obſcurité où leur naiſſance les retient & qui n'y parviennent pas; ils ſont toujours inconnus à leurs compatriotes: vous cherchez le Meſſie lui-même au milieu des Juifs, & vous ne l'y trouvez pas.

Que reſte-t-il aux chrétiens pour ſe ſoutenir dans leur foi? Il leur reſte uniquement le témoignage d'un petit nombre d'hommes qui parurent alors perſuadés des miracles & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, & qui tâchoient de le perſuader aux autres. Or ce petit nombre étoit-il croyable ſur les choſes qu'il publioit? C'eſt où ſe réduit toute la queſtion. On voit d'un côté une poignée de Juifs obſcurs & à peine connus de leurs freres, qui annoncent des faits contre leſquels la raiſon ſe

révolte, & qui ſoutiennent que ces faits ſe ſont paſſés dans leur pays avec éclat, & à la vue de toute la nation : de l'autre côté, on voit tous les hommes raiſonnables de la terre qui traitent la nation Juive avec le dernier mépris, qui regardent la Judée & le judaïſme comme le ſéjour & l'école du fanatiſme : il y a plus, on voit le peuple Juif lui-même ſe ranger du parti le plus nombreux, & regarder comme autant de viſionnaires cette poignée d'hommes qui s'élevent dans ſon ſein. Voilà les premiers déſavoués par leurs propres freres ; les voilà mépriſés par les Juifs mêmes, ce peuple fanatique ſe croit raiſonnable en comparaiſon d'eux ; leurs contemporains démentent tous les faits qu'ils publient ; on leur en démontre la fauſſeté, on leur en fait voir l'abſurdité : il eſt vrai qu'on ne les convaint point ; les diſciples de Jéſus-Chriſt ne ſe piquent pas de ſavoir, ils laiſſent les raiſonnemens aux enfans du ſiecle ; on les voit perſiſter dans leurs opinions, ils ſont prêts, ſi l'on veut, de les ſceller de leur ſang ; mais n'attendez pas d'eux d'autres

raiſons ni d'autres preuves des faits qu'ils avancent, que leur foi & leur perſuaſion.

Voilà quels étoient les premiers ſectateurs du Meſſie ; c'eſt à leur témoignage ſeul qu'on eſt obligé de s'en rapporter ſur ſes miracles & ſur ſa réſurrection, comme ſi Jéſus-Chriſt n'étoit venu au monde que pour un petit nombre d'élus. On diroit qu'il a voulu paſſer ſa vie au milieu de ſes diſciples, ſans daigner ſe faire connoître au reſte des hommes : ſa nation même ne l'a pas connu : il a fait tous ſes miracles en Judée ; mais il ſemble que ſes diſciples aient été les ſeuls témoins de ſa réſurrection. Il ne fut pas facile apparemment de perſuader aux Juifs que celui qui, pendant ſa vie, avoit fait tant de miracles qu'ils n'avoient point vus, étoit reſſuſcité après ſa mort : une ſeule apparition de Jéſus-Chriſt aux phariſiens, aux docteurs de la loi, aux hommes éclairés, au peuple même eût fait ſans doute plus d'impreſſion ſur ces incrédules, que toutes les aſſurances que donnoient ſes diſciples de l'avoir vu reſſuſcité ; c'eſt ce que diſoit autrefois un des grands enne-

mis de la religion chrétienne, (12) & Origene ne peut répondre à un raiſonnement ſi ſolide qu'en recourant au myſtere.

Il paroît que Jéſus-Chriſt a été l'ennemi de l'éclat dans les miracles de ſa vie, auſſi bien que dans celui de ſa réſurrection. Si le démon, contraint par ſa parole d'abandonner un poſſédé, déclare qu'il eſt le fils du Dieu vivant, le Chriſt, il lui impoſe ſilence auſſi-tôt; s'il arrive en ſecret à ſes diſciples de dire qu'il eſt le Meſſie, il leur ordonne en même tems de ne pas divulguer cette vérité; s'il guérit un lépreux, s'il rend la vue à un aveugle, il leur recommande ſur-tout de ne point révéler ces prodiges. Il en uſoit ainſi, dit S. Mathieu, pour que cette parole d'Iſaïe s'accomplit: « Mon ſerviteur eſt diſcret & pacifique; on n'entendra pas ſa voix dans les places publiques, il ne criera point, il n'éclatera point. » A la vérité, les évangéliſtes font faire au Meſſie des miracles très-éclatans & très-publics, mais c'eſt pour l'accompliſſement

(12) Origene contre Celſe, chap. II.

de quelques prophéties toutes contraires.

Quoi qu'il en ſoit des précautions que Jéſus-Chriſt a priſes pour étouffer l'éclat de ſes miracles, pour cacher ſa réſurrection, pour ſe rendre inconnu aux hommes mêmes au milieu deſquels il vivoit, ces précautions, dis-je, ſont une preuve bien convaincante qu'il n'a voulu devoir qu'à la foi ſeule l'établiſſement de ſa religion.

Nous aurions pu donner ici pluſieurs éclairciſſemens ſur ce qui regarde les miracles, les poſſeſſions, les exorciſmes, &c. mais toutes ces choſes ne ſont que des circonſtances & des dépendances du fait auquel on s'eſt voulu attacher.

Paſſons au dogme évangélique. Comme le dogmatique de l'évangile dépend abſolument de l'hiſtorique, & que le fait s'étant évanoui les dogmes s'évanouiſſent auſſi, il paroît aſſez inutile d'entrer dans un grand détail : les chrétiens qui ſont perſuadés des miracles & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, reſpectent & adorent toutes ſes paroles ; les incrédules, qui ne s'arrêtent qu'aux faits, ſe ſoucient peu que la morale

du Messie soit belle, ou que les raisonnemens du Messie soient justes : ainsi une discution exacte seroit superflue pour les uns & n'ébranleroit pas la foi des autres ; il est néanmoins à propos d'en dire quelque chose, pour rendre plus complete l'idée qu'on doit se former du chef de la religion chrétienne ; & le peu que nous en allons dire, aura même avec le fait assez de rapport, pour ne l'en pas séparer. Sous le dogmatique, nous comprenons le dogme, la morale & les autres paroles de Jésus-Christ, qui se trouvent dans l'évangile.

Les dogmes sont la foi en Jésus-Christ ; le baptême, la fin prochaine du monde, le jugement dernier, enfin l'incarnation du verbe, & la divinité de Jésus-Christ dans l'évangile de S. Jean. On aura plusieurs fois occasion de parler de ces dogmes dans la suite ; (13) nous y renvoyons le lecteur : la morale demande qu'on s'y arrête davantage.

(13) Voyez l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne.

C'eſt une opinion dont on ne doute point dans le chriſtianiſme, que la morale évangélique eſt la premiere de toutes les morales, & que les principales maximes en étoient inconnues à tous les hommes avant Jéſus-Chriſt. La prévention que les chrétiens ont pour leur religion & le reſpect qu'ils ont pour ſon inſtituteur, les portent naturellement à penſer de cette maniere; ils auroient trop de peine à voir un homme-Dieu partager avec d'autres hommes la gloire d'avoir enſeigné une morale parfaite : ils ne ſauroient croire que ſous l'empire du démon, il puiſſe ſe trouver de la vertu; cette prévention néanmoins dépend encore d'un fait plus aiſé à éclaircir que celui des miracles de Jéſus-Chriſt : il n'y a pour cela qu'à jeter les yeux ſur quelques-uns des ouvrages moraux qui nous reſtent de l'antiquité. Mais les chrétiens ſont pour la plupart ou ignorans ou aveugles : les ignorans ne liſent point, & les autres ne voient point ce qui eſt devant leurs yeux : ils ſont réellement tels que les évangéliſtes repréſentent les Juifs; ils regardent & ne

TAYLOR INST. OXFORD

voient point ; ceux dont nous parlons ont cent fois rencontré dans les ouvrages des païens un grand nombre de maximes entiérement conformes aux maximes évangéliques, mais ils n'y ont pas fait attention ; ou si ces maximes y sont si clairement énoncées qu'ils ne puissent s'empêcher d'en être frappés ; il n'y a point de torture qu'ils ne donnent à leur esprit pour y trouver un sens qu'elles n'ont point.

Nous n'entreprendrons point d'ouvrir les yeux aux aveugles ; c'est un prodige réservé au Messie. Pour ceux qui ont envie de connoître plus à fond la conformité de la morale évangélique avec celle des païens, ils pourront s'en instruire dans un ouvrage qui a été fait sur cela. (14) Ils y verront la charité, l'oubli des injures, l'amour des ennemis, l'humilité, en un mot, toutes les vertus chrétiennes aussi clairement & aussi fortement recommandées que dans l'évangile : ils y remarqueront même une

(14) Dissertation sur la morale des païens.

parfaite

parfaite conformité, non-seulement quant au fond & au sens des choses, mais encore quant aux tours & aux expressions : on les renvoie à cet ouvrage qu'il seroit inutile de répéter ici.

Les Juifs n'étoient pas fort lettrés. Jésus-Christ qui expliquoit si bien la prophétie d'Isaïe dans la synagogue de Nazareth, ne paroît pas plus versé dans la lecture des livres étrangers que ses compatriotes. On ne s'étonnera point qu'il ait eu mauvaise opinion de la morale des païens ; elle lui étoit inconnue ; mais il est étonnant que la morale connue & pratiquée par un grand nombre de Juifs, ses contemporains, lui ait paru si nouvelle, puisque depuis deux ou trois siecles le commerce des Grecs avoit introduit chez les Juifs ces maximes de morale fixes & recherchées dont Moyse n'avoit point donné d'idée à leurs ancêtres : c'est encore un fait dont il est aisé de se convaincre. La secte nombreuse des Esséniens, qui subsistoit deux cents ans avant Jésus-Christ, avoit embrassé le pytaghorisme, & adopté

les idées & les maximes grecques ſur le réglement des mœurs : la morale qui ſe trouve répandue dans les ouvrages de Joſeph, eſt la même que les honnêtes gens ſuivoient parmi les Juifs, & c'eſt celle de l'Évangile. Il n'y a qu'à lire le livre des loix dans lequel Philon donne une explication des commandemens de Dieu, pour y trouver la morale la plus pure & la plus ſévere, pour y connoître, en un mot, celle de la religion chrétienne.

Pourquoi donc le Meſſie mit-il toujours en parallele la morale brute des anciens avec la ſienne, comme ſi celle-ci alloit immédiatement prendre la place de l'autre ? Pourquoi annonce-t-il toujours comme nouvelle des maximes qui devoient être très-vieilles & très-uſitées par un grand nombre de Juifs ? Les incrédules répondront peut-être que Jéſus-Chriſt ne s'adreſſoit point aux hommes éclairés de la nation qui ne l'ont jamais connu ; mais il parloit, diſent-ils, à ſes diſciples, à ceux qui le ſuivoient, qui étoient des hommes ſi groſſiers & ſi ignorans que tout devoit leur paroître nouveau.

Il n'y a rien de plus expreſſément recommandé dans l'Évangile, que l'oubli des injures & l'amour des ennemis : ces belles maximes y ſont ſans ceſſe répétées ; mais plus on les rencontre ſouvent, & plus on eſt choqué du contraſte qu'elles font avec les invectives continuelles du Meſſie contre les phariſiens. Jéſus-Chriſt, ſans doute, n'en vouloit qu'à leur orgueil & à leurs vices ; il chériſſoit au fond leur perſonne & les regardoit comme des brébis égarées dont il ſouhaitoit la converſion. On le croit ; mais cependant il ne voulut jamais faire aucun miracle en leur préſence, quelque priere qu'ils lui en fiſſent ; il ne daigna jamais leur expliquer ſa doctrine, ni leur annoncer clairement le royaume des cieux ; jamais il ne leur parla avec douceur, & jamais il ne prononça leur nom qu'avec quelques-unes de ces épitheres injurieuſes, méchans, hypocrites, ſépulcres blanchis, race adultere, enfans du diable, &c. Cette conduite, ſi l'on en jugeoit par l'écorce, paroiſſoit démentir les propres paroles du

Meſſie : les incrédules, à qui la parfaite charité de Jéſus-Chriſt pour les phariſiens paroît équivoque, aſſurent qu'on peut lui appliquer à cette occaſion ce qu'il appliquoit lui-même à ces ſépulcres blanchis : faites ce qu'ils diſent, & ne faites pas ce qu'ils font. Les fideles adorent en tout cela la conduite myſtérieuſe du Sauveur, & leur foi reſpectueuſe les empêchera toujours de ſoupçonner aucun fiel dans l'agneau qui a ôté les péchés du monde.

Comme les phariſiens avoient été les premiers moteurs de la mort de Jéſus-Chriſt, & que non contens de cela ils perſécuterent ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine, il n'eſt pas étonnant de les voir ſi maltraités dans l'Évangile. Les chrétiens qui publierent ces hiſtoires, étoient doublement irrités contr'eux & par la mort de leur maître, & par les perſécutions qu'ils eſſuyoient continuellement eux-mêmes.

Outre les diſcours moraux de Jéſus-Chriſt, les évangéliſtes rapportent encore quelques-unes de ſes paroles qui ſont ou

des prophéties ou de ſimples raiſonnemens: il ne nous reſte plus qu'à dire un mot des uns & des autres.

Jéſus-Chriſt a prédit pluſieurs fois ſa mort & ſa réſurrection; il a prédit la trahiſon de Judas, le reniement de S. Pierre, le genre de mort qui devoit terminer la vie de cet apôtre; il a prophétiquement annoncé la fin prochaine du monde, & il a déclaré que la vie de ſes diſciples dureroit juſques-là.

On ſait que pluſieurs de ces prophéties étoient accomplies avant la publication des Évangiles, telle que la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt, le martyre de S. Pierre; mais les commentateurs ne veulent pas convenir que celle qui regarde la deſtruction de Jéruſalem, eût encore eu ſon accompliſſement: à la vérité, toutes les preuves leur manquent pour ſoutenir leur opinion; au lieu qu'ils ont contr'eux une vraiſemblance ſi forte, qu'elle paſſera pour une certitude chez les hommes qui ne ſoumettent pas leur raiſon à une foi aveugle; c'eſt la maniere

claire & hiſtorique dont cet événement eſt annoncé dans l'Évangile, ſans compter que ni S. Paul, ni les autres apôtres qui ont écrit avant la ruine de Jéruſalem, n'ont jamais fait mention d'aucune hiſtoire évangélique qui eût paru de leur tems. Pour ce qui eſt de la fin du monde que les chrétiens croyoient devoir ſuivre immédiatement la ruine de la ſainte-cité, c'eſt un fait inconteſtable dont on ſera convaincu dans la ſuite, lorſque nous parlerons de leurs opinions.

C'eſt moins par la force de ſes raiſonnemens, que par l'éclat de ſes miracles & par la ſubtilité de ſa doctrine que le Meſſie devoit attirer les hommes. Les évangéliſtes qui font faire à Jéſus-Chriſt des prodiges ſans nombre, qui mettent dans ſa bouche une infinité de paraboles & de diſcours moraux, ne le font preſque jamais raiſonner; encore quelques critiques prétendent-ils que ces hiſtoriens ſacrés n'ont pas été ſur cela auſſi réſervés qu'ils l'auroient dû être. « Jéſus-Chriſt, diſent ces profanes, devoit s'en tenir

aux miracles & aux paraboles ; ſes actions & ſa morale perſuadoient aſſez : un Dieu comme lui pouvoit négliger les raiſonnemens humains ; avec une telle conduite on l'auroit peut-être cru ſupérieur à la raiſon même ; il devoit du moins éviter de raiſonner jamais faux. Pourquoi nous donne-t-il priſe ſur lui ? Ses miracles nous le faiſoient perdre de vue, ſes raiſonnemens le remettent à notre portée ; dans le peu même qu'il en fait, on ne trouve preſque jamais aucune juſteſſe. Eſt-il donc plus aiſé de rendre la vue à un aveugle & de reſſuſciter les morts que de raiſonner juſte ? » Contentons-nous de rapporter pluſieurs raiſonnemens de Jéſus-Chriſt, qui leur paroiſſent manquer de ſolidité.

Le premier qui ſe préſente, eſt la malédiction que le Meſſie donne aux phariſiens & aux docteurs de la loi en ces termes : « *Malheur à vous, hypocrites, parce que vous avez élevé des tombeaux aux prophetes & aux juſtes, en diſant que vous n'euſſiez jamais participé à leur mort,*

ſi vous euſſiez été du tems de vos peres ; mais vous faites bien voir par cette action que vous approuvez leur injuſtice, puiſque vos ancêtres ont fait mourir les prophetes & que vous leurs érigez enſuite des tombeaux. »

Les phariſiens croyoient déſavouer la conduite de leurs peres, réparer leur faute, en quelque ſorte, & remettre en honneur la mémoire des prophetes en leur élevant des tombeaux ; on penſeroit encore aujourd'hui de la même maniere ; cependant Jéſus-Chriſt aſſure que l'on auroit tort. Il faut avouer que les docteurs & les phariſiens ne trouvoient pas dans Jéſus-Chriſt beaucoup de diſpoſition à approuver leur conduite, dans ce qu'elle paroiſſoit même avoir de plus régulier.

Les ennemis de Jéſus-Chriſt ne ſe crurent apparemment pas vaincus par ce raiſonnement ; mais en voici quelques autres auxquels ils ne ſurent que répondre : voyons s'ils paroîtront plus ſolides. Le Meſſie ayant demandé aux phariſiens ſi le Chriſt devoit être fils de David, & ceux-ci lui

ayant répondu que oui, il ajoute, (David parle ainſi dans ſes pſeaumes :) » *Le ſeigneur a dit à mon ſeigneur, aſſeyez-vous à ma droite juſqu'à ce que j'aie mis vos ennemis à mes pieds.* » Pourquoi l'appelle-t-il ſon ſeigneur, s'il eſt ſon fils, comme vous le prétendez? A cela, diſent les évangéliſtes, les phariſiens demeurerent ſans replique, & confus au point qu'ils n'oſerent plus faire de queſtions au Meſſie du reſte de la journée.

Les enfans des juifs & des chrétiens en ſavent plus aujourd'hui que les docteurs d'alors. Comment, auroient-ils dit à Jéſus-Chriſt, ignorez-vous que le pſeaume dont vous parlez a été fait à l'occaſion de Salomon, lorſque David l'inſtalla de ſon vivant ſur le trône de la Judée au préjudice d'Adonias & de ſes autres freres? L'auteur de ce pſeaume, qui étoit ſujet de David & de Salomon, pouvoit-il s'expliquer autrement en parlant de ſes rois? D'ailleurs David & Salomon ſont également traités de ſeigneur dans les paroles que vous citez; la puiſſance même

y eſt attribuée à David, puiſque c'eſt lui qui doit ſoumettre les ennemis de ſon fils. Que prétendez-vous donc conclure de là en faveur de ſon Chriſt ? A cette réponſe le Meſſie auroit pu lui-même être réduit au ſilence.

Lorſqu'on trouve dans l'Écriture que Dieu eſt nommé le Dieu d'Abraham & de Jacob, la premiere & unique penſée qui vienne dans l'eſprit, c'eſt que ces paroles ſignifient que ce Dieu eſt le Dieu qu'ont adoré ces patriarches. Jéſus-Chriſt a pourtant fait entendre dans une occaſion que ce n'eſt pas là le vrai ſens de ces paroles, & il confondit, dit-on, les Saducéens par la force de ſon raiſonnement ; ceux-ci voulant tenter le Meſſie, lui dirent : Maître, il eſt mort parmi nous ſept freres qui avoient épouſé la même femme l'un après l'autre, ainſi que Moyſe l'a ordonné : or nous voudrions ſavoir lequel des ſept cette femme aura pour mari au jour de la réſurrection ? Le Meſſie leur répondit d'abord que les hommes ne ſe mariroient point après la ré-

ſurrection, & qu'ils ſeroient comme les anges de Dieu; il devoit s'en tenir là; mais il ajoute: vous êtes dans l'erreur de ne pas croire que les morts doivent reſſuſciter; car enfin l'Écriture nous le dit fort clairement: ne voyez-vous pas que Dieu y eſt appellé, le Dieu *d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob: or Dieu, comme vous le ſavez, eſt le Dieu des vivans; il n'eſt pas le Dieu des morts, ainſi vous avez tort de ne pas croire la réſurrection.*

Il ne faut pas être un grand logicien pour ſentir le faux de cet argument; cependant les Saducéens n'eurent rien à répliquer, un docteur de la loi ne put même s'empêcher d'applaudir au Meſſie en ces termes: vous avez parlé fort juſte; & tout le peuple, dit l'évangéliſte, admira la profondeur de ſa doctrine.

Il n'eſt pas étonnant que les chrétiens aient été autrefois ſcandaliſés de l'hiſtoire de la femme adultere, juſqu'au point de vouloir l'effacer de l'Évangile de S. Jean: on n'eſt point choqué de la dou-

ceur & de la bonté que le Meſſie témoigne à l'égard d'une criminelle, qui ſelon les loix judaïques méritoit la mort. Au contraire, la bonté touche & édifie; rien ne convient mieux à Dieu que la miſéricorde; mais il y a maniere de l'exercer, & ce n'eſt pas aux dépens du maintien des loix que Dieu doit pardonner aux pécheurs: les droits des hommes n'ont rien de commun avec les droits de Dieu: pour maintenir l'ordre dans les ſociétés civiles, les hommes doivent punir les crimes. Dieu peut faire miſéricorde aux hommes quand il lui plaît; or il paroît que le Meſſie a confondu les choſes dans cette occaſion. Les phariſiens lui ayant amené une femme qui venoit d'être ſurpriſe en adultere, & qui par conſéquent méritoit d'être lapidée, il leur dit: *que celui d'entre vous qui eſt ſans péché jette la premiere pierre.* A ces paroles ils s'en allerent tous les uns après les autres, & la femme étant reſtée ſeule, il la renvoya, en lui recommandant *de ne plus pécher à l'avenir.* N'eſt-ce pas là introduire le

désordre dans les sociétés, & mettre les juges hors d'état de condamner les criminels par la raison qu'ils sont pécheurs aussi bien qu'eux : comme si les péchés qui rendent les hommes coupables aux yeux de Dieu, étoient de la même espece que ceux qui les rendent criminels envers la société.

Nos critiques poussent peut-être trop loin la justesse & la précision qu'ils demandent dans les paroles du Messie ; ils trouvent, par exemple, que cette comparaison prophétique, si souvent répétée dans l'Évangile, n'est pas exacte : « *Ainsi que Jonas est resté trois jours & trois nuits dans la baleine, tout de même le fils de l'homme restera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre :* » « Jésus-Christ est mort, disent-ils, le vendredi à midi, il est ressuscité le dimanche, à la pointe du jour : par quelle supposition, par quel effort d'imagination peut-on faire trouver trois jours & trois nuits dans un espace de trente-sept à quarante heures. »

pour un blaſpheme, & parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. Jéſus leur répondit : *N'eſt-il pas écrit dans notre loi, j'ai dit vous êtes des Dieux; or ſi ceux à qui cette parole s'adreſſe ſont appellés des Dieux par l'Écriture même qui peut errer, comment pouvez-vous dire que celui que le pere a ſanctifié & qu'il a envoyé dans le monde, blaſpheme, parce qu'il a dit : Je ſuis le fils de Dieu ?*

Pour faire ſentir la conſéquence fâcheuſe pour la divinité de Jéſus-Chriſt qu'on peut tirer de ces paroles, il n'a fallu que les rapporter; elles ſont ſi claires, ſi formelles & par conſéquent ſi embarraſſantes pour les commentateurs, qu'ils ſont obligés d'expliquer en cet endroit l'évangile par lui-même; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont obligés de recourir à d'autres endroits de l'évangile, où S. Jean dit poſitivement le contraire de ce qu'il paroît dire ici. Mais la difficulté ſubſiſte toujours en ſon entier; les efforts des commentateurs ne la lavent point : tout ce qu'on peut conclure de plus favorable pour la divinité de Jéſus-Chriſt,

c'eſt que S. Jean ayant établi ailleurs ce dogme, dément ici ſon ſyſtême par un raiſonnement faux qu'il fait faire au Meſſie.

On convient que Jéſus-Chriſt a dit ſouvent qu'il étoit égal à Dieu; il le dit ſi clairement, que les Juifs ne s'y ſont point trompés; ils ont pris ſes paroles à la lettre; ils ont voulu le lapider à cauſe du blaſpheme qu'elles paroiſſent renfermer, & c'eſt ſur cela que Jéſus-Chriſt entreprend de ſe juſtifier par l'explication qu'il donne lui-même à ces paroles, dont les Juifs furent ſcandaliſés. Vous me traitez, dit-il, de blaſphémateur parce que j'ai dit que j'étois Dieu; eh quoi? ſi les magiſtrats & les juges du peuple ſont appellés dieux dans l'Écriture, ne puis-je pas prendre cette qualité, moi que le pere a ſanctifié & qu'il a envoyé dans le monde? Il n'y a perſonne qui ne ſente que ce raiſonnement peche, en ce que Jéſus-Chriſt ſe met dans le même rang que des juges & des magiſtrats, quoique dans un degré ſupérieur à eux. Or, les juges & les magiſtrats ſont appellés des dieux improprement dans l'É-

criture ; par conſéquent Jéſus-Chriſt fait entendre que c'eſt improprement auſſi qu'il prend la qualité de Dieu ; car, quoiqu'il ſe croie mieux fondé à prendre cette qualité que ceux à qui l'Écriture l'attribue, cette différence n'eſt que du plus au moins, & laiſſe toujours Jéſus-Chriſt dans le même genre que ceux auxquels il ſe compare. Voilà du moins la ſeule maniere dont une logique un peu exacte permet qu'on explique ces paroles.

Il faut convenir, après tout, que ce n'étoit pas l'intention de l'évangéliſte qu'on les entendît en ce ſens : il s'eſt trop clairement déclaré ailleurs pour qu'on puiſſe l'en ſoupçonner. S. Jean a cru mettre dans la bouche du Meſſie un argument ſubtil, qui confondroit ſes ennemis, & il lui a fait faire un raiſonnement injurieux à la Divinité dans l'endroit de l'évangile où il étoit le plus à propos d'établir ce dogme d'une maniere inconteſtable.

Les Juifs preſſant Jéſus-Chriſt de ne pas les tenir en ſuſpens & de leur déclarer ouvertement qui il eſt, il leur dit, à la vérité,

qu'il eſt Dieu : mais en même tems il donne une explication qui en renverſe l'idée, & qui porte ſimplement à le regarder comme un homme que Dieu a voulu diſtinguer du reſte des hommes.

Si les hiſtoriens de Jéſus-Chriſt avoient été meilleurs logiciens, les raiſonnemens qu'ils lui ont fait faire paroîtroient plus ſuivis & plus concluans ; mais les premiers chrétiens qui compoſerent les évangiles, n'étoient point de ſubtils raiſonneurs : ces hommes ſimples, poſſédés de l'amour du merveilleux, n'ont ſongé qu'à en remplir leurs hiſtoires : ils ont fait agir leur maître conformément au goût qui les dominoit, & du reſte ils l'ont fait raiſonner comme ils raiſonnoient eux-mêmes. Les diſciples du Meſſie étoient pauvres, ils ont mis la pauvreté en honneur dans l'évangile ; ils étoient perſécutés, ils ont promis le royaume des cieux à ceux qui ſouffriroient la perſécution ; ils avoient une foi vive pour des faits & pour des dogmes incroyables, ils ont recommandé ſur toute choſe la ſimplicité d'eſprit : cette ſimplicité eſt néceſſaire

aux fideles, non-seulement pour croire les miracles de Jésus-Christ, mais elle leur est encore nécessaire pour en tirer ces raisonnemens : « On ne sera jamais du nombre de ses disciples, si on ne devient semblable aux enfans ; leurs pareils seuls auront part au royaume de son pere ; il faut être comme eux, simples & dociles, faire de la raison le même usage qu'ils en font. » Ce que nous venons de rapporter du Messie, fait voir qu'il a donné lui-même l'exemple de cette simplicité qu'il a tant recommandée.

SUPPLÉMENT. (1)

APRÈS avoir prouvé la fauſſeté des miracles attribués à Jéſus-Chriſt pendant ſa vie, ſuivons ſes diſciples dans leurs opérations, & examinons ſans préjugé ceux que firent les apôtres après ſa mort.

Nous les voyons d'abord s'occuper principalement à faire augmenter leur nombre par quelques hommes aſſez hardis & aſſez ſtupides, pour vouloir s'expoſer volon-

(1) Ce ſupplément, qui ne ſe trouve dans aucun des ouvrages imprimés de M. Freret, avoit été conſervé par un de ſes amis, qui a bien voulu nous le remettre pour qu'il fût inſéré dans cette collection. L'auteur paroît mêler ſes réflexions critiques tant ſur l'ancien que ſur le nouveau Teſtament; & ſuivant la nature de la matière, ce morceau n'auroit pu être mieux placé qu'à la ſuite de l'Examen critique du nouveau Teſtament. (*Note des Editeurs.*)

tairement à des châtimens & à des poursuites de la part des Juifs & des Gentils. Ils débitent à un peuple ignorant la fable de la réſurrection de Jéſus-Chriſt ; ils le font enſuite reſter pendant quarante jours ſur terre, ne fréquentant cependant que leur compagnie ; il boit & mange avec eux, leur promet, après avoir rendu compte à ſon pere, de leur envoyer le Saint-Eſprit, pour les éclairer ſur des choſes qu'il ne leur vouloit pas dire lui-même, & qu'il réſervoit avec raiſon à un tiers qui juſqu'alors étoit preſqu'étranger à toutes ſes opérations : car il faut obſerver qu'il n'étoit pas plus clair dans ſes réponſes après ſa réſurrection, lorſque les apôtres lui firent quelque queſtion, qu'il ne l'avoit été pendant ſa vie.

Lorſque les quarante jours furent paſſés, Jéſus monte au ciel ; ſon pere envoie un grand cortege d'eſprits céleſtes qui vinrent au-devant de ſon fils. Une nuée vint l'enlever ſur terre. Quoiqu'un pareil événement eût été capable de convertir tout d'un coup des millions d'ames & de les

faire croire en Jéſus-Chriſt, s'il fût arrivé en préſence d'un peuple nombreux, Dieu le pere ne jugea point à propos de faire partir ſon fils avec éclat, & il n'avoit pour témoins d'un fait ſi mémorable & ſi glorieux, que quelques-uns de ſes diſciples qui regardoient au ciel, la bouche béante, pendant que leur maître leur tournoit le dos.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir de la fauſſeté de ce conte; ceux qui étoient préſens lorſque Jéſus fût enlevé, le racontoient avec ſi peu de vraiſemblance, que les autres apôtres n'y ajouterent foi que quand ils virent qu'effectivement Jéſus ne ſe préſentoit plus dans leurs aſſemblées. Il eſt d'ailleurs fort étrange qu'il ait jamais été à un de leurs repas après ſa mort; mais il n'en faut pas douter, puiſque S. Thomas, qui n'étoit pas auſſi crédule que les autres apôtres, ne voulut croire à la réſurrection de ſon maître, que quand il l'eût touché & vu manger en ſa préſence.

Le Paradis, comme on ſait, a été interdit aux hommes depuis le péché ori-

ginel ; l'entrée fut défendue à tout le genre humain, à l'exception de deux ou trois favoris de Dieu. Le premier fut Enoch, (1) qui, après avoir vécu trois cents ſoixante-cinq ans, fut enlevé ſans tambour ni trompettes, & entra par une porte ſecrete dans le ſéjour céleſte. Le ſecond étoit Elie ; ici Dieu ne craignant point les reproches des autres juſtes, le fit enlever en triomphe. Deux anges apparemment furent changés en chevaux, & Elie monta au ciel dans un équipage qui auroit fait trembler tout autre mortel. Il eſt étonnant que le pauvre Abel, qui eut le malheur de plaire à Dieu & d'être tué par ſon frere, jaloux de la préférence que l'Éternel montroit ſi viſiblement, ait été condamné, ſuivant l'apparence, d'attendre, avec les patriarches & prophetes, la venue du Meſſie, avant de pouvoir être préſenté devant le trône de ſon protecteur.

Jéſus-Chriſt ayant donc, par ſa mort,

(1) Epître de S. Paul aux Hébreux, chap. XI, v. 5.

racheté

racheté le pauvre genre humain, qui étoit tombé au pouvoir de ſatan pour une pomme mangée par le premier homme, lui ouvrit les portes du Paradis; tous les élus qui attendoient depuis un grand nombre d'années, entrerent avec lui. La joie fut univerſelle; on aſſigna à chacun la place qui lui étoit deſtinée, & Jéſus-Chriſt prit la ſienne à la droite de *ſoi-même*. Après que tout étoit tranquille, Jéſus-Chriſt rendoit compte de ſa miſſion; il n'eut pas trop de bien à dire des hommes de ſon tems; il étoit dangereux & difficile de leur parler du marché que Dieu avoit fait avec le Diable; ils ne voulurent pas croire que ce dernier eût pu exiger la mort du fils de Dieu, quoique celui-ci le leur aſſuroit lui-même. Il falloit, pour continuer l'œuvre commencée par Jéſus-Chriſt, choiſir des hommes intrépides, les appuyer d'une force extraordinaire, les inſtruire d'une maniere inconnue, leur donner le pouvoir de faire des miracles éclatans aux yeux de ces hommes incrédules & opiniâtres.

Pendant ce tems les diſciples de Jéſus-

Chriſt s'étoient raſſemblés & ſe tenoient cachés dans une maiſon à Jéruſalem. Tout-à-coup un grand coup de joran remplit la maiſon où ils étoient, & le Saint-Eſprit qui avoit été député vint les éclairer dans ce moment de détreſſe. Mais ſous quelle forme leur apparut-il ? S. Luc qui nous apprend ce merveilleux, nous dit que c'étoit en langues diviſées comme de feu. Il ſeroit plus raiſonnable de croire que les apôtres qui ſe voyoient en danger de toutes parts, prirent la réſolution de tout haſarder, & ſortirent de leur retraite comme des furieux pour annoncer leur doctrine au péril de la vie.

La religion chrétienne pourroit cependant tirer parti de ces langues diviſées de feu, ſi l'on ne ſavoit quels progrès étonnans ont fait ſur l'eſprit d'une populace ignorante, divers fanatiques qui n'étoient vraiſemblablement pas inſpirés du Saint-Eſprit. Pourquoi S. Luc cherche-t-il à nous faire un étalage de ce que quelques-uns des apôtres parlerent diverſes langues ? Ignore-t-il que depuis le tems qu'ils ro-

doient d'une province à l'autre, il leur étoit facile de ſavoir jargonner un peu, & d'étonner quelque ſtupide auditeur.

Mais paſſons ſur tous ces faits, & venons au premier miracle de S. Pierre. Voici comme la ſainte Écriture le raconte. « S. Pierre & S. Jean montoient enſemble au temple à l'heure de la priere, qui étoit à neuf heures, & un *certain* homme, qui étoit boiteux dès le ventre de ſa mere y étoit porté, lequel on mettoit tous les jours à la porte du temple, nommée la Belle, pour demander l'aumône à ceux qui entroient, &c. » L'impoſture eſt ſi claire, que l'on ne conçoit pas comment S. Luc a oſé l'inſérer dans les Actes des apôtres. On ne nomme ici que la porte du temple où le boiteux étoit aſſis ordinairement, & lorſque Jean & Pierre furent interrogés par les gouverneurs & les ſcribes, ayant avec eux le boiteux guéri, ceux-ci leur défendirent avec grandes menaces de le divulguer parmi le peuple : précaution inutile, puiſque une grande quantité d'hommes étoient préſens lorſque S. Pierre guérit le

boiteux, & qu'il leur adreſſa un long diſcours au ſujet de leur étonnement.

Il faut mal connoître l'eſprit humain que de ne pas ſuppoſer qu'Anne, Caïphe, Jean, Alexandre & toute la race ſacerdotale, bien loin d'avoir voulu chercher à étouffer un miracle fait, pour ainſi dire, ſous leurs yeux & dont ils connoiſſent les auteurs, n'euſſent pas plutôt cru à la morale qu'enſeignoient ces hommes divins. Mais c'étoit le ſort de tous les perſonnages reſpectables, de ne voir que de l'impoſture par-tout où le peuple crioit aux miracles.

Cependant les apôtres firent un grand nombre de proſélytes; cela eſt inconteſtable. Nous avons vu dans tous les tems, avant que la philoſophie ne fût venue & nous eût enſeigné l'uſage que nous devons faire de la raiſon, les nouveautés faire de grands progrès. D'ailleurs les apôtres uſoient d'une politique qui leur réuſſit à merveilles. A meſure qu'ils convertirent quelqu'homme qui jouiſſoit d'un peu de fortune, ils l'obligerent de vendre ſes biens pour porter le produit à leurs pieds: avec

cela ils achetoient d'autres partiſans qui vivoient dans l'indigence, & de cette maniere ils ſubſiſtoient & faiſoient des progrès aux dépens de leurs imbécilles adhérens.

Il eſt incroyable avec quel ton d'arrogance les diſciples de Jéſus-Chriſt exigeoient que l'on les mît en poſſeſſion des biens. Nous voyons S. Pierre punir de mort Ananias & ſa femme, qui s'autoriſoient à retenir une partie du prix d'un bien-fonds vendu, ſur lequel cet apôtre ni perſonne de ſa ſuite n'avoit la moindre prétention. Ecoutons S. Pierre lorſqu'il parle à Ananias. « Pourquoi, lui dit-il, ſatan a-t-il rempli ton cœur, pour mentir au Saint-Eſprit, & ſouſtraire une partie du prix de ce fonds de terre ? Si tu l'euſſe gardé, ne te demeureroit-il pas ? & étant vendu, n'étoit-il pas en ta puiſſance ? qu'y a-t-il pour que tu aies mis cela dans ton cœur ? tu n'as point menti aux hommes, mais à Dieu. » Sans attendre de réponſe, l'homme inſpiré du Saint-Eſprit frappe Ananias qui meurt ſur-le-champ, & ſa

femme eut le même ſort peu d'heures après. Dis-moi, déteſtable S. Pierre, lequel de toi ou d'Ananias avoit le cœur plus rempli de ſatan ? Étoit-ce là l'uſage que tu devois faire du pouvoir que tu avois reçu du ciel ? Étoit-ce là la maniere dont il falloit convertir les pécheurs ? . . . Mais non, pour ne point maudir la mémoire de cet apôtre, perſuadons-nous que ce fait eſt controuvé, & mettons-le au nombre des autres fables que la ſainte Écriture nous débite.

Il ſeroit d'ailleurs très-poſſible que les diſciples de Jéſus-Chriſt, à meſure qu'ils acquierent de la puiſſance & du crédit, euſſent puni tous ceux qui ne ſuivoient pas ſtrictement leur volonté. Ils n'auroient fait en cela que ce qu'ont pratiqué de tous tems les ſerviteurs de Dieu. Nous les voyons dans le vieux Teſtament exiger, *au nom de Dieu*, des offrandes conſidérables, & punir tous ceux qui ne leur apportoient les prémices de leurs richeſſes. Liſez la Geneſe, & vous verrez combien le Seigneur s'explique clairement pour que

ſes fideles ſacrificateurs puiſſent vivre dans l'abondance & dans l'oiſiveté, aux dépens d'un peuple ſuperſtitieux & fanatique. Pourquoi une grande partie de nos chrétiens d'aujourd'hui ſe ſcandaliſent-ils lorſqu'ils voient leurs prêtres nager dans les plaiſirs & dans la molleſſe, tandis qu'un grand nombre de citoyens végetent dans l'indigence, malgré des travaux pénibles ? Ils ignorent apparemment la volonté de Dieu, qui eſt que les miniſtres ſoient comme des ſang-ſues, ſans être d'aucune utilité.

La plupart des catholiques ne ſavent pas juſqu'où s'étendoit le ſoin que prit l'Éternel pour ſes miniſtres ; il ne s'agit non-ſeulement de leur entretien journalier, mais Dieu regle encore leurs affaires domeſtiques : il s'intéreſſe à leur proſpérité, juſqu'à preſcrire leur mariage. Voici ce que l'Éternel dit à ce ſujet, parlant des ſacrificateurs : (1) « Ils ne prendront

(1) Lévitique, chap. XXI, verſet 7, 13, 14.

point une femme débauchée ou déshonorée, & ils n'épouſeront point une femme répudiée par ſon mari, car ils ſont conſacrés à leur Dieu. Ils prendront pour femmes *des vierges*. Ils n'épouſeront point de veuves, ni de répudiées, ni de femmes déshonorées, ni de proſtituées; mais ils prendront pour femmes *des vierges* d'entre leurs concitoyens. »

Combien de chrétiens catholiques ſeroient ſurpris de trouver de pareils paſſages dans un livre qui n'a été écrit que par l'inſpiration de Dieu lui-même! La ſainte Écriture n'a point pour auteur ces écrivains prophanes, qui ne s'amuſent qu'à parler de la raiſon & du bon-ſens; ceux qui ont écrit la Bible, le fondement de la religion chrétienne, ce ſont des hommes inſpirés qui parlent tantôt à Dieu face à face, & qui tantôt reçoivent par un ange les ordres directs de l'Éternel. Moyſe, qui a reſté pendant quarante jours avec ſon créateur dans un palais de brouillards ſur la montagne de Sinaï, eſt celui qui nous inſtruit le plus

amplement & le plus clairement de ſes volontés. C'étoit apparemment dans ce conſeil ſecret que Dieu lui ordonnoit de ne faire épouſer à ſes miniſtres que des vierges.

Il eſt vrai que les prêtres catholiques ne peuvent ſuivre l'ordre que Dieu donna ſi poſitivement par la bouche de Moyſe, puiſque le mariage leur eſt interdit : auſſi ne regardent-ils pas de ſi près, & quand l'occaſion ſe préſente, rien ne les retient ; que ce ſoient veuves, femmes répudiées, femmes proſtituées, tout leur convient, & ils ne ſongent plus à la belle prérogative que Dieu avoit fait jouir leurs prédéceſſeurs. A l'égard des miniſtres des autres religions, ils ſont de même fort traitables là-deſſus, & ils ne ſe font pas plus de ſcrupule d'épouſer une autre femme qu'une vierge.

En ſuivant les apôtres, en examinant leur conduite enſemble ou ſéparément, on n'apperçoit qu'un même eſprit fanatique & turbulent. Ici les fideles ſe querellent pour la diſtribution des aumônes ;

là un factieux s'expoſe volontairement à être lapidé en voulant expliquer des paſſages où il ne comprend rien lui-même : enfin, en cherchant à établir le royaume du Dieu de paix, ils s'attirerent des châtimens, & cauſerent un déſordre général : beaucoup de leurs crédules adhérens furent diſperſés & perſécutés, & après s'être défaits de leurs biens en faveur de leur ſecte, il ne leur reſtoit que la miſere & le déſeſpoir.

Cependant les diſciples continuerent à faire des miracles devant quiconque n'en demandoit point. Pierre fait deſcendre le Saint-Eſprit à droite & à gauche ; il n'a qu'à impoſer les mains, & tous le reçoivent indiſtinctement. Il n'y eut qu'un nommé Simon qui en fut privé : malgré l'envie qu'il témoignoit de recevoir la grace, Pierre la lui refuſa : il inſiſte & offre de l'argent ; mais au lieu du Saint-Eſprit, il s'attire une malédiction de la part de l'apôtre. S. Pierre, en lui reprochant ſes péchés, le menace de la colere de Dieu, & l'exhorte à la priere. Simon

ne doutant pas que la priere de S. Pierre n'eût plus de ferveur que la ſienne, lui dit : *Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit.* Mais S. Pierre ayant été ſatisfait de la beſogne de ce jour-là, ne fit rien en faveur de Simon, & il l'abandonna à ſa deſtinée.

Dans le même tems, il arriva que Philippe reçut l'ordre de l'ange du Seigneur d'aller vers le midi au chemin qui deſcend de Jéruſalem à Gaza, pour expliquer à un Éthiopien, eunuque & puiſſant ſeigneur à la cour de Candace, les rêveries d'Eſaïe. Juſqu'à préſent tout ſe paſſe ſans miracle. Philippe lui explique la prophétie d'Eſaïe, l'eunuque croit en Jéſus-Chriſt, eſt baptiſé & s'en va joyeux par ſon chemin. Mais comment quitte-t-il Philippe ? L'eſprit du Seigneur prit Philippe par la criniere & le tranſporta dans Azot, ſans que l'eunuque s'en apperçut. C'eſt ainſi que S. Luc mêle le merveilleux avec les choſes les plus naturelles ; il s'imaginoit ſûrement que cette hiſtoire perdroit de

ſon mérite, s'il ne l'accompagnoit de quelqu'abſurdité.

Malgré tous les miracles des apôtres, ils étoient, ainſi que leurs ſectataires, continuellement expoſés aux perſécutions. Tout-à-coup Saul, un de leurs plus cruels ennemis, au moment qu'il alloit exécuter des ordres contre les chrétiens, ſe trouve un des plus zélés défenſeurs de la foi de Chriſt. Mais pourquoi un changement ſi ſubit? c'eſt que pour cette fois Jéſus-Chriſt ne s'y fiant plus à ſes diſciples ni au Saint-Eſprit qui étoit à leur diſpoſition, deſcend lui-même du haut des cieux, attend Saul ſur la grande route, le ſurprend comme un coup de foudre, ſe fait connoître à lui & lui reproche ſon acharnement contre les fideles. Que de partialité Dieu montra en tout tems envers des créatures qui avoient toutes le même droit à ſa miſéricorde! Nous avons vu, il y a un inſtant, Simon rejeté & abandonné, malgré le deſir qu'il avoit d'être au nombre des élus; ici Saul, un monſtre de nature, qui ne ſe plaiſoit

qu'à faire des malheureux, qui commit les cruautés les plus inouies envers ſes freres, qui part de Jéruſalem le cœur plein de haine & ne méditant dans ſa route que la vengeance contre les diſciples, Saul, dis-je, cet homme abominable, eſt converti par Jéſus-Chriſt lui-même, dans le moment qu'il projetoit de nouveaux crimes. Dieu deſcend du ſéjour de la gloire, pour parler à Saul & mettre par-là ſes diſciples à couvert de ſes perſécutions.

Ne diſons rien à l'égard de cette converſion miraculeuſe; le décret du Très-Haut étoit prononcé: ſur-tout ne nous ſcandaliſons point de ce que Dieu a voulu faire un important perſonnage de Saul, malgré que ce fût un méchant homme. Par quelle voie qu'il ait été converti, on doit remercier la Providence; car Saul devint humain, & on peut l'enviſager comme un des plus éclairés d'entre les apôtres.

On voit ſouvent des hommes épris d'une opinion, & qui changent au moment

où l'on s'y attend le moins. C'eſt ce qui eſt arrivé avec Saul ; il n'eſt pas néceſſaire de donner un tour de force à ſa converſion : les plus grands fanatiques ſont quelquefois les plus aiſés à mettre à la raiſon. Mais comme c'eſt une hiſtoire ſainte, il faut abſolument de la magie : ſans une apparition, Saul ne ſeroit jamais devenu S. Paul.

Que de peines, que de tems il faut pour apprendre aux hommes de ſe ſervir de la raiſon ! Qu'il eſt difficile de deſſiller des yeux aveuglés par le préjugé ! Que les progrès de la philoſophie ſont lents ! A peine fait-elle un pas en-avant, qu'elle eſt en danger d'en reculer de deux. Si l'on calcule depuis que des hommes éclairés ont cherché à détruire les préjugés, il eſt inconcevable que nous ſoyons encore au tems de la ſuperſtition. (1)

(1) Ne voit-on pas de nos jours un des plus puiſſans princes de l'Allemagne ſoutenir de toute ſon autorité un ſuppôt de la cour de Rome, contre l'avis de tous les évêques germaniques, & d'ordonner à ſes

Zwingle, Hus, Calvin, Luther ont été de grands hommes ; ils ont eu le courage de s'élever contre le fanatiſme & contre le clergé, redoutable dans ces tems ſuperſtitieux ; ils ont détruit une partie des préjugés ; c'eſt à eux, peut être, que l'on doit les écrits philoſophiques que nous ont donnés depuis des hommes célebres ; ils ont fait naître les idées, que l'on doit refuſer d'admettre tout ce qui choque le bon-ſens. Cependant ceux qui ſuivent leur doctrine ne ſont pas plus conſéquent pour cela ; à meſure qu'ils rejettent un article qui leur paroît abſurde, ils en adoptent d'autres qui ne le ſont pas moins.

Allez leur dire que les miracles, tant du vieux que du nouveau Teſtament, ſont des inventions de génies groſſiers &

---

peuples de retomber dans une partie de leur ancienne ſuperſtition, d'où ils étoient à peine ſorti ? Son prédéceſſeur avoit aboli un grand nombre de fêtes à charge à chaque citoyen, & lui les inſtitue avec menace de châtier tous les contrevenans. (*Note des Editeurs.*)

ſuperſtitieux, vous les verrez les ſoutenir & les défendre, malgré qu'ils contrediſent manifeſtement la bonté & l'impartialité d'un Dieu juſte; ils rejeteront tous les miracles que les catholiques attribuent à leurs ſaints; mais ils croiront ſans ſcrupule, quelques révoltans qu'ils ſoient, tous ceux que Dieu doit avoir faits en faveur du peuple d'Iſraël, tous ceux qu'on attribue à Jéſus-Chriſt, tous ceux enfin que l'Écriture ſainte prête aux apôtres.

Nous voyons Saul enrôlé dans la milice du Sauveur d'une maniere particuliere; il fut ſi effrayé de la viſite inattendue de Jéſus-Chriſt, qu'il reſta aveugle pendant pluſieurs jours; mais tout étoit déjà préparé: le Seigneur qui venoit de le rendre aveugle, alloit en même tems lui chercher un médecin. Ananias reçut l'ordre d'aller impoſer les mains à Saul, pour qu'il fût rempli du Saint-Eſprit, & auſſi-tôt il recouvre la vue, car *il tomba de ſes yeux comme des écailles.*

Allez, Saul, allez annoncer votre aventure; mais ne la racontez point à des hom-

mes raiſonnables, car vous paſſerez pour un inſenſé. Prêchez la réſurrection du fils de Dieu, faites des proſélytes, enſeignez-leur la vertu, recommandez-leur la patience & la charité envers leur freres.

Mais Saul vous vous égarez. Comment, ayant le Saint-Eſprit dans le cœur, pouvez-vous livrer à ſatan des hommes ſemblables à vous & créés à l'image de Dieu? Il n'y a qu'un méchant & un envieux qui puiſſe ſe ſervir de tes expreſſions. « Ceux qui ont rejeté la foi, ont fait naufrage quant à elle; entre leſquels ſont Himenée & Alexandre, que j'ai livré à ſatan. » (1) Voilà les paroles conſolantes dont les apôtres ſe ſervoient conſtamment contre ceux qui refuſoient de croire à leur nouvelle doctrine. Bien loin de confondre un pécheur ou un incrédule par des miracles dont ils avoient reçu le pouvoir du ciel, pour ſauver des ames qui couroient à leur perdition, ils les livroient

(1) Épître de S. Paul à Timothée, chap. premier, v. 19 & 20.

tout vivans à ſatan, par des malédictions. Si ſatan étoit auſſi méchant que les diſciples de Jéſus-Chriſt, la venue du Meſſie lui pouvoit être plus profitable, qu'elle ne l'eût été pour le royaume des cieux.

Jamais les miniſtres de Dieu n'uſerent de clémence envers des peuples qui ne crurent aveuglément à leurs rêveries qui furent toujours à leur propre avantage. Nous les voyons perpétuellement être les hommes les plus barbares, les plus cruels, les plus vindicatifs, les plus dangereux dans un état. Dans le vieux Teſtament, les ſacrificateurs, à la tête des Iſraélites, ordonnent le carnage le plus terrible, & exterminent au nom de l'Éternel, des nations entieres, qui vivoient dans la paix & dans le bonheur, avant que ces brigands fuſſent venus les troubler dans leur pays. Pour ſe former une idée des horreurs que le peuple de Dieu commit par ſon commandement, que l'on parcoure les livres de Moyſe, & l'on trouvera les abominations que ce fanatique

ſe permit & fit exercer à ſa nation, en la perſuadant que c'étoit-là la volonté & le commandement de l'Éternel. (1)

Les apôtres, à l'exemple de leurs prédéceſſeurs, n'épargnoient perſonne quand ils pouvoient faire le mal impunément. Tandis qu'ils n'avoient en leur pouvoir que la force ſpirituelle, ils ſe contenterent de donner des malédictions à leurs ennemis; mais lorſque leur parti qui groſſiſſoit tous les jours, les mit en état de faire ſentir leur haine ſans s'expoſer, alors ils donnerent des preuves de leur méchanceté. Depuis les diſciples de Jéſus-Chriſt, leurs fideles ſucceſſeurs n'ont pas dégénéré en cruauté. Des millions d'ames ont été les victimes des pourſuites des eccléſiaſtiques; il n'y a pas une nation, pas une province qui ne ſe ſoit plus ou moins ſouillée par des actes de

(1) Nombres, chap. XXXI. Tout ce chapitre ne contient que les cruautés que le peuple d'Iſraël commit envers les Madianites, & le butin qu'il fit ſur ſes ennemis.

tyrannie, & toujours à l'inſtigation des miniſtres de Dieu.

Quand les prêtres ne pouvoient plus faire des miracles, ils ſe ſervoient de ruſe pour former des partis ; mais ayant une fois la force en main, ils ſe démaſquerent ſans ménagement, & tous ceux qui ne voulurent croire aveuglément à leurs bêtiſes, périrent ſous leurs coups.

C'eſt ainſi que les apôtres ſe crurent faire un mérite lorſqu'ils annoncerent Jéſus-Chriſt aux gentils. Ce n'étoit pas ce qu'ils s'étoient propoſé d'abord ; mais voyant que les Juifs étoient trop opiniâtres, ils ſe tournerent du côté des païens : ils eurent des reproches de la part des Juifs, mais ils ſe juſtifierent en leur contant des rêves. De tous les peuples de la terre, les Juifs étoient les plus déteſtables. Se croyant les enfans chéris de leur Dieu, ils étoient jaloux quand ce Dieu fit mine de partager ſes graces avec d'autres nations : ſi les diſciples de Jéſus-Chriſt euſſent trouvé plus de facilité chez eux, ils n'auroient jamais ſongé

d'annoncer la venue du Meſſie aux gentils : d'ailleurs c'étoit un paſſe-droit que Dieu faiſoit aux enfans d'Iſraël ; puiſque c'étoit aux Juifs qu'il l'avoit promis & qu'il le fit ſortir de leur race, pourquoi ne pas ſe tenir à eux ſeuls ? L'humanité auroit beaucoup gagné ſans ce changement de ſyſtême de la part de la Divinité, & perſonne ne ſe ſeroit damné chez les gentils, en ne pas croyant que Dieu avoit envoyé ſon propre fils, afin qu'ils fuſſent ſauvés, après qu'il eût été crucifié.

Il ne faut pas être ſurpris que Dieu ſe ſoit enfin tourné du côté des païens. Les Juifs étoient auſſi ingrats envers lui, qu'ils l'étoient envers les peuples parmi leſquels ils habitoient. Turbulens, inquiets, jaloux, perfides, voilà les caracteres diſtinctifs du peuple d'Iſraël, du peuple de Dieu.

Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt de voir les moyens extraordinaires que Dieu ſe ſervit pour délivrer S. Pierre des mains d'Hérode, tandis qu'il permit que S. Jaques fût décapité. Pourquoi donc attri-

buer cette partialité à Jéſus-Chriſt ? N'étoit-il pas autant intéreſſé à la conſervation de S. Jaques qu'à celle de S. Pierre, puiſqu'ils annonçoient la même doctrine ? Il faut raiſonnablement ſuppoſer que S. Pierre a été délivré d'une autre maniere que par l'ange du Seigneur : d'ailleurs perſonne ne l'a vu que lui, puiſque ſes gardiens dormoient ; mais il faut ſe contenter de ce que S. Pierre a bien voulu raconter.

Les diſciples de Jéſus-Chriſt imitoient parfaitement leur maître ; ils ne faiſoient jamais de miracles pour leur propre ſûreté : par-tout où ils ſe trouvoient embarraſſés eux-mêmes, le Saint-Eſprit les abandonnoit, & toute leur ſcience ne conſiſtoit plus, que dans quelques diſcours découſus & dépourvus de bonſens. Il ne falloit d'ailleurs pas être trop curieux de leurs miracles, car la plupart n'étoient faits que pour cauſer du mal.

S. Paul étant arrivé à Paphos, où il trouva Barjéſu, homme d'eſprit & difficile à vouloir ajouter foi à la mort & à

la réſurrection du Sauveur, ne put donner des preuves plus claires de la vérité de ſa miſſion, que de rendre aveugle *pour un certain tems*, l'incrédule Barjéſu qui a oſé lui faire des queſtions. « Fils du diable (1), lui dit S. Paul, ne ceſſeras-tu point de renverſer les voies du Seigneur qui ſont droites? C'eſt pourquoi la main du Seigneur va être ſur toi, & tu ſeras aveugle ſans voir le ſoleil juſqu'à un certain tems. » Probablement que S. Paul ne put le rendre aveugle pour toute ſa vie; car il eſt vraiſemblable qu'il l'auroit fait, en jugeant de la maniere dont il lui parloit.

Tout ce que l'on peut dire à la louange des apôtres, c'eſt qu'ils ne paroiſſoient pas avoir la ſoif de l'or & de l'argent, comme les prêtres de nos jours, & comme

(1) Actes des apôtres, chap. XIII, v. 10. Quelle divinité ces termes annoncent dans la bouche d'un diſciple de Jéſus-Chriſt! Oh qu'il étoit conſolant d'entendre un *homme inſpiré* raiſonner de la ſorte!

les ſacrificateurs du vieux Teſtament. Moyſe qui ne parla jamais que par l'ordre exprès de ſon Dieu, (quelqu'inſenſées qu'étoient ſes demandes, il les faiſoit toujours comme venant directement de l'Éternel), ſavoit parfaitement apprécier le mérite de ces métaux. Il cherchoit par toutes ſortes de voies d'enrichir la race ſacerdotale ; à peine avoit-il ordonné des offrandes conſiſtant dans les plus beaux mâles de toutes les eſpeces d'animaux, qu'il exigeoit de l'or, de l'argent, des drogues aromatiques, &c. &c. &c.

Il eſt vrai que Moyſe, pour mieux réuſſir dans ſes projets & ne pas paſſer pour un ambitieux, demanda au peuple d'Iſraël ſes richeſſes pour la conſtruction du tabernacle. Mais les objets qu'il exigeoit, prouvent ſi clairement ſes vues politiques, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre. « Parle aux enfans d'Iſraël, lui dit l'Éternel, & qu'on prenne une offrande pour moi ; vous recevrez mon offrande de tout homme dont le cœur me l'offrira volontairement. C'eſt ici l'offrande que

vous

vous recevrez d'eux de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'hyacinte, de l'écarlate, du cramoisi, du fin lin, des peaux de moutons teintes en rouge, &c. » (1). Dieu qui étoit resté avec Moyse, pendant un long espace de tems, sur la montagne de Sinaï entouré simplement d'un nuage, exige tout-à-coup de son peuple, pour habiter parmi lui, un sanctuaire orné d'or & d'argent (2).

Lorsque nos prêtres avoient des tabernacles suivant le modele du sanctuaire des Hébreux, il falloit trouver d'autres ressources pour dépouiller les nations de leurs richesses. C'est à la suite de plusieurs actes de superstition, qu'ils imaginerent un purgatoire; c'étoit une occasion favorable de vendre leurs prieres à des gens imbécilles qui croyoient délivrer leurs parens ou leurs amis des plus cruelles souffrances, en donnant de l'argent à un

(1) Exode, chap. XXV, v. 2, 3, 4 & suiv.

(2) Ibid.

prêtre & en mettant ſes oraiſons, pour ainſi dire, à l'enchere.

Les apôtres ſont ſans reproches à cet égard; ils ne prétendoient pas être excluſivement en poſſeſſion des biens d'autrui; mais ils voulurent ſeulement partager avec eux; ce qui leur étoit en quelque façon pardonnable.

S'ils ont fait ſouvent des extravagances, ou ſi les écrivains du nouveau Teſtament leur en attribuent, c'eſt l'eſprit de leur tems, ou celui du tems des évangéliſtes, qu'il faut en accuſer; car parlant ſincérement, leur conduite, quelle qu'en ſoit la raiſon, ne reſſembloit ni à celle des ſacrificateurs du vieux Teſtament, ni à celle des prêtres de nos jours.

C'eſt pourquoi on pourroit accuſer le clergé d'aujourd'hui, d'avoir pris plutôt pour modele Moyſe, Aaron & leur race déteſtable, que les diſciples de Jéſus-Chriſt. D'ailleurs le caractere des premiers leur convient: arrogans, fiers, ambitieux, cruels, voilà comme étoient

les hommes qui portoient la tiare par l'ordre de l'Éternel, & voilà comme ont toujours été les moines & les prêtres. Toutes leurs vertus ne conſiſtoient que dans la fourberie & le menſonge: tromper des peuples crédules étoit conſtamment leur plus grande tâche.

Si l'on conſidere juſqu'où s'étendent les prétentions des miniſtres du Très-Haut, il eſt impoſſible d'y réfléchir ſans en être affligé. Non-ſeulement croient-ils poſſéder le pouvoir de damner quiconque leur déplaît, mais encore ils oſent mettre à l'épreuve des perſonnes qui leur ſont préſentées comme ſuſpectes à l'égard de la foi. Nous voyons une égale fourberie chez les Hébreux: on ne peut lire ſans indignation les paſſages de l'Écriture-ſainte, en réfléchiſſant aux dangers qu'étoient expoſées les femmes des Iſraélites. Combien de pauvres épouſes, accuſées d'infidélité par des maris jaloux & féroces, préſentées à l'épreuve à des impoſteurs, auront été les innocentes victimes de la ſuperſtition & de l'ignorance

où les tenoient leurs ſacrificateurs!

Femmes chrétiennes, ce n'eſt pas à votre religion que vous devez le changement d'un ſyſtême ſi pernicieux; mais à la raiſon. N'étoit-il pas douloureux pour une femme vertueuſe d'être préſentée devant un fourbe qui pouvoit la déclarer innocente ou coupable, ſelon ſes caprices? On ſait en quoi conſiſtoit l'épreuve & l'humiliation auxquelles elle étoit obligée de ſe ſoumettre, lorſque ſon mari la ſoupçonnoit d'infidélité, ſans aucune preuve quelconque.

Le mari jaloux fit venir ſa femme devant le ſacrificateur, portant avec lui ſon offrande; après pluſieurs cérémonies ridicules, il prend de l'eau ſacrée dans un vaiſſeau de terre, il y jette de la pouſſiere ramaſſée ſur le pavé, demande à la femme ſi perſonne n'a couché avec elle depuis qu'elle eſt ſous la puiſſance de ſon mari, & en lui faiſant avaler cette eau ſale & dégoûtante, peut-être empoiſonnée, il lui fait faire le ſerment d'imprécation, en lui diſant: « Que l'Éternel

te livre, devant tout ton peuple, à la malédiction à laquelle tu t'es assujettie; qu'il fasse tomber ta cuisse & enfler ton ventre. Et que ces eaux qui portent la malédiction, entrent dans tes entrailles, pour te faire enfler le ventre, & faire tomber ta cuisse ». (1) Peut-on pousser la superstition & l'impertinence au-delà de ces cérémonies iniques & barbares? Si le mari étoit l'ami du sacrificateur, il étoit assuré de son fait, & sa femme fut livrée à la honte & au désespoir malgré son innocence.

Comment est-il possible que la Bible serve de fondement à toutes les religions chrétiennes? Est-ce dans ce tissu d'absurdités qu'elle renferme que l'on peut puiser une morale sainte & convenable à l'homme? Les Juifs qui maudissent les soixante & dix traducteurs de l'Écriture sainte, devroient être les seuls en possession des fastes de leur nation. Capables de faire aujourd'hui ce que leurs

(1) Nombres, chap. V, v. 12 & suiv.

barbares ancêtres exécutoient il y a plusieurs milliers d'années, ils extermineroient encore des nations, s'ils possédoient la force, & toujours par le commandement de leur Dieu.

Moyse, leur législateur, n'étendoit pas seulement ses cruautés sur des peuples étrangers, mais il faisoit quelquefois sentir aux Israélites mêmes les actes les plus tyranniques. Sous prétexte d'abaisser la colere de Dieu, il ordonnoit souvent le plus grand carnage parmi les Juifs, pour les fautes les plus légeres, & dont il n'étoit pas exempt lui-même. Il faisoit pendre publiquement un grand nombre d'entr'eux, pour avoir voulu s'unir à des filles Moabites.

C'est ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir que Dieu se plaisoit d'avoir pour ses ministres des hommes cruels & insensibles aux cris de l'humanité : rarement trouve-t-on qu'il ait pris à son service un caractere doux & bienfaisant. Le fanatique Phinées, pour avoir trempé sa main dans le sang de plusieurs victimes,

eut, pour récompenſe de ſes crimes, l'honneur d'entrer en alliance avec ſon Dieu qui dit à Moyſe : « Phinées, fils d'Éléazar, fils d'Aaron le ſacrificateur, a détourné ma colere de deſſus les enfans d'Iſraël, parce qu'il a été animé de mon zele au milieu d'eux, & je n'ai point conſumé les enfans d'Iſraël dans mon indignation. C'eſt pourquoi déclare-lui que je lui donne mon alliance de paix, & l'alliance du *ſacerdoce* perpétuel ſera tant pour lui que pour ſa poſtérité, parce qu'il a été zélé pour ſon Dieu. (1) » Obſervez que l'indignation du *bon Dieu* n'avoit ceſſée, que lorſqu'il y eut vingt-quatre mille hommes immolés à ſa vengeance.

Cependant, malgré ces récits révoltans, les miniſtres de Dieu trouvent moyen de tirer parti de la conduite de Phinées; ils font voir que Dieu ordonne d'exterminer des hommes qui lui déplaiſent; ils font entendre que c'eſt leur

(1) Nombres, chap. XXV, v. 7 & ſuiv.

devoir & celui des rois. Hommes insensés, quand cesserez-vous d'animer les peuples les uns contre les autres pour la cause de votre Dieu ? Donnez-leur une fois l'exemple de la modération & de l'amour du prochain. Si les nations & leurs rois connoissoient leurs véritables intérêts, ou ils vous écraseroient tous sans distinction, ou du moins ils mettroient un frein pour être à l'abri de vos séditions.

Sans doute, l'homme paroît être fait pour ajouter foi à tout ce que l'on débite touchant son Dieu. Méchant par nature, il lui faut un Dieu qui le justifie par ses propres actions : un Dieu constamment bon, ne rempliroit point ses vues. On nous dit que *Dieu a créé l'homme à son image ;* mais c'est tout le contraire ; c'est l'homme qui a créé Dieu d'après le sien, & d'après la foible nature humaine. N'est-ce pas offenser une Divinité que de lui attribuer un commerce directe ou indirecte avec des créatures remplies de défauts, avec des êtres imparfaits en tous

ſens, & qui ne doivent leur exiſtence qu'au haſard ? L'homme non content d'être le maître, par ſon intelligence naturelle, des animaux de toute eſpece, s'arroge encore le droit de traiter d'une façon ou d'une autre avec l'Eſprit céleſte, qu'il fait agir ſelon ſa volonté ; il n'eſt pas ſatisfait de pouvoir faire uſage de ſa raiſon, le don le plus précieux que la nature lui ait pu accorder, mais ſon ambition l'égare juſqu'à prétendre à vivre éternellement dans les plaiſirs avec ſon Dieu.

Hommes, ſi vous croyez un DIEU, reſpectez donc cet être incompréhenſible, & ne lui attribuez pas les plus grands déſaſtres qui puiſſent arriver ſur le globe que vous habitez. De la maniere dont vous le dépeignez, vous n'en faites pas ſeulement un homme, encore moins un Dieu, vous en faites un monſtre.

On auroit dû punir ſéverement tous les législateurs qui ſe vantoient tantôt d'être inſpirés d'une maniere inviſible, & tantôt de s'entretenir familiérement avec l'Être ſuprême. En rentrant en nous-mê-

mes, ne ſommes-nous pas forcés d'avouer que nous ne ſommes pas faits pour connoître, ou pour mieux dire, que nous ſommes indignes de vouloir pénétrer dans les myſteres d'une Divinité ?

Tout ce que nous ont tranſcris ces prétendus hommes inſpirés, eſt rempli de contradiction. Ici Dieu punit tout le genre humain pour la faute de leur premier pere. Mais à peine a-t-il prononcé ſa ſentence, qu'il ſe promet à lui-même de délivrer ſes créatures chéries par la mort de ſon propre fils. Dieu ne faiſoit-il rien en faveur des hommes juſqu'à la venue du Meſſie ? Étoient-ils totalement abandonnés à eux-mêmes pendant l'eſpace de quatre mille ans, que Jéſus vint pour les ſauver ? Point du tout : nous voyons des miracles étonnans ; Dieu conclut des alliances offenſives & défenſives avec ſon peuple ; ici il préſide en perſonne, là toute la puiſſance céleſte eſt à ſon ſervice ; tantôt il l'humilie, tantôt il le releve ; le peuple de Dieu ſe voit alternativement ſecouru & abandonné par ſon auguſte

Allié.... Les Juifs attribuerent tout à leur Dieu. Étoient-ils vainqueurs ? l'Éternel ſe trouvoit à la tête de leurs armées. Étoient-ils battus ? l'Éternel les avoit abandonné. Commettoient-ils les crimes les plus atroces ? c'étoit par l'ordre de l'Éternel.

Mais pourquoi Dieu, dans ſa bonne humeur, & lorſqu'il ſe réconcilioit avec une partie de ſes créatures, ne leur donnoit-il pas l'abſolution du péché originel ? N'étoit-ce pas fort ridicule de ſa part d'entrer en alliance avec des hommes contre leſquels il conſervoit une vieille rancune ? Il étoit impoſſible qu'une pareille alliance fût de longue durée, & que l'on retirât tout le fruit que l'on devoit naturellement attendre.

Dieu s'allier avec des hommes ! Et pourquoi ? eſt-ce pour ſe mettre en ſûreté contre une puiſſance redoutable & inconnue ? Non ; ce n'eſt que pour exterminer des nations paiſibles, qui eurent le malheur de ne pas connoître le Dieu des Iſraélites, & qui étoient exclues

de l'alliance qu'il avoit faite avec eux.

Nous voyons encore de nos jours les chrétiens imiter en quelque maniere les Juifs ; on ne ſe fait pas le plus léger ſcrupule de vouloir s'attacher la Divinité par des prieres & des actes de dévotion, pour le ſuccès de ſes armes : on invoquera ſon aſſiſtance pour la guerre la plus injuſte. Le même Dieu ſera tourmenté dans le même tems & pour la même raiſon, chez les divers peuples qui ſe voient à la veille d'une rupture. Chacun eſpere de l'engager à ſoutenir ſa cauſe contre l'ennemi qu'il a à combattre. Le chrétien catholique cherche à s'aſſurer ſa protection, en intéreſſant la mere de Dieu & une partie des ſaints les plus accrédités, tandis que le chrétien proteſtant s'adreſſe directement à Dieu par des jeûnes & des prieres d'un autre genre. Quelle conduite doit tenir la Divinité, *le Pere de tous les hommes*, dans une pareille criſe ? Doit-il protéger une nation au détriment de l'autre, ou doit-il les abandonner à leur courage & à leur

habileté ? D'ailleurs, en jugeant d'après la conduite qu'il tenoit envers les Iſraélites, il eſt impoſſible de ſavoir ſi l'on a tort ou raiſon.

Après une victoire, après qu'il eſt prouvé que l'on a cauſé plus de mal à ſon ennemi qu'il n'a pu faire, on chante le *Te Deum;* on remercie Dieu de ce qu'il a bien voulu préſider & donner ſa bénédiction, pour avoir pu maſſacrer & exterminer ſes créatures ; plus on a fait de malheureux, & plus les graces qu'on lui rend ſont éclatantes. Quoi, hommes inſenſés ! vous croyez qu'un Dieu juſte & impartial ſoit flatté de ce que vous le faites le principal auteur de vos cruautés, de ce que vous lui adreſſez des remerciemens pour vous avoir ſoutenu dans le crime ? Étrange opinion, qui cependant ſe trouve chez toutes les nations !

Ne ſeroit-ce pas plus raiſonnable de faire pénitence, de demander pardon à Dieu d'avoir fait du mal à ſon prochain de gré ou de force, que de ſuppoſer qu'il prend plaiſir à votre reconnoiſſance ? Chrétiens,

noient que l'on fît paſſer tous les mâles au fil de l'épée, en conſervant les femmes, les petits enfans & les bêtes. Mais à peine avoient-ils uſé de cette clémence envers des créatures qu'ils ne redoutoient point, qu'ils firent mourir tous les êtres vivans qui ſe trouvoient dans les villes conquiſes.

Ce ne ſeroit que peu de choſe, ſi l'on ne trouvoit dans l'Écriture ſainte que de ces paſſages hiſtoriques, qui ne regardent nullement la foi; tout ce qui nous paroît ridicule, c'eſt que ces ſortes de matieres auroient dû être retranchées d'un livre qui ſert de baſe à la religion. Si les Juifs étoient jaloux de poſſéder les deſcriptions des guerres & conquêtes de leur nation, ils auroient pu faire une hiſtoire ſéparément. D'ailleurs, de la maniere dont tout eſt écrit, il auroit été aſſez difficile de ſéparer les loix de Dieu d'avec les loix de leurs chefs; car le Dieu jaloux & terrible ſe trouvoit conſtamment au milieu d'eux.

Peu à peu la Divinité s'éloignoit de

ſon peuple ; elle ne le gouvernoit plus que par ſes miniſtres, qui n'étoient pas toujours bien inſtruits de la conduite qu'ils devoient tenir. La plus grande faute que les ſacrificateurs euſſent pu commettre, c'étoit de partager leur autorité avec des rois que le peuple d'Iſraël demandoit à hauts cris. Quoique les rois ſacrés par la main des prophetes, leur furent quelque tems ſoumis, ils ne laiſſerent pas que de s'approprier bientôt la plus grande partie de l'adminiſtration.

S'il y a dans la Bible encore quelques parties qui méritent ſur-tout d'être critiquées, c'eſt certainement le livre de Job. On doit être convaincu que ſon hiſtorien ne pouvoit être qu'un ignorant, qui ne connoiſſoit ni la nature qu'on attribuoit à l'Éternel, ni celle de ſatan qui dût être éternellement banni de devant la face du Dieu redoutable qui l'avoit précipité dans les abymes. N'eſt-il pas plaiſant de voir ſatan ſe confondre avec les enfans de Dieu & ſe préſenter tout eſſoufflé devant l'Éternel ? & bien loin

de trouver mauvais une pareille hardieſſe, Dieu s'entretient très-familiérement avec celui qui l'avoit voulu détrôner, & qui avoit ſoulevé des millions d'anges contre lui. Peut-être cette entrevue avoit-elle pour but une réconciliation entre les chefs du Paradis & de l'enfer? Rien moins que cela. Dieu qui s'enorgueilliſſoit d'avoir dans la perſonne de Job, qui étoit extrêmement riche, un homme integre & droit, de façon qu'il étoit le ſeul ſur toute la terre qu'il remarquoit particuliérement, demanda en ſouriant à ſatan, qui venoit de courir çà & là ſur la terre, s'il n'avoit point obſervé ſon fidele ſerviteur Job. Satan qui ne croyoit pas que l'on pût être vertueux étant accablé de malheurs & de miſere, répondit à l'Éternel, en hauſſant les épaules, qu'il étoit fort facile à Job d'être vertueux & de craindre ſon Dieu, puiſqu'il le combloit de ſes faveurs & qu'il lui avoit donné des richeſſes immenſes. Dieu qui n'avoit point réfléchi à ces raiſons, donne le pouvoir à ſatan de détruire tout ce qui appartenoit à

Job ; il ne s'agit plus que de mettre en exécution ce pouvoir, afin que le ſaint homme ſuccombât, pour juſtifier le doute qu'avoit fait naître ſatan dans l'entretien avec ſon Dieu. Job, au milieu de ſes offrandes & de ſes prieres, reçut l'affligeante nouvelle, que tous ſes brebis, bœufs, ânesſes, avoient été détruits & enlevés, & ſes ſerviteurs paſſés au fil de l'épée. Les meſſagers qui lui rapporterent ces avis, n'avoient pas achevé leurs récits, que ſurvint un quatrieme, qui lui dit que ſes enfans, au nombre de dix, avoient été enſemble à ſe réjouir honnêtement chez leur frere aîné, lorſqu'un vent impétueux s'élevoit avec tant de violence, qu'il fit tomber la maiſon & écraſer toute l'aſſemblée.

Que fit Job dans ces circonſtances ? Job, plus juſte que ſon Dieu qui avoit ſuivi les mauvais conſeils de ſatan, ne murmura point, ſe conſola de ſes pertes, & donna par-là les plus grandes preuves de ſon intégrité.

Cependant ſatan ne perdit point cou-

rage; il se présente une seconde fois devant l'Éternel, qui le reçut avec beaucoup de civilité. Dieu tout enivré de la constance de Job: eh bien, dit-il à satan, as-tu considéré mon serviteur Job? tu vois comme il conserve son intégrité, *& cependant tu m'as incité contre lui pour l'affliger sans sujet.* L'Éternel qui fait ici un aveu assez ingénument & qui paroît s'en repentir, permet pourtant à satan, d'après de nouvelles représentations, de frapper son fidele serviteur d'un ulcere malin depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.

Job, si j'ajoutois foi à ton histoire, j'irois plus loin que toi: sans être accablé de tes maux & de tes afflictions, je maudirois non-seulement mon existence, mais mon indignation me conduiroit jusqu'à maudire le perfide tentateur.

Cependant Job, ce dieu incarné, (car Job mérite ce titre,) commence à perdre patience: les maux qu'il essuie le forcent enfin de se plaindre, & c'est dans l'excès de sa douleur qu'il dit cette phrase sen-

tentieuſe : « Pourquoi la lumiere eſt-elle donnée au miſérable, & la vie à ceux dont le cœur eſt dans l'amertume ? Pourquoi la lumiere eſt-elle donnée à l'homme dont le chemin eſt caché, & que Dieu a environné de tous côtés de ténebres ? (1)

Pendant que Job ſupportoit ſes douleurs avec autant de patience qu'il eſt poſſible de lui en ſuppoſer, ſurvinrent ſes amis pour le conſoler. Pluſieurs chapitres du livre de Job ne contiennent qu'une leçon auſſi ennuyeuſe pour le lecteur bien portant, qu'elle l'aura dû être à Job accablé de douleurs. Quelle conſolation un moribond tireroit-il du diſcours d'un prêtre, ſi celui-ci alloit lui dire, entr'autres rapſodies : « Le rugiſſement du lion & le cri du grand lion ceſſent ; les dents des lionceaux ſont arrachées. Le lion périt faute de proie, & les petits du vieux lion ont été écartés. » Qu'avoient de commun ces lions & ces lionceaux avec les ulceres de Job ? Il étoit fort na-

(1) Job, chap. III, v. 20 & 23.

TAYLOR INST. OXFORD

turel qu'il devoit enfin se lasser des discours de ses amis, qui bien loin d'imaginer un complot entre Dieu & satan pour accabler injustement l'innocent Job, lui firent entendre ouvertement qu'il avoit mérité tout ce qui venoit de lui arriver.

A peine Job étoit-il débarrassé de ces ennuyeux consolateurs, que l'Éternel vint lui parler du milieu d'un tourbillon. Job n'aura pas perdu au change ; car le discours d'un Dieu doit nécessairement emporter sur celui des hommes. Voici le début de l'Éternel : « Qui est-ce celui qui obscurcit mon soleil par des paroles sans science ? » Qu'est-ce que l'Éternel entendoit dire par ces paroles à un homme qui souffroit les plus cruelles douleurs par son bon plaisir ? Il étoit plus pardonnable à Job de déraisonner que non pas à l'Éternel. Mais on ne sera plus surpris de cette question, quand on aura lu le chapitre XXXVIII du livre de Job en son entier.

Il n'y a qu'une imagination en délire qui puisse mettre un pareil discours dans

la bouche d'un Dieu. Quoi, dit l'Éternel à Job, eſt-ce toi qui a créé la terre ? eſt-ce toi qui a renfermé les eaux dans leurs bords ? eſt-ce toi qui fais pleuvoir, qui regle le cours des aſtres, qui produit la roſée, la neige, la glace ? enverras-tu les foudres, enſorte qu'elles partent & qu'elles te diſent : nous voici ? Qui eſt-ce qui pourra raconter ce qui ſe paſſe dans le ciel avec ſageſſe, & arrêter les influences des cieux, lorſque la pouſſiere eſt détrempée par les eaux qui l'arroſent, & que les *mottes* de la terre ſe rejoignent ? »

Qu'eſt-ce que Job auroit pu répondre à des queſtions ſi délicates ? Que diroient nos plus grands phyſiciens ſi Dieu leur parloit ſur ce ton-là ? Ils ne verroient pas plus clair que Job, qui prit le parti de ſe taire & qui aima mieux paſſer pour un ignorant que de s'engager dans une diſpute où il ne ſeroit probablement pas ſorti vainqueur.

Mais Dieu n'avoit pas encore achevé de faire l'étalage de ſa puiſſance & de ſes œuvres ; le chapitre XXXIX & les deux

ſuivans ſont ſi comiques, que l'on peut dire qu'il n'y a pas de charlatan comparable à l'Éternel. « Chaſſeras-tu la proie pour le vieux lion, dit-il à Job, & raſſaſieras-tu les lionceaux qui cherchent leur pâture? qui eſt-ce qui prépare au corbeau ſa nourriture, lorſque ſes petits courent çà & là, *crient au Dieu fort*, parce qu'ils n'ont rien à manger?

On a conſtamment ſoutenu que l'homme étoit la créature la plus parfaite que Dieu ait créé: ſi cela eſt, Dieu ne ſe vante ni de la ſtructure ni de l'intelligence dont il l'a douée. Trouve-t-on dans la ſainte Écriture un ſeul endroit où Dieu décrit avec autant de chaleur les qualités de l'homme, comme il le fait dans le livre de Job en parlant du *béhémoth*, du *léviathan* (1) & même du *cheval?*

Après que l'Éternel eut donné pluſieurs défis à Job, il lui dit: « *As-tu un bras*

(1) La ſainte Ecriture ſuppoſe que le premier eſt l'éléphant, & l'autre un gros poiſſon, ou le crocodile.

comme

comme le Dieu fort ? ta voix tonne-t-elle comme la *fienne ?* » Job n'osant se mesurer avec le Dieu fort, garde le silence & écoute paisiblement la suite du discours de l'Éternel. « Considere, lui dit-il, le béhémot que j'ai créé avec toi; il mange le foin comme le bœuf. Sa force est dans ses flancs, & sa vigueur est dans le nombril de son ventre. Il remue sa queue comme un cedre, les nerfs de ses hanches sont entrelacés. C'est le chef-d'œuvre du Dieu fort : celui qui l'a fait lui a donné son épée. » La description que fit l'Éternel du *léviathan*, quoiqu'il ne soit pas compté pour son chef-d'œuvre, n'est pas moins curieuse. Suivant Dieu, « il n'y a rien sur la terre qui puisse lui être comparé; il a été fait pour ne rien craindre. »

Quand on considere le fondement de l'édifice des religions chrétiennes & judaïque, on ne peut concevoir que de pareilles foiblesses aient pu prendre racine dans le cerveau de l'homme. Est-il possible que l'on puisse envisager comme divins des fables destituées de toute vraisem-

rendit auſſi ſept fils & trois filles, qui, ſelon l'Écriture ſainte, « étoient les plus belles femmes dans tout le pays, & leur pere leur donna une portion de ſon héritage, comme à leurs freres : » de ſorte qu'en prenant les choſes dans leur vrai ſens, ceux qui avoient le plus de profit de toute cette chicane, étoient les beaux-fils de Job, qui, étrangers juſqu'alors à toute l'hiſtoire, obtinrent beaucoup de bétails, avec les plus belles filles que l'on ait vu dans le pays de Huts. Selon moi, la bénédiction que reçurent ceux-ci, valoit mieux que la grande conſidération que Dieu témoignoit à ſon fidele ſerviteur Job, « qui mourut fort âgé & raſſaſié de jours. »

Ici l'hiſtoire de Job finit : Dieu croit avoir tout réparé ; il a rendu à ſa victime le double de ſes beſtiaux, il lui a fait avoir ſept fils & trois filles en place de ceux qu'il avoit fait écraſer. Ne pourroit-on pas demander à l'Éternel, comment il a récompenſé ces pauvres créatures qui ont péri par le pouvoir qu'il avoit

accordé à ſatan ? Les premiers enfans de Job ſe ſentoient-ils aſſez indemniſés, d'être remplacés par d'autres ? Les ſerviteurs qui ont été paſſés au fil de l'épée par les Sabéens, étoient-ils ſatisfaits lorſque leur maître poſſédoit ſix pour trois, ou douze pour ſix en leur place ? On pourra me dire, que Dieu les a retité chez lui ; mais s'ils n'étoient pas préparés à la mort, comme l'on peut préſumer avec juſtice, puiſqu'ils étoient ſous la puiſſance de ſatan, que ſont-ils devenus ? Satan a-t-il été obligé de les relâcher, ou Dieu les lui a-t-il abandonné ſans autre forme de procès ? . . .

Si nous faiſons ici ces obiections, ce n'eſt pas dans la vue de prétendre que Dieu rendît compte de ſes actions ; c'eſt ſimplement pour faire ſentir l'abſurdité de cette hiſtoire. Cependant, malgré que Dieu ſoit repréſenté comme l'être le plus capricieux & en même tems le plus injuſte que l'on puiſſe imaginer, les miniſtres de toutes les religions chrétiennes trouvent moyen d'en tirer parti, & ils ne voient

pas que ce que Dieu fait ici à Job, doit naturellement inſpirer de la méfiance aux fideles.

Pourquoi laiſſe-t-on ſubſiſter dans l'Écriture ſainte des paſſages qui peuvent donner une mauvaiſe opinion de la Divinité ! Eſt-il néceſſaire que Dieu ſoit en liaiſon avec ſatan pour tenter un foible mortel ! Ne ſavoit-il pas d'avance tout ce qui alloit arriver, & avoit-il beſoin de ſuivre le conſeil de ſatan pour ſavoir ſi Job perſiſteroit ou non dans ſon intégrité, lorſqu'il ſeroit accablé de maux & de malheurs ! Périſſent à jamais tous ces fanatiques qui veuillent nous forcer d'adorer une Divinité, qu'ils nous font connoître ſous des traits auſſi odieux !

Il eſt vrai que l'Écriture ſainte fourmille des plus grandes cruautés, que l'on attribue ſans ménagement à l'Éternel ; & ſi l'on obſerve ce qui eſt arrivé au peuple d'Iſraël au ſujet du dénombrement que fit faire le roi David, l'on ne ſera plus ſurpris de la mort tragique des premiers enfans de Job.

Le roi David, qui étoit presque continuellement en guerre avec les Hammonites & les Philistins, pour connoître probablement l'état de ses armées & la population de ses provinces, ordonne à Joab & aux principaux du peuple, de faire le dénombrement de ses sujets. Joab obéit à regret, & n'exécuta l'ordre du roi qu'en partie. Quoiqu'il n'y eut rien en apparence qui put offenser le Dieu d'Israël, cette conduite de la part de David lui déplut: David commence à s'en douter & à s'en repentir, & pour prévenir la colere de son Dieu, il lui dit: « J'ai commis un très-grand péché d'avoir fait une telle chose: je te prie, pardonne maintenant l'iniquité de ton serviteur, car j'ai agi très-follement. »

Est-ce qu'un Dieu bon n'auroit pas dû pardonner à David, après qu'il eut fait un aveu sincere de sa faute & lui avoit demandé grace? Chacun s'y seroit attendu, sur-tout si l'on considere la nature du péché.

Que fit le *Dieu de miséricorde?* Indigné

de ce que David avoit osé faire faire le dénombrement de son peuple, sans son commandement, envoya le prophete Gad au roi, pour lui annoncer sa disgrace, & pour lui dire que par grace spéciale, il lui laisseroit choisir entre trois fléaux, savoir : la peste, la famine ou la guerre. David, qui fut vivement pressé de la part du prophete à se décider promptement, choisit la peste. Gad rend compte de son ambassade & du choix qu'avoit fait David, & l'Éternel se prépare au carnage.

Le peuple d'Israël vivoit dans la plus parfaite sécurité, lorsque son Dieu envoie un ange, armé d'une épée, ravager la terre qu'il habitoit. Soixante & dix mille hommes périrent sous les coups de cet ange redoutable ; & il se préparoit à frapper Jérusalem, lorsque l'Éternel, curieux de voir l'effet de sa colere, regarda & fut touché de compassion. L'ange alloit continuer sa besogne, lorsque Dieu lui dit de remettre l'épée dans le fourreau jusqu'à nouvel ordre.

Pourquoi Dieu ne daigna-t-il pas re-

garder plus tôt ? peut-être que le ſpectacle de ſa cruauté envers des créatures innocentes, l'auroit touché avant qu'il y eût ſoixante & dix mille hommes de tués par ſon ange deſtructeur. Peut-on louer ſans flatterie la compaſſion de l'Éternel ? Il ſeroit abſurde de trouver cette conduite équitable.

David, conſterné de l'affliction où il voyoit ſon peuple qu'il aimoit & chériſſoit, s'adreſſe à ſon Dieu pour lui faire ceſſer le dégât qu'il cauſoit parmi ſes ſujets. « N'eſt-ce pas moi, lui dit-il, qui ai commandé de faire le dénombrement du peuple ? C'eſt moi qui ai péché & qui ai très-mal agi ; mais ces brebis qu'ont-elles fait ? Éternel mon Dieu, je te prie que ta main ſoit ſur moi & ſur la maiſon de mon pere, & qu'elle ne ſoit point ſur ton peuple pour le détruire. » La conduite que l'on prête à David eſt divine ; mais comment trouvez-vous celle du bon Dieu ?

Quel roi ou prince craindroit aujourd'hui une peſte dans ſes états, pour avoir fait faire, ſans l'ordre de l'Éternel, le dé-

nombrement de ſes ſujets ? Cependant vous voyez, d'après l'Écriture ſainte, à quoi étoient expoſés les Iſraélites, de ce que leur roi voulut ſavoir leur nombre. Il ſeroit aſſez étrange qu'un roi qui ſe verroit à la veille d'une guerre, ne pût, ſans un avis de l'Éternel, ſavoir l'état de ſon armée ni de ſes finances. Mais comme tout change avec le tems, il paroît que Dieu a abandonné ſes prétentions, & qu'il laiſſe faire les rois & les princes ſelon leur bon plaiſir.

De pareilles hiſtoires ſeroient fort propres à induire nos rois en erreur : il ſeroit flatteur pour eux de croire que Dieu punît les nations pour des fautes qui leur ſont perſonnelles ; mais allons doucement ; vous verrez que l'Éternel change à chaque inſtant, & que l'on ne peut compter ſur rien.

Dieu n'a-t-il pas une eſpèce de code de loix, une regle, un principe dans les châtimens ? ou ſuit-il tout ſimplement le caprice qui le domine dans le moment où l'on peche ? D'après ce que nous voyons

dans la ſainte Écriture, il paroît qu'il n'y a rien de fixe.

David commet un adultere avec la femme d'Urie, qu'il cherche par toutes ſortes de flatteries d'engager de retourner dans ſa maiſon auprès de ſa femme, pour que ſon crime reſta caché. Urie, qui pénétra les deſſeins de ſon roi, ne rejoignit point ſa femme; David lui-même lui fit des repréſentations; mais il éluda l'entrevue avec ſa femme, en diſant au roi que l'arche, Iſraël & Juda logent ſous des tentes. En vain David le fit-il venir & l'enivrer en ſa préſence; Urie perſiſta à ne point deſcendre dans ſa maiſon. Quel parti reſte-t-il à prendre? David écrivit une lettre à ſon général Joab, pour lui recommander de faire enſorte qu'Urie ſoit tué dans le combat. Ce qui ne manqua pas d'arriver; Urie, qui paroiſſoit être un vaillant homme, fut lâchement abandonné, ainſi que beaucoup d'autres, & ils périrent par le commandement de leur roi.

On voit par cette noirceur que David

cherchoit à se débarrasser d'Urie, afin qu'il pût épouser Bath-Sçébah, de laquelle il étoit devenu passionnément amoureux.

Mais cette action déplut à l'Éternel, qui envoya le prophete Nathan pour annoncer à David que le fils qui lui étoit né de la femme d'Urie, mourra. Mais si David étoit jaloux, la mort de cet enfant lui devoit être plus supportable, que ce que l'Éternel lui fit encore déclarer par la bouche de ce prophete. « Ainsi a dit l'Éternel : voici, je vais susciter contre toi un mal qui naîtra de ta propre maison, j'enleverai tes femmes devant tes yeux, je les donnerai à un de tes proches, & il dormira avec tes femmes, à la vue du soleil qui t'éclaire. » (1) Ç'auroit été une belle sentence, si elle eût été faite en faveur d'Urie, & qu'il eût pu en profiter. Quoi qu'il en soit, ce que vient de dire le prophete Nathan, doit servir de leçon aux rois ; il est clairement prouvé que s'ils enlevent des femmes à leurs sujets,

(1) II Samuel, chap. XII, v. 11.

que ceux-ci ont le droit de repouſſer l'injure par l'injure, ſans que la majeſté royale puiſſe s'en offenſer. Bien mieux encore, David qui avoit un grand nombre de femmes, fut obligé de ſe ſoumettre à cette ſentence pour chacune d'elles, quoiqu'il n'en eut pris qu'une injuſtement.

Si l'on a rapporté l'hiſtoire du crime de David, ce n'étoit que pour faire un parallele entre le châtiment qu'il ſubit à cette occaſion, & celui que reſſentit tout le peuple d'Iſraël lors du dénombrement. David fait enlever une femme par ſes gens, commet un acte d'adultere avec elle, fait tuer ſon mari & avec lui beaucoup de braves gens par une trahiſon perfide & indigne d'un grand prince, & eſt quitte pour la perte de ſon enfant ſacrilege, tandis que Dieu fit périr ſoixante & dix mille hommes, à cauſe qu'ils avoient été comptés par l'ordre de leur roi. Eſt-ce que l'Éternel ſeroit l'ennemi juré de l'arithmétique ?

Quelle énorme différence du crime de David envers Urie & ſes malheureux

compagnons, & de celui du dénombrement de ſes peuples ! Et quelle partialité dans les châtimens de l'Éternel !

A chaque phraſe de la Bible, on ne voit que les caprices que les prophetes voulurent bien attribuer à leur Dieu. Ici David eſt puni lui-même de ſes péchés; là c'eſt ſon peuple qui ſupporte la peine : comme ſi un Dieu juſte pouvoit punir des créatures innocentes, & épargner le coupable. Heureuſement n'ont-ils pas perſiſté dans cette opinion. A quoi ne ſeroient pas expoſés les empires, ſi Dieu vouloit les exterminer à chaque petite faute que pourroient faire leurs rois !

Ce qui faut encore obſerver à l'occaſion de David, ce grand faiſeur de pſeaumes, c'eſt la haine qu'il conſervoit contre Abſalom, lorſqu'il fit tuer ſon frere Amnon. C'étoit peut-être le ſeul acte qui lui fût pardonnable. David avoit une fille fort belle nommée Tamar, & qui étoit vertueuſe. Le perfide Amnon, frere de Tamar, vint amoureux d'elle ; il conſulte un de ſes amis ſur le moyen de ſatisfaire ſa

paſſion ; celui-ci lui conſeille de faire le malade, & de demander à ſon pere que Tamar le ſervît pendant ſon indiſpoſition. Le pere conſent, (peut-être étoit-il du complot) & ordonne à ſa fille d'aller ſervir ſon frere Amnon. Celui-ci, après avoir engagé ſa ſœur de le ſuivre dans ſon cabinet, ſe ſaiſit d'elle, & nonobſtant ſes prieres & ſes repréſentations, il la viola & la chaſſa enſuite avec indignation. Abſalom, inſtruit de la perfidie d'Amnon, forma le deſſein de venger l'honneur de ſa ſœur par la mort de ſon frere. Au bout de deux ans, Abſalom donna un feſtin à tous ſes freres, & il ordonna à ſes domeſtiques, que lorſqu'Amnon ſeroit gai de vin, de le tuer: ce qui fut ponctuellement exécuté. Mais David, raviſſeur lui-même, bien loin que de punir ſon fils Amnon de l'acte de violence commis envers ſa propre fille, diſgracia Abſalom & ne voulut plus le revoir.

Nous ne ſoutenons pas que la vengeance d'Abſalom contre ſon frere ſoit louable ;

mais n'étoit-ce pas à David, à cet homme juſte qui étoit tous les jours en conférence avec Dieu, à punir ſon fils Amnon? La ſainte Écriture nous apprend ſeulement, que lorſque David fut inſtruit du viol fait à ſa fille, *il en fut fort en colere.*

Il paroît que les enfans des rois & des ſacrificateurs étoient les plus mal élevés dans tout Iſraël. On ſait les forfaits des enfans du ſacrificateur Héli & les abominations qu'ils commirent dans le temple même. Ceux du roi David, ſans en excepter Salomon, n'en étoient pas plus ſages; & la ſainte Écriture auroit fort bien pu nous épargner le ſcandale de leur conduite.

Ce qui eſt encore remarquable dans la vie de David, c'eſt de voir la préférence qu'il donnoit entre toutes ſes femmes, dont pluſieurs étoient filles de rois & de premiere diſtinction, à Bath-Sçébah, veuve d'Urie. Celle-ci ayant appris qu'Adonija vouloit ſe faire proclamer roi à la place de ſon pere, alla trouver David, & lui préſenta qu'elle & ſon fils Salomon, s'il

venoit à mourir ſans avoir donné un roi à Iſraël, ſeroient expoſés à la vengeance d'Adonija. David, ſans avoir égard aux droits établis par la nature, fit aſſeoir Salomon ſur le trône de Juda & d'Iſraël, au préjudice de ſon fils aîné.

Pour donner une idée du gouvernement du plus juſte des rois & des mœurs de ce tems-là, rapportons encore le ſoin que prirent ſes fideles ſerviteurs ſur ſes vieux jours. Pour ne pas renchérir ſur la matiere, nous la donnons ainſi que la ſainte Écriture nous l'a conſervée. « Or le roi David devint vieux & avancé en âge; quoiqu'on le couvrît d'habits, il ne pouvoit ſe réchauffer. Ses ſerviteurs lui dirent donc: qu'on cherche au roi notre ſeigneur une jeune fille vierge, qui ſe tienne devant le roi, & qui en ait ſoin, & qu'elle dorme dans ſon ſein, afin que le roi notre ſeigneur ſe réchauffe. On chercha donc dans toutes les contrées d'Iſraël une fille qui fût belle; & on trouva Abiſag Sçunamite, qu'on amena au roi. Cette jeune fille étoit fort belle,

elle avoit ſoin du roi & le ſervoit; cependant le roi ne la connut point.» (1) Si de nos jours des courtiſans zélés voudroient ſe ſervir d'un pareil moyen pour réchauffer leur roi à demi-glacé par l'âge & par la débauche, tout le monde crieroit au ſcandale; & cependant vous voyez que l'Écriture ſainte loue les ſerviteurs de David de leur ſoin.

On a pu voir dans la vie de David, que l'Eternel le ménagea dans toutes les occaſions; & quand il ne pouvoit plus dompter ſa colere ſur les fautes de ſon protégé, il la fit tourner contre ſon peuple. Eſt-ce parce que David avoit été oint roi par ſon commandement, & cette ſanction mettoit-elle à l'abri tous les rois d'Iſraël de la vengeance de l'Éternel? Point du tout: la colere de Dieu s'enflamma quelquefois ſi promptement, que le châtiment ſuivit immédiatement le péché.

(1) I Rois, chap. premier, v. 1, 2, 3, & 4.

Les rois, ainſi que tout le peuple d'Iſraël, étoient ſujets à des viciſſitudes continuelles. Qu'on écoute Dieu, lorſqu'il parle à Jéhu. « Voici je vais exterminer Bahaſça & ſa maiſon, que je mettrai dans l'état où j'ai mis celle de Jéroboam, fils de Nébat. Celui de la race de Bahaſça qui mourra dans la ville, ſera mangé par les chiens; & celui de ceux qui lui appartiennent, qui mourra dans les champs, ſera mangé par les oiſeaux des cieux. » Quelle ſentence contre des rois ſacrés par des prophetes ! Mais n'attribuons point ces cruautés à l'Éternel; il étoit auſſi étranger à ces attentats, qu'il l'étoit à ceux où ſuccomberent pluſieurs de nos rois. Toutes les révolutions que l'on vit en Iſraël, ne durent leur naiſſance qu'à des capitaines ambitieux, & qui chercherent à profiter de la foibleſſe de leurs maîtres. A peine le rebelle Zimri avoit-il tué le roi d'Aſa, & exterminé, ſans exception, tout ce qui appartenoit à ce malheureux roi, ſelon que l'Éternel l'avoit commandé par ſon prophete Jéhu,

qu'il fût poursuivi par Homri son rival, & forcé de se brûler lui-même dans son palais. Ainsi Zimri, pour avoir exécuté la volonté de Dieu en tuant son roi légitime, périt par sa propre main sept jours après son crime.

Il ne faut pas oublier de remarquer à qui les rois devoient la plupart des séditions. Le prophete Nathan, pour punir Adonija qu'il haïssoit, engagea David de proclamer roi son fils Salomon, & il ne perdit aucune occasion pour noircir de plus en plus Adonija auprès du roi son frere. Le prophete Jéhu, qui ne jouissoit pas de toute l'estime du roi d'Asa, se vengea de ce mépris, en révoltant Zimri & tous ceux qui étoient sous ses ordres: ainsi les rois se trouvoient constamment exposés, lorsqu'ils n'avoient pas pour amis les sacrificateurs & les prophetes.

D'ailleurs il n'étoit guere possible que tous ces nouveaux rois se maintinrent sous leurs trônes chancelans, sans l'appui des sacrificateurs : ceux-ci, qui avoient tout le pouvoir sur l'esprit d'une popu-

lace fanatique, pouvoient d'un ſeul mot faire maſſacrer leurs rois & leurs favoris. Un peuple toujours prêt à ſe révolter, ſaiſiſſoit avec ardeur l'ordre qui ſortoit de la bouche d'un prophete qu'il croyoit en conférence avec l'Éternel.

De la maniere dont les prophetes faiſoient enviſager les rois aux peuples, comment ne ſe ſeroient-ils pas portés aux plus grands excès, lorſque leurs guides ſpirituels les animoient contr'eux?

Les Iſraélites, continuellement en guerre avec les nations voiſines, étoient conduites, juſqu'au tems du prophete Samuel, par leurs ſacrificateurs, qui étoient en même tems les chefs de l'armée. Samuel qui cherchoit à établir ſes fils pour juges dans Iſraël, quoiqu'il ſut parfaitement qu'ils étoient des ſcélérats, fut prié par les anciens de leur donner un roi, à l'exemple des autres nations. Le ſaint homme embarraſſé dans cette circonſtance, conſulte l'Éternel qui lui dit: « Obéis à la voix du peuple dans tout ce qu'ils te diront; ce n'eſt point toi

qu'ils ont rejeté, c'eſt moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne regne point ſur eux. » (1)

Quoi! Dieu ſe croit rejeté, parce qu'une nation ne veut point pour chefs des hommes injuſtes! Eſt-ce que l'Éternel avoit quelque choſe de commun avec Joël & Abija? S'il vouloit qu'ils régnaſſent ſur Iſraël, pourquoi ne pas leur donner les qualités néceſſaires? Samuel, vous êtes un impoſteur, Dieu ne vous a point répondu cela.

Après que Samuel vit que le peuple perſiſtoit à demander un roi, il ne manqua pas de vouloir le détourner par des remontrances. « Votre roi, lui dit-il d'un ton prophétique, prendra vos fils & il les mettra ſur ſes chariots & parmi ſes gens de cheval, & ils courront devant ſon char; il prendra vos champs pour les donner à ſes ſerviteurs; il dîmera ce que vous aurez ſemé & ce que vous aurez vendangé; il dîmera vos troupeaux & vous ſerez

(1) I Samuel, chap. VIII, v. 7.

ſes eſclaves ; il prendra auſſi vos filles, pour en faire des parfumeuſes, des cuiſinieres, & des boulangeres, » Il ne falloit certainement pas être grand prophete, pour prédire ce qui ſe pratiquoit déjà chez leurs voiſins. Cependant la ſainte Écriture prête une inſpiration à Samuel, qui connoiſſoit aſſez l'abus que faiſoient de leur pouvoir les rois païens.

Nous ne voulons point ſuivre la conduite de tous les rois d'Iſraël ; on ſait d'ailleurs que Dieu ſe trompoit ſouvent dans ſon choix. Saül qui fut appellé par l'Éternel à cette importante charge d'une maniere miraculeuſe, a été le premier de faire voir, quoiqu'il ſurpaſſât tous les Iſraélites depuis les épaules en-haut, que Dieu a eu plutôt égard à ſa perſonne, qu'à ſes talens : ce qui n'a été que trop ſouvent vérifié depuis Saül juſqu'à nous ; il eſt vrai que les trônes étant devenus héréditaires, il ſe pourroit que Dieu ne s'en mêleroit plus. Tant mieux : car tous les rois oints par ſes ordres, ont été des tyrans, qui ne reſpectoient aucune loi ni divine ni humaine.

Salomon, qui reçut pour partage la ſageſſe de l'Éternel même, commit les plus grandes cruautés au moment qu'il obtint la grace qu'il avoit demandé à ſon Dieu. Le cœur rempli de haine contre ſon frere Adonija qui lui avoit diſputé la couronne, il le fit maſſacrer peu de tems après qu'il lui avoit promis ſa grace. On ne peut lire ſans frémir la conduite de Salomon.

Adonija qui ſe croyoit en ſûreté ſur la parole du roi, vint prier Bath-Sçébah, mere de Salomon, d'inſiſter auprès du roi ſon fils, pour qu'il lui accordât Abiſag Sçunamite (1) pour femme. Salomon ſurpris de voir ſa mere s'intéreſſer pour ſon frere, lui dit: « Pourquoi demandes-tu Abiſag Sçunamite pour Ado-

(1) Derniere femme de David; mais dont il ne put connoître ſi on l'avoit trompé ou non, en la lui donnant pour vierge. C'étoit apparemment par cette raiſon qu'Adonija la demandoit pour femme, & qu'il crut pouvoir vérifier, ſans ſcandale, ſi elle méritoit l'honneur de coucher dans le lit du roi ſon pere.

nija ?

mija? Demande plutôt pour lui le royaume, parce qu'il eſt mon frere aîné; » & ſous prétexte qu'Adonija conſpiroit contre lui, il ordonne à un de ſes ſatellites de le maſſacrer le même jour. La vengeance de Salomon n'étoit pas encore complete; il l'étendoit ſur tous ceux qu'il croyoit dans les intérêts de ſon frere. Le brave Joab, à qui ſon pere devoit ſon ſalut, fut également immolé à ſa haine.

Dieu, pour ſe conſerver le cœur de Salomon qu'il venoit de combler de ſageſſe, lui apparut dans différens tems, pour lui faire connoître ſes volontés. Que fit cet ingrat Salomon? Il tomba dans l'idolatrie ſur ſes vieux jours; il abandonna ſon Dieu, & éleva des temples aux idoles que ſes femmes adoroient; & non-ſeulement ſouffrit-il un culte que ſon Dieu abhorroit, mais il ſervit lui-même les faux dieux, & entraîna tout ſon peuple dans le péché. Cependant malgré ſes fautes, le vieux Salomon étoit de tems en tems viſité par l'Éternel, qui lui annonça que, puiſqu'il n'avoit point obſervé

ſon alliance avec lui, il alloit déchirer ſon royaume entre les mains de ſon fils, à qui il laiſſeroit une petite portion, en reconnoiſſance de la fidélité de David, ſon pere.

Salomon, pour ſoutenir un luxe & une dépenſe énorme, fut le premier roi d'Iſraël qui vérifia la prophétie de Samuel. Il mit des impôts conſidérables ſur ſon peuple, qui ne voulut reconnoître pour roi Roboam ſon fils, qu'à condition qu'il l'allégeroit du joug dont ſon pere l'avoit chargé; mais l'imprudent Roboam, au lieu de ſuivre l'avis que lui donnoient des hommes ſages, de délivrer le peuple de l'eſclavage où l'avoit réduit Salomon, lui dit: « Mon pere a mis ſur vous un joug peſant, mais moi, je le rendrai plus peſant encore. Mon pere vous a châtiés avec des verges; mais moi, je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes. » Roboam, avec de ſi belles diſpoſitions, perdit preſqu'entiérement le royaume d'Iſraël, & vérifia par-là ce que l'Éternel avoit prédit à ſon pere.

Il ne faut pas être étonné ſi Salomon accabloit ſon peuple de toutes ſortes d'impôts ; la ſainte Écriture qui auroit dû ſoigneuſement ſupprimer la plus grande partie de ſon hiſtoire, nous fait un étalage de la pompe qui régnoit à ſa cour ; elle eſt ſi inconſéquente, qu'elle croit faire une gloire à Salomon, en apprenant à la poſtérité, qu'il avoit ſept cents femmes princeſſes, & trois cents concubines. Dieu des cieux ! ſept cents femmes & trois cents concubines ! & la plupart des idolatres ! Comment Salomon, quelque appuyé qu'il fût de ſon Dieu, auroit-il pu réſiſter à toutes ces femmes ? Il falloit néceſſairement qu'il ſuccombât tôt ou tard, & qu'il fût entraîné dans l'idolatrie dont l'Éternel ne put le garantir.

Si la Bible ſe fût bornée à nous apprendre le grand nombre de femmes qu'avoit Salomon, paſſe encore ; mais y ajouter les trois cents concubines, cela eſt révoltant. Et puis que faiſoit Salomon de tant de femmes ? Étoit-il néceſſaire d'avoir ſept cents femmes pour n'avoir qu'un fils, encore

un fils imbécille ? Salomon, tu avois uſurpé la couronne à ton frere, & tu étois, ſuivant moi, indigne d'occuper le trône d'Iſraël. Comment, avoir ſept cents femmes, rien qu'un fils, & tomber dans l'idolatrie ? cela eſt impardonnable.

S'il prenoit fantaiſie à un de nos rois, à qui l'on ne donne qu'une femme comme au dernier artiſan, de ſuivre en partie les ſaints perſonnages du vieux Teſtament, tels que les rois David, Salomon & beaucoup d'autres qu'il ſeroient ſuperflus de nommer ; s'il vouloit entretenir, au lieu des gardes-de-corps, pluſieurs centaines de femmes & de concubines, comment les miniſtres de Dieu oſeroient-ils lui faire des remontrances ? comment lui prouveroient-ils que la religion s'y oppoſe, que Dieu défend à un roi comme à un ſimple particulier, d'avoir plus qu'une femme ? Ne pourroit-il pas les confondre avec la ſainte Écriture & renverſer tout d'un coup leurs allégués ? N'a-t-il pas les plus grandes preuves que Dieu ne s'eſt jamais déclaré à cet égard, & qu'il

laiſſe aux hommes la liberté de faire ſuivant leur bon plaiſir ? Vous voyez, hommes fourbes, que vous fourniſſez vous-mêmes les armes pour la deſtruction de votre religion, & bien loin que la ſainte Écriture puiſſe être regardée comme la baſe de votre édifice, elle ſert à le renverſer de fond en comble. Cachez, cachez votre Bible, de peur que nous n'ayons un jour un Salomon parmi nous, & que le Louvre ne devienne un ſerrail.

A quoi en ſeroient les mœurs des nations, ſi l'on ne conſultoit que ce que nous liſons dans le vieux & le nouveau Teſtament ? Heureuſement que la raiſon a fait & fera encore des progrès ſur l'eſprit humain, qui ne conſultera plus rien pour ſon bien-être que ce que le bon-ſens pourra approuver.

Quel déplorable tems que celui où les rois d'Iſraël n'écoutoient que leurs paſſions & fouloient aux pieds les loix de l'humanité ! où les chefs exterminoient au nom de l'Éternel, tous ceux qui leur parurent contraires à leurs intérêts, ſans

aucun égard ni pour l'âge ni pour le ſexe !

D'ailleurs, combien ne voit-on pas d'intrigue dans nos cours chrétiennes où il n'y a ordinairement qu'une femme qui jouiſſe de l'honneur de partager le lit du roi : il étoit impoſſible que les regnes de David & de Salomon ne fuſſent troublés & expoſés à des orages continuels, en conſidérant le nombre de femmes qui probablement avoient toutes leurs vues particulieres. Auſſi ne ſoyons pas ſurpris, ſi nous liſons que Jéhu fit tuer ſoixante & dix fils du roi d'Achab & quarante de ſes freres, ſans compter les autres perſonnes qui lui étoient attachées. Comment le royaume d'Iſraël, avec un pareil déſordre, ne ſeroit-il pas enfin tombé entre les mains de ſes ennemis ?

Nous l'avons déjà dit, les premiers légiſlateurs de toutes les nations abuſoient les peuples par la ſupériorité de leurs génies. Les uns ſe faiſoient paſſer pour des dieux eux-mêmes, tandis que les autres ne ſe diſoient qu'inſpirés par le Dieu univerſel : tous n'avoient pour

but que leur propre avantage. Ne conduiſant que des hommes qui reſſembloient à des brutes, il leur étoit facile de les ſubjuguer.

Nous avons fait voir l'abus que faiſoient les ſacrificateurs d'un pouvoir qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes, & qu'ils diſoient tenir de l'Éternel : on ne leur auroit point diſputé cette autorité, ſi leur conduite n'eût enfin ouvert les yeux à ceux qui les avoient écouté ſans réflexions. A force de réformer des loix qu'ils diſoient être celles de Dieu, on vit que ce n'étoient que leurs propres rêveries.

Il eſt clairement prouvé que ces groſſiers perſonnages donnoient des qualités à leur Dieu, ſelon que le cas où leur caprice l'exigeoit. Falloit-il un Dieu bon, un Dieu plein de miſéricorde, ils s'engageoient à le ramener à la raiſon, à lui faire entendre que l'homme n'étoit pas un être parfait, & qu'il falloit que l'Éternel lui pardonnât lorſqu'il demandoit grace devant lui. Leurs intérêts ou leur haine

exigeoient-ils un Dieu fort, un Dieu terrible, un Dieu jaloux, un Dieu vengeur, un Dieu exterminateur, auſſi-tôt les crimes les plus horribles étoient ordonnés au nom de l'Éternel, & chacun ſe portoit à l'excès, ſelon le zele qu'il avoit pour ſervir ce Dieu barbare; la voix de l'humanité fut étouffée, les cris de l'innocence ne firent plus d'impreſſion ſur ces cœurs endurcis, & ſemblables à des bêtes féroces, ils dévoroient tout ce qui tomboit en leur pouvoir.

Ce ſont là les idées qu'on nous donne du Dieu que nous adorons; voilà les hommes qui nous ont fait connoître ſes volontés. Il n'eſt pas douteux, que ſi l'on ne s'étoit occupé que de nos jours à nous donner des notions d'un Dieu juſte & bon, on l'auroit créé meilleur que ne l'ont fait les Hébreux: on ne lui auroit point attribué un caractere dont le plus méchant des hommes rougiroit. Dans le tems de Moyſe, il falloit, pour s'accorder avec les mœurs des peuples, que Dieu fût auſſi barbare que les hommes étoient inſenſés; ce n'eſt qu'à meſure que les mœurs s'a-

douciſſoient, que Dieu commençoit à devenir meilleur.

C'eſt-là l'origine du Dieu que nous connoiſſons; c'eſt ainſi qu'il a inſtitué ſes miniſtres, qui, lorſqu'ils furent privés du pouvoir civil, tâcherent de nous enchaîner du côté de l'eſprit: ne pouvant plus nous conduire ſur le champ de bataille, ils ſe chargerent de nous enſeigner la route que nous devons tenir pour le ſalut de nos ames. Mais trouvons-nous nos guides ſpirituels plus humains que les ſacrificateurs des Iſraélites? nous donnent-ils une opinion plus favorable de notre Dieu? Non; les châtimens qu'il fit eſſuyer alors aux Iſraélites dans ce monde, il nous les réſerve en partie pour l'autre. Pour la plus petite faute, il nous damne éternellement. N'eſt-on pas forcé d'avouer que nos prêtres ſurpaſſent les prophetes en méchanceté, & que nous ſommes plus à plaindre que ne l'étoient les enfans d'Iſraël? N'étoit-il pas préférable de ſupporter une peine dont on pouvoit être délivré par la mort, que de brûler toute l'éternité dans les flammes?

Nous croyons avoir ſuffiſamment démontré de quelle maniere les ſacrificateurs & les miniſtres de Dieu en général, ont abuſé le genre humain. Le pouvoir qu'ils prétendoient tenir du Très-Haut, n'étoit que celui qu'ils exercerent de leur propre chef ſur des nations ſauvages, & qui a été malheureuſement étendu juſqu'à nous. Par-tout les miniſtres d'un Dieu inviſible dominent les eſprits. Le païen, le mahométan, le juif, le chrétien, tous ſuivent aveuglément les loix que les ſerviteurs de Dieu leur font enviſager comme divines. Quoique Dieu ſoit repréſenté de mille manieres différentes, & défiguré de toutes façons chez chaque nation, tous croient avoir deviné juſte, & regardent les autres comme des hommes rejetés par le Dieu qu'ils adorent. N'eſt-ce pas une choſe inconcevable que tant d'hommes éclairés, par-tout & en tout tems, aient pu croire les fables abſurdes qu'on débitoit ſur la nature de la Divinité?

Après avoir prouvé la maniere dont a été établi le pouvoir eccléſiaſtique, diſons un mot ſur les progrès que firent les

premiers rois du peuple d'Iſraël, & ſur les moyens qu'ils emploierent pour étendre leur autorité.

Lorſque le prophete Samuel fut contraint par le peuple de lui donner un roi, il s'agiſſoit de partager l'autorité que les ſacrificateurs avoient exercée ſeuls juſqu'alors. Samuel, tout prophete qu'il étoit, ne prévoyoit pas qu'inſenſiblement le ſacerdoce perdroit ſon pouvoir : le vieux prophete agiſſoit cependant avec ruſe, dans le choix qu'il fit d'un roi. Pour ne pas être privé dans ſes vieux jours de l'influence qu'il avoit dans les affaires, il choiſit pour roi d'Iſraël Saül, un jeune homme inexpérimenté, qui n'avoit fait que garder les troupeaux de ſon pere Kis. Mais bientôt ce nouveau roi chercha à affermir ſon autorité & à ſe ſouſtraire autant qu'il lui étoit poſſible, de l'obéiſſance due à ſon vieux mentor. Saül, pour s'attacher le peuple, offrit, en l'abſence du prophete, un holocauſte à l'Éternel Samuel fut ſi indigné de cette hardieſſe, qu'il réprimenda publiquement le roi, & lui déclara que ſon regne ne ſeroit point

ſtable, & qu'il paſſeroit à un autre que l'Éternel s'étoit réſervé.

Samuel, du vivant de Saül, cherchoit un roi qui lui fût plus agréable : il oint David, qui étoit encore plus jeune que Saül. David étoit aux champs & gardoit les brebis, lorſqu'on lui annonça qu'il alloit régner ſur Iſraël.

Mais tous ces rois, à peine avoient-ils changé la houlette contre le ſceptre, que l'orgueil s'emparoit de leur ame. Ne cherchant qu'à ſatisfaire leurs paſſions, ils régnoient en vrais deſpotes. Se faiſant des ſatellites par des préſens, ils ſe virent bientôt en état de faire regarder leurs volontés pour des loix. D'ailleurs ces perſonnages, élevés parmi les beſtiaux juſqu'au moment qu'ils montoient ſur le trône, ne devoient-ils pas être fort propres à juger & à gouverner un peuple nombreux ? Il ne faut donc pas être ſurpris s'ils conduiſoient ſur leurs vieux jours les Iſraélites, comme ils avoient conduits leurs troupeaux dans leur jeuneſſe.

Ces rois-bergers, élevés dans de humbles chaumieres, environnés de troupeaux

de bœufs, de vaches, d'ânesses & de moutons, se firent bientôt construire des palais superbes, & remplacerent leur premiere société par un nombre considérable de femmes de tout âge & de toute qualité. C'est depuis ces repaires de vice qu'ils gouvernerent les peuples confiés à leur soin; c'est dans ces asyles de crimes & de désordres, que l'Éternel daignoit les instruire sur ce qu'ils avoient à faire pour lui être agréable.

Il est vrai que la majesté royale, comme nous l'avons déjà dit, étoit toujours en danger. Les sacrificateurs qui ne regardoient les rois que comme des rivaux dangereux, leur suscitérent continuellement des ennemis prêts à les massacrer. Aussi long-tems que les rois étoient privés d'avoir audience de l'Éternel lui-même, les prophetes & les sacrificateurs vinrent à tout moment leur annoncer la mort, la destruction de leur famille, la perte de leur royaume, &c.; & par les soins qu'ils s'étoient déjà donnés avant de communiquer le mécontentement de l'Éternel,

leur prophétie manqua rarement de n'être pas accomplie.

Mais ces monarques de fortune, s'apercevant de l'impoſture de ces ſaints perſonnages, eurent à leur tour recours à la fourberie & au menſonge. L'Éternel s'étoit révélé à eux par un ange; l'Éternel leur avoit apparu en ſonge; l'Éternel étoit conſtamment à leurs trouſſes, ſinon quand ils enlevoient les femmes des autres, quand ils ordonnoient le meurtre, quand ils tomboient dans l'idolatrie: c'étoit dans le moment qu'ils en avoient le plus grand beſoin, que l'Éternel avoit décampé.

Sans doute, les rois d'Iſraël n'ayant point reçu d'éducation, il falloit néceſſairement que l'Éternel leur ſervît d'inſtituteur; ce n'étoit pas une choſe ſi aiſée, que de convertir tout-à-coup un payſan en roi. Cependant toutes les vertus n'étoient point attachées à cette dignité; Saül qui étoit fort grand & un vaillant berger, devint un roi ſi timide, qu'il trembloit avec toute ſon armée devant Goliath; & ſans David, jeune homme de très-petite taille, qui ſavoit mieux

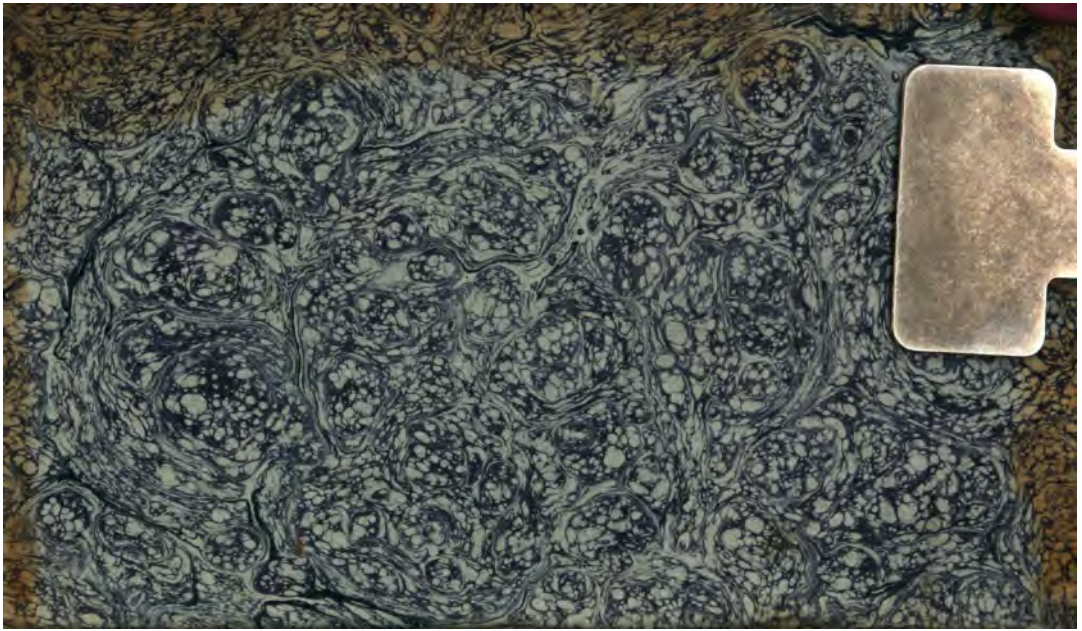
manier les cailloux que les armes, tout le camp des Iſraélites ſe ſeroit enfui devant un ſeul homme. Ce courageux David qui avoit oſé ſe meſurer avec le monſtrueux Goliath en venant de garder ſes brebis, perdit ſa valeur à ſon tour lorſqu'il fut roi, & ſes propres enfans l'effrayoient juſqu'à lui faire abandonner Jéruſalem.

En liſant les pſeaumes de David & le cantique de Salomon, on comprend facilement ce qui les agitoit le plus. Le premier demande à Dieu qu'il faſſe la guerre à ſa place, qu'il s'arme d'un bouclier & d'une hallebarde pour faire périr ſes ennemis, qu'il leur dreſſe des pieges, qu'il les extermine d'une façon ou d'une autre; tandis que ſon fils Salomon chante ſes amours d'une maniere ſi indécente, que l'on eſt ſurpris de trouver ſon cantique dans la ſainte Ecriture. Entr'autres épanchemens de cœur, il dit à ſa bien-aimée: « Ton nombril eſt comme une taſſe ronde, toute comble de breuvage; ton ventre eſt comme un monceau de froment entouré de muguet. Tes mamelles ſont comme deux fans jumeaux d'une chevrette. Que tu

es belle & pleine de graces, mon amour & mes délices. Ta taille eſt ſemblable à un palmier, & tes mamelles à des grappes de raiſin. J'ai dit : *Je monterai ſur le palmier, je prendrai ſes branches : tes mamelles ſeront maintenant pour moi comme des grappes de vigne.* » (1) Ceux qui voient dans ces termes figurés & allégoriques l'amour qu'il y a entre Jéſus-Chriſt & ſon égliſe, ont l'eſprit fort pénétrant & une imagination digne d'eux : pour moi, je ne découvre qu'une galanterie groſſiere & indécente.

L'AUTEUR n'a point cherché à détruire les paſſages de l'Ecriture ſainte par des recherches & par des faits hiſtoriques ; il s'eſt borné d'accompagner ſes citations de réflexions critiques & ſenſées ; il n'a pas craint de déplaire aux ſerviteurs d'un Dieu plein de miſéricorde, qui joue le rôle le plus ridicule de tous les perſonnages du vieux & du nouveau Teſtament.

---

(1) Cantique des cantiques, chap. VII, v. 2, 3, 6, 7, 8.

881117